LE

VOYAGE FORCÉ DE BECAFORT HYPOCONDRIAQUE.

Qui s'imagine être indiſpenſablement obligé de dire ou d'écrire, & qui dit ou écrit en effet, ſans aucun égard, tout ce qu'il penſe des autres & de luy-même, ſur quelque matiere que ce ſoit.

A PARIS,
Chez JEAN MUSIER, à la deſcente du Pont-neuf, au coin de la ruë de Nevers, à l'Olivier.

M. DCCIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Tr. R.
B725/V

PREFACE.

Où l'on apprend l'Hiſtoire de Becafort *juſqu'au commencement de ſon voyage, & pourquoy il a été obligé de le faire.*

COMME celuy qui a fait le Voyage qu'on va lire, montrera ſouvent dans ſa conduite un caractere d'eſprit extraordinaire, bizarre, & en une maniere fou & extravagant, on a jugé à propos, pour cacher ſon nom, de l'appeller *Becafort*, afin que, n'étant point reconnu ſous ce nom, la famille conſiderable, dont il eſt, n'ait aucun ſujet de ſe plaindre, de ce qu'on oſe aujourd'huy rendre public ce qu'il a écrit & ce qu'on luy

a entendu dire. On aura ſoin de ménager, non ſeulement ſa famille, mais encore tous ceux à qui il a dit hardiment ce qu'il penſoit; &, afin que rien ne manque à la circonſpection qu'on s'eſt propoſée, on ne nommera ny les perſonnes qui ont été les objets de ſes corrections & de ſes cenſures, ny même les lieux où il a répandu le fiel de ſon humeur *hypocondriaque*.

Quoyque ſes manieres de parler ſoient extrêmement blâmables, en ce que la prudence, la politeſſe & l'uſage du monde ne permettent jamais de dire indiſcrettement en face, les défauts qu'on remarque dans les gens à qui l'on parle; cependant il faut auſſi luy rendre juſtice, & pour cela, avoüer de bonne foy, que tres-ſouvent, ce qu'il a dit, étoit fort juſte, & fort conforme à la verité; & c'eſt particulierement

pour cette raiſon, qu'on s'eſt appliqué avec toute l'attention poſſible, à prendre les précautions les plus exactes, pour ne point donner le moins du monde à connoître les perſonnes à qui il a parlé.

Il faudra donc regarder tout ce qu'on va lire de *cauſtique*, comme une eſpece de cenſure de la conduite de bien des gens en general, & non pas comme une ſatyre qui attaque aucun particulier.

On avertit encore, qu'on n'a point eu d'autre vûë en faiſant imprimer ce Voyage, que l'utilité publique; car on s'eſt perſuadé (& il paroît que c'eſt avec raiſon) que les manieres de parler, libres, franches & naturelles de cet extraordinaire Voyageur, jointes aux remontrances preſque toûjours judicieuſes, qu'il fait à propos de ce qu'il trouve à redire

(quoyqu'il devroit mieux prendre ſon temps) peuvent faire rentrer dans eux-mêmes ceux à qui il auroit eu ſujet de dire les mêmes choſes, & en même temps les exciter à ſe bien mettre dans l'eſprit, que tels ne leur diſent rien à eux-mêmes de leur mauvaiſe conduite, qui ne laiſſent pas d'en penſer tres-mal, & qui ne manquent gueres auſſi de dire aux autres ce qu'ils en penſent.

Il s'agit à preſent d'apprendre aux Lecteurs, autant que la diſcretion le permet, quel homme c'étoit que celuy qu'on a bien voulu appeller icy *Becafort*; c'eſt ce qu'on va faire en peu de mots, & ſeulement pour l'intelligence de ſon Voyage, dont le recit ſuivra cette Preface.

Becafort étoit d'une illuſtre famille d'un des plus conſiderables Etats de l'Europe. Il nâquit & fit ſes études dans une des plus gran-

des Villes de cet Etat. On ne dit point icy dans quel temps, & l'on ne rapporte point d'autres circonſtances de ſa naiſſance, ny de ſa plus grande jeuneſſe ; parce que l'on ne le croit point du tout neceſſaire pour entendre ce qu'on va lire de luy. A quoy bon ſe jetter dans des diſcours ſuperflus, quand on a tant de bonnes choſes à rapporter? On tranche le plus court qu'on peut dans cette Préface, tant on craint de retenir trop long-temps le Lecteur, & de retarder le plaiſir que luy donnera aſſurément la lecture du Voyage qui eſt le ſujet de ce Livre.

Tout jeune qu'étoit *Becafort*, on le voyoit rarement ſe divertir avec les enfans de ſon âge ; il ne rioit preſque jamais ; ſa phyſionomie étoit ſombre, ſon humeur mélancolique, ou plûtôt tres-atrabilaire ; ſa démarche, peſante ; ſa conduite, morne ; ſon regard, ré-

veur. Il parloit tres-peu, & de toutes les paroles qu'il prononçoit, il n'y en avoit gueres, qui ne fuſſent ſeveres, critiques, ou mordantes. Un caractere ſi extraordinaire dans un jeune homme, ſembloit être un prognoſtic aſſuré de ce qu'il fut dans la ſuite.

On juge bien, qu'avec des qualitez ſi taciturnes, il étoit peu diſſipé, & que, par conſequent, il avoit beaucoup de diſpoſition pour s'appliquer ſans diſtraction à l'étude. En effet, il réuſſit parfaitement dans les Humanitez, dans la Philoſophie, dans la Theologie, dans les Mathematiques, dans la Juriſprudence, & enfin dans toutes les ſciences neceſſaires, ſolides & curieuſes. Il vouloit tout ſçavoir, & ſe donnoit tranquillement tout le temps, & toute l'application neceſſaires pour arriver aux connoiſſances qu'il ſouhaitoit acquerir. On le voyoit continuel-

lement ſur les Livres, chez luy, ou chez les Libraires.

Mais qui croiroit ce qu'on va dire ? C'eſt qu'avec tant de belles connoiſſances qu'il avoit acquiſes, avec une ardeur inconcevable d'en acquerir de nouvelles, avec une humeur ſi ſombre, ſi taciturne, ſi atrabilaire, ſi inſociable, à peine fut-il entré dans le monde, qu'il devint amoureux; & ce qui eſt encore plus ſurprenant, c'eſt qu'il ſe fit autant aimer, qu'il aimoit luy-même. Tant il eſt vray que l'amour ſemble ſe joüer des cœurs, quelque durs qu'ils ſoient, en les rendant tendres, & capables même d'inſinuer de la tendreſſe à d'autres.

Qu'on ne regarde pas ce qu'on va lire de ſon amour, comme un épiſode ajoûté pour rendre ſon hiſtoire plus intereſſante & plus agreable; mais plûtôt, comme le fondement & le ſujet principal de

mant affectueux, que celuy d'un pedant ſevere. Ses careſſes n'étoient point du tout riantes; bien loin de paroître éveillé auprés d'elle, il ſe montroit ſi ſombre, qu'il ſembloit ne faire l'amour qu'en dormant. Quelque tendres que fuſſent leurs converſations, ceux qui n'en étoient pas inſtruits, ne ſoupçonnoient point du tout qu'il dît des douceurs; au contraire, ils étoient perſuadez qu'il faiſoit des remontrances.

Il ne laiſſoit pas d'être fortement attaché; ſa chaîne étoit auſſi peſante, que ſon temperament. C'eſt l'ordinaire des ſournois; leurs paſſions ſont fort tenaces; comme ils ſont peu ſuſceptibles de diſtractions, quand ils s'appliquent à un objet, ils s'y fixent de telle ſorte, qu'il n'eſt pas aiſé de les en détourner, pour les porter vers d'autres.

On concluëra, ſans doute, de

tout ce qu'on vient de lire, que les manieres de Becafort n'étoient pas bien aimables, & qu'elles étoient par conſequent, tres-peu propres pour former une belle paſſion. *Mionne* ne laiſſa pas toutefois de nouër avec luy un veritable attachement, ſoit à cauſe qu'il étoit fort rare qu'on luy marquât de la tendreſſe, ſoit qu'elle y fût engagée par les liens de la ſympathie, dont il ſeroit bien difficile aux plus habiles de donner des raiſons, & que les parties même intereſſées ne pourroient pas expliquer; ſoit enfin qu'il ſemble, qu'il faille que tôt ou tard toutes les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe rendent un tribut à l'amour.

Parlons à preſent du dénouëment de ce commerce. Il commença d'abord, comme on a vû, par une inclination, qui ſembla n'être formée, que de celle qu'ils

avoient pour la même choſe, c'eſt à dire, pour la lecture ; dans la ſuite il devint ſi ſerieux, qu'aprés avoir pris tous deux reſolution de le continuer le reſte de leurs jours par un legitime mariage, ils ſongerent à prendre les meſures qu'ils crurent neceſſaires pour parvenir à l'execution de leur projet. Le pere de *Mionne*, qui avoit vû naître, former & fortifier cet engagement, étoit tout à fait diſpoſé à conſentir à ce qu'ils ſouhaitoient ; il y trouvoit trop d'avantage, pour y reſiſter. En effet, la naiſſance illuſtre de *Becafort*, jointe avec des biens conſiderables qui luy étoient aſſurez, alloit bien au de là de ce que ſa fille pouvoit prétendre. Celle-cy concevoit cet avantage du moins auſſi-bien que ſon pere. Il faut pourtant luy rendre juſtice, & dire de bonne foy, qu'une ſincere tendreſſe avoit été le premier mobile de tous les mouvemens

vemens affectueux qu'elle montra pour luy dans la ſuite, & qu'elle fit d'abord bien plus d'attention ſur ſa perſonne, que ſur ſa fortune. Si elle eut dans la ſuite des vûës intereſſées, ce fut parce que ſon pere luy fit ouvrir les yeux à cet égard, & qu'elle voulut bien par complaiſance, entrer dans ſon eſprit, afin que luy-même entrant auſſi dans ſa paſſion, elle n'eût aucune traverſe à craindre de ſa part. C'eſt ainſi qu'il arrive ſouvent, qu'avec des intentions diverſes on tend à une même fin.

Pendant que nos Amans ſongeoient à prendre des meſures pour ſe marier, le pere de Becafort, qui étoit inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, en prenoit d'autres pour empêcher ce mariage; ce qu'il n'eſt pas difficile de croire, ſon fils méritant par ſa naiſſance & par ſes richeſſes, une fille mieux qualifiée & plus riche, que celle

dont il s'agiſſoit ; attention que les peres ne manquent pas de faire ordinairement, & qu'il eſt même neceſſaire qu'ils faſſent ; car les enfans étant ſans experience, & n'ayant que leurs paſſions pour mobile & pour guides, ils ſont tres-peu capables d'écouter la raiſon pour ſe faire un établiſſement qui leur convienne.

On ne rapportera point icy tous les efforts que fit ce pere, pour arracher du cœur de ſon fils la paſſion qui s'en étoit emparée, ny toutes les reſiſtances que fit le fils aux efforts de ſon pere ; ce détail ne feroit qu'allonger cette Préface, qu'on craint déja d'avoir fait trop longue, & qui la rendroit peut-être bien moins agréable qu'ennuyeuſe. On évite, autant qu'on peut, les inutilitez.

On ſe contente donc de dire, que de l'humeur qu'étoit *Becafort*, il fut ſi profondement penetré de

chagrin, de ce qu'il ne pouvoit obtenir ce qu'il ſouhaitoit avec la plus violente ardeur, que la mélancholie s'étant entierement renduë maîtreſſe de ſon eſprit, il devint tout-à-fait farouche, ſauvage, bizarre, & enfin tomba dans une maladie qui le réduiſit à l'extrémité. Le pere extrémement affligé de voir un fils qui luy étoit ſi cher, dans un ſi grand danger de perdre la vie, ne negligea ny ſoins, ny aſſiduitez, ny dépenſes pour luy faire rétablir ſa ſanté. Il fut enfin aſſez heureux, pour recevoir cette conſolation: mais ſi la guériſon du corps de ſon fils luy donna de la joye, il retomba dans l'affliction, quand il vit que ſon eſprit étoit autant malade, que ſon corps l'avoit été; car il luy reſta une eſpece de folie, qui, quoy qu'elle ne faſſe pas courir les ruës, & qu'elle ne s'étende pas même ſur toute la conduite de ceux qu'-

elle afflige, ne laiſſe pas de les jetter dans des égaremens qui les font incapables de la ſocieté civile; parce que par leur imagination bleſſée, qui les rend foux par intervalles, ils ſont ſujets à trop de travers, pour qu'on puiſſe compter ſur leurs paroles & ſur leurs actions.

Le pauvre *Becafort* devint donc *hypocondriaque*. Tout le monde ſçait aſſez en quoy conſiſte cette maladie; & ainſi il ſeroit inutile de l'expliquer icy. Ceux cependant qui en voudront être parfaitement inſtruits; n'ont qu'à lire ce qu'en ont dit les plus fameux Médecins, comme Fernel, Mainard, & entre autres, du Laurens, où l'on trouvera des exemples qui n'autoriſeront pas peu la poſſibilité de ce qu'on lira de *Becafort* dans ſon Voyage. On apprendra chez ces Auteurs, que les *hypocondriaques* n'ont qu'une folie

particuliere, à laquelle ils reviennent toûjours, pour peu qu'on leur en donne occaſion. On en a vû un, qui croyant être un vaſe de terre, n'oſoit s'approcher de perſonne, de crainte d'être caſſé. Un autre croyant être un coq, battoit de temps en temps ſes bras contre ſes côtez & contrefaiſoit ſa voix. Un autre croyoit être ſans tête; un Médecin nommé Philoromus luy ayant mis un chapeau de plomb, il crut qu'il luy avoit donné une tête, & ſe trouva guéri. Arthemidore le Grammairien ayant vû un Crocodile, crut qu'il luy avoit mangé un bras & une jambe. Arereus L. 2. *de morbis longis*, dit avoir vû un mélancholique, qui s'imaginant être de brique, n'oſoit boire, de crainte de ſe diſſoudre. Un autre ſe perſuadoit avoir les pieds de verre; c'eſt pourquoy il ne vouloit pas marcher, parce qu'il craignoit de les

rompre. Un Patiſſier de Ferrare, s'étoit tellement mis dans l'eſprit, qu'il étoit compoſé de beure, qu'il ne s'approchoit point de ſon four, afin de ne ſe point mettre en danger de fondre. Un Gentilhomme ne vouloit point piſſer, de peur d'inonder tout le Pays; on mit le feu à une méchante maiſon, & il piſſa enfin pour l'éteindre. On en voit aux petites Maiſons à Paris qui croyent être Pape, Archevêque: il y a à preſent un nommé Lucas, qui s'imagine être le pere Eternel.

Voicy la folie de nôtre voyageur. Il s'imaginoit être *le Heros de la ſincerité*, & ſur cette imagination, il prétendoit, que, pour ſoûtenir dignement ſon heroïſme, *il étoit indiſpenſablement obligé de dire ou d'écrire (& diſoit, ou écrivoit en effet) ſans aucun égard, tout ce qu'il penſoit des autres & de luy-même, ſur quelque matiere que ce fût,*

On ne doit point douter, qu'un tel homme ne fût fort insupportable dans le commerce du monde, particulierement luy, qui ayant beaucoup d'esprit, d'étude & de connoissances acquises, avoit de grandes dispositions pour penetrer dans les vûës, dans les desseins, & dans les intentions des autres, & en pouvoit donner à connoître plusieurs qu'on avoit interêt de cacher; c'est ce qui luy arriva en effet tres-souvent; & ainsi il se faisoit tous les jours des ennemis, & attiroit d'étranges affaires à sa famille. Quelques soins, quelques précautions que prissent ses parens, pour remontrer à ceux qui se trouvoient offensez, qu'il falloit luy pardonner, parce qu'il ne sçavoit ce qu'il disoit; ceux cy ne pouvoient retenir leur ressentiment, étant d'autant plus irritez, qu'ils sçavoient bien qu'il disoit la verité. Il n'avoit même au-

» en vouloir prendre le ſoin. Rien
» ne vous manquera pour les adou-
» ciſſemens des inquietudes qu'il
» pourra vous cauſer. Vous ſça-
» vez la tendreſſe que j'ay pour
» luy ; & certes, j'ay ſujet d'en a-
» voir, non ſeulement, parce que
» la nature me la donne ; mais en-
» core, parce que j'ay toûjours re-
» connu en luy une ſageſſe qui m'a
» charmé. Sans cette malheureu-
» ſe maladie, j'ay lieu de croire que
» j'aurois reçû de luy toutes les
» ſatisfactions que j'en pouvois pré-
» tendre. Je vous le confie donc
» entierement, mon cher *Dicar* ;
» ne l'abandonnez pas, je vous
» en prie ; ayez pitié de ſon miſe-
» rable état ; repreſentez-vous ſou-
„ vent à vous-même, que le fond
„ de ſon eſprit & de ſon cœur eſt
„ bon, & que ce que vous y trou-
„ verez de mauvais, vient bien
„ moins de luy, que de l'accident
„ qui a dérangé l'économie de ſon

cerveau. Vous avez toûjours été "
de ſes amis, je n'en doute point; "
& ſi j'étois aſſez injuſte pour en "
douter, la ſituation où il eſt, "
quand je le remets entre vos "
mains, vous offre une occaſion "
de prouver invinciblement avec "
combien de ſincerité vous l'ai- "
mez. Comptez ſur moy, comme "
ſur un autre vous-même, puiſ- "
que c'eſt un autre moy-même "
que je vous confie. Comptez, "
dis-je, autant ſur moy, que je "
compte ſur cette prudence que "
j'ay toûjours remarquée en vous, "
& dont il aura tres-ſouvent be- "
ſoin. Divertiſſez-vous, divertiſſez- "
le, & n'ayez aucun égard à la dé- "
penſe que demanderont vos di- "
vertiſſemens. J'ay du bien pour "
y fournir, & j'ay autant d'inclina- "
tion qu'il en faut pour ne le point "
épargner à cet égard. Je me fe- "
rois de continuels reproches à "
moy-meſme, ſi j'étois dans d'au- "

„ tres ſentimens. En effet, n'eſt-
„ il pas juſte, que puiſque vous
„ avez la bonté de vouloir pren-
„ dre tant de peines, je faſſe tout
„ ce qui dépend de moy, pour
„ vous y donner des ſoulagemens.
„ Je ne vous fixe ny des bornes à
„ vos dépenſes & à vôtre voyage,
„ ny les lieux, où il ſe pourra por-
„ ter; vous en êtes abſolument le
„ maître. Puis-je faire moins pour
„ un homme, à qui j'abandonne
„ un fils unique qui m'eſt ſi cher,
„ & pour qui je deſtine tout
„ ce que je poſſede? Vous voyez
„ que je vous ouvre mon cœur;
„ ouvrez-moy donc auſſi le vôtre.
„ Vous connoiſſez mes ſentimens;
„ marquez-moy auſſi ſincerement
„ ce que vous exigez de moy; &
„ ſi vous trouvez qu'à preſent je
„ vais au devant de tout ce que
„ vous pouvez ſouhaiter, ne m'é-
„ pargnez point dans la ſuite, ſi
„ je n'ay pas fait tout ce que je

devois, parce je n'ay pû le pré- "
voir. Mandez-moy donc, ſans "
façons, tous les beſoins qui vous "
ſurviendront, ne m'en cachez au- "
cun. Inſtruiſez-moy auſſi de tout "
ce qui vous arrivera, & ne me dé- "
guiſez aucune de vos avantures; "
je vous en fais la priere avec tou- "
tes les inſtances poſſibles. Com- "
me je crains que vous n'oſiez "
m'apprendre tout ce que les ex- "
travagances de mon fils luy au- "
ront fait dire, je vous proteſte, "
par avance, que vous ne me deſ- "
obligerez point en me les ap- "
prenant; & que même le cha- "
grin que j'en pourrois recevoir, "
ſera beaucoup adouci par vôtre "
confiance & par cette ſatisfaction "
que vous donnerez à ma curio- "
ſité. Changez de place autant "
que vous le jugerez à propos, "
je vous y exhorte d'autant plus "
volontiers, que je prévois qu'il ar- "
rivera ſouvent que vous ne pour- "

„ rez pas vous en dispenser. Il se-
„ roit fort difficile, que sa folie
„ l'engageant à dire librement
„ tout ce qu'il pense, ne vous mît
„ pas souvent dans cette necessité.
„ Si enfin sa langue libre l'expose à
„ tant de dangers, que vous soyez
„ lassé de faire des attentions &
„ de prendre des soins pour l'en
„ garantir, revenez sans hesiter,
„ je vous recevray à bras ouverts,
„ sans qu'il soit necessaire de me
„ donner d'autre justification de
„ vôtre retour, que vôtre retour
„ même.

Dicat répondit à ce discours aussi obligeamment, que le pouvoit souhaiter celuy, de qui il venoit de l'entendre. Il promit à ce tendre pere de luy écrire tres-souvent, & de ne luy rien cacher des démarches de son fils; & c'est de l'accomplissement de cette promesse, que sont composées les relations qu'on va lire. On les don-

ne telles qu'elles ont été envoyées; on n'y a point fait de changement; on en a ſeulement retranché quelques détails d'économie, & autres choſes qui ne regardent point la folie de *Becafort*, avec les noms des lieux & des perſonnes, afin qu'il n'y ait qui que ce ſoit, qui y trouve le moindre prétexte de ſe plaindre. On s'attend bien que, comme cet *hypocondriaque* y parle librement à toutes ſortes de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, & de tous les âges, auſſi-bien que de toutes les profeſſions, bien des gens ſe feront intérieurement à eux-mêmes une application de ce qu'il dit, quoy qu'il ne leur ait jamais parlé. Mais, parce que cette application ne ſera qu'interieure, on eſpere que cette lecture ne leur fera aucune peine, puis qu'eux ſeuls ſeront témoins des reproches qu'ils s'imagineront qu'elle leur fait.

Au reſte, il paroît, que la maniere d'écrire de *Dicar*, eſt ſi agreable, que quelque deſobligeans que ſoient les diſcours de *Becafort*, ils ne laiſſeront pas de plaire, par l'enjouëment, avec lequel ils ſont rapportez; quand meſme, en les liſant, on croiroit y être pour ſon compte, & partie intereſſée.

On oſe encore ajoûter, que tout y eſt ſi nouveau, qu'on a lieu de ſe promettre que la lecture n'en ſera pas ennuyeuſe; car il n'y a aſſurément icy, aucun uſage des penſées des autres, ny repetition d'aucune choſe qui ait été dite, à moins que le hazard ne s'en ſoit mélé.

Enfin il eſt conſtant que les cenſures, les critiques, les remontrances, les reproches & les ſatyres de ce voyageur, ont la plûpart beaucoup de bon ſens, & ſont preſque toutes comme autant d'inſtructions, qui, quoy quelles ayent

déplu extrémement à ceux qui en étoient les objets, parce qu'il paroiſſoit vouloir plûtôt les inſulter, que les inſtruire, peuvent cependant être utiles à ceux qui les liront, pour peu qu'ils en veuïllent faire un bon uſage. Du moins eſt-il certain, qu'ils n'y trouveront pas, comme les premiers, ſujet de plainte & de reſſentiment, puiſqu'ils n'y verront aucune apparence, qu'on ait eû deſſein de les attaquer.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Voyage de Beeafort, &c.* & n'y ay rien trouvé qui en doive empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 14. Decembre 1708.

FONTENELLE.

LE

LE VOYAGE FORCÉ DE BECAFORT, HYPOCONDRIAQUE,

Qui s'imagine être indiſpenſablement obligé, de dire ou d'écrire, & qui dit ou écrit en effet, ſans aucun égard, tout ce qu'il penſe des autres & de luy-même, ſur quelque matiere que ce ſoit.

PREMIERE SEMAINE.

M

Il y a, comme vous ſçavez, huit jours, que Monſieur vôtre fils & moy, nous nous ſommes ſeparez de vous. Je ne doute point

que vous n'ayez été dans l'impatience de ſçavoir de nos nouvelles ; & je crains même que vous ne trouviez mauvais, de ce que j'ay laiſſé paſſer ce temps, ſans vous en apprendre ; car ſans doute il aura paru trop long à vôtre tendreſſe. Mais permettez-moy, je vous prie, de vous dire, pour me juſtifier de ce retardement, que j'ay employé ces huit jours à conſiderer avec attention ſa conduite, afin de la prendre pour regle de tout ce que j'aurois à vous écrire. Voicy donc ce que je me propoſe d'obſerver exactement dans toutes mes Lettres.

1°. Je ne vous parleray point des raretez, des coûtumes ny des uſages des Villes que nous verrons dans le cours de nôtre voyage, perſuadé que je ſuis, qu'il me ſeroit difficile de vous apprendre rien de nouveau ſur cette matiere ; puiſque vous avez vous-même plus voyagé, qu'apparemment nous ne voyagerons, & que vous vous êtes amuſé long-temps, & que vous vous amuſez même encore tous les jours, à lire les relations anciennes & nouvelles, qui ſont les plus curieuſes ; & ainſi, j'ay lieu de croire, que, ſi je m'allois étendre ſur des ſujets qui vous ſont ſi connus, mes Lettres n'étant à vôtre égard, que des repetitions, elles vous ennuyeroient beaucoup

plus, qu'elles ne vous feroient plaiſir. Et comme je ſçay que vous ſouhaitez bien moins ſçavoir ce qu'il y aura de rare dans les Pays que nous parcourerons, qu'être inſtruit de ce que *Becafort* aura fait, ou dit, ou écrit d'extraordinaire : n'attendez donc de moy que ce qui aura rapport à ſes actions, à ſes paroles & à ſes écrits. Je ſeray d'autant plus attentif à ne me point écarter de ce but, qu'il me paroît certain, que vous n'en avez point d'autre.

2°. Je n'ay pas oublié qu'en vous quittant, vous m'avez prié de le réjoüir, & de me réjoüir avec luy (c'eſt-à-dire, en honnêtes gens; car c'eſt ainſi que je l'entends, & ſans doute, c'eſt ainſi que vous l'entendez auſſi.) Je vous obéiray encore fort exactement ſur cet article; & pour vous le prouver, je vous écriray gayement; j'eſpere même y réuſſir aſſez bien, puiſque rien n'eſt plus conforme à mon humeur & à mon temperament, que ce qui demande de la gayeté; cela eſt ſi vray, que s'il nous arrive quelque incident, qui par luy-même, ne donne pas ſujet de rire, je ne laiſſeray pas de m'en faire, autant qu'il me ſera poſſible, un ſujet de divertiſſement, & de tâcher de vous en divertir vous même; car enfin, il eſt bon pour nôtre repos dans les ſujets de peines, d'af-

flictions & de chagrins, de s'accrocher, autant qu'on peut, à quelque endroit réjoüissant, ou du moins, de s'en imaginer un, afin de ne se pas laisser accabler par la tristesse. La pratique de cette maxime est d'une grande consequence pour la douceur de la vie, puisqu'on y a presque toûjours des occasions de souffrir. L'aimable homme, selon mon goût, que ce Philosophe qui rioit des choses, où les autres ne trouvoient que des sujets de pleurer! J'ose vous avoüer franchement, que la bizarrerie de nôtre *Hypocondriaque* me donne des occasions de plaisir, plus que vous n'oseriez vous en imaginer. Entendre, par exemple, souvent un homme comme luy, qui dit librement aux gens ce qu'il pense d'eux; voir la surprise où sont ceux-cy, aprés l'avoir entendu; remarquer que, plus ce qu'il leur dit est veritable, plus ils en témoignent de ressentiment, & par consequent moins de disposition à en profiter; en voir d'autres qui affectent de rire les premiers de ce qu'il leur a dit, afin que ceux qui en sont témoins, n'en rient pas à leurs dépens; en trouver encore quelques-uns, qui avoüent, que c'est avec raison qu'il leur fait des reproches, mais qui, en l'avoüant, ménagent un certain ton étudié, pour faire croire qu'ils observent cette

conduite, plûtôt par compaſſion pour ſa folie, que pour reconnoître qu'ils ſont tels qu'il pretend les faire paroître : tout cela ne peut qu'être fort réjoüiſſant pour un homme auſſi diſpoſé que moy à ſe divertir de ce qu'il voit faire & de ce qu'il entend dire. C'eſt une experience que j'ay déja faite depuis nôtre départ, comme vous l'allez apprendre dans la ſuite de cette premiere relation.

3°. Afin de ne vous point inquieter par une incertitude du temps, auquel vous pourrez recevoir mes Lettres ; j'ay jugé à propos de vous écrire reglément de huit jours en huit jours, c'eſt-à-dire, un fois toutes les ſemaines. Comptez là-deſſus. S'il arrivoit que vous ne fuſſiez pas ſatisfait à cet égard ſelon la promeſſe que je vous en fais, concluez, que c'eſt, ou parce que j'auray été dans l'impoſſibilité de tenir ma parole, ou parce que les poſtes n'auront pas été auſſi exactes que moy. Vous allez donc trouver dans cette premiere Lettre ce que *Becafort* a dit ou fait de plus remarquable pendant la premiere ſemaine de nôtre voyage. J'ay preſque toûjours les tablettes à la main, afin de ne rien perdre de ſes dits, faits, ou écrits, & de pouvoir enſuite vous en faire part. Avec cette précaution, j'eſpere que rien ne m'écha-

pera de considerable. Chaque incident, dont j'auray à vous écrire, fera un article particulier dans mes Letttes ; & comme il me paroît par ce qui s'est déja passé, qu'ils arriveront d'ordinaire en differens temps, & indépendamment les uns des autres ; je vous les écriray aussi sans autre liaison, que celle des chiffres, qui en marqueront le nombre ; par exemple, voicy le premier.

I. Un fameux Partisan, qui est un des plus grands terriers des environs de nôtre Ville, s'est trouvé (je ne sçay par quel hazard, car il ne manque pas assurément d'équipages, puisque luy seul en a plus que vingt Nobles de la contrée) s'est trouvé, dis-je, dans le même Carosse de voiture où nous étions. Comme il arrive d'ordinaire que les voyageurs, aprés s'être regardez quelque temps les uns les autres sans rien dire, se mettent enfin à parler des affaires qui leur tiennent le plus au cœur, celuy-cy nous a appris qu'il étoit en procés avec une jeune personne, à qui il pretend faire rendre de grosses sommes d'argent qu'il luy a données. *Becafort*, qui est parfaitement instruit, aussi bien que vous & moy, du commerce qu'il a eu avec cette fille, l'a écouté d'abord tres-tranquillement ; & aprés un profond silence, gardé de part

& d'autre, il l'a enfin rompu, & luy a dit : Un gros Maltotier comme vous ne « peut pas faire un meilleur uſage de ſon « argent, que celuy que vous avez fait du « vôtre, en le donnant à une fille que vous « aimiez. Cela s'appelle faire une teſtitu- « tion à l'Etat ; car elle l'a tout dépenſé « pour entretenir un Officier qui le ſer- « voit. Ceux qui étoient preſens (car nous « étions avec un Religieux & une Dame) ont été tres-ſurpris d'un tel diſcours. Mais le Maltotier en a été ſi ſcandaliſé & ſi émû, que le feu luy en eſt monté au viſage. Cependant un ſigne que je luy ay fait, en luy montrant *Becafort*, & en mettant en même temps le bout d'un de mes doigts au milieu de mon front, pour luy ſignifier qu'il y avoit du dérangement dans la cervelle de celuy qui luy parloit, a tranquilliſé l'émotion de ſa bile ; de ſorte que le tout s'eſt reduit à quelques ſoûris qui ont paru ſur ſa bouche & ſur celles des deux perſonnes qui étoient témoins de cette hardie remontrance. Comme j'ay remarqué, que le ſigne que je me ſuis aviſé de faire avec mon doigt a produit un ſi bon effet, je m'en ſuis ſervi encore dans la ſuite ; & je pretends n'en demeurer pas là ; car je m'attends bien que d'orénavant il pourra m'être fort utile dans de ſemblables oc-

caſions ; c'eſt pourquoy j'ay réſolu de ne le point negliger. Enfin cette premiere rencontre n'a produit aucun événement fâcheux ; auſſi celuy à qui nous avions affaire, eſt-il comme la plûpart de ſes ſemblables, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt dangereux, que quand il s'agit d'interêt d'argent ; tout autre objet l'inquiete fort peu, en comparaiſon de celuy-là ; & icy ce n'étoit qu'une raillerie, qui ne pouvoit le rendre ny plus ny moins riche.

II. La Dame, qui étoit avec nous eut auſſi ſon paquet. C'étoit une femme jeune & fort bien faite, mais qui ſe donnoit de certains airs fiers & dédaigneux, qui la rendoient inſupportable. Il n'en falloit aſſurément pas davantage à *Becafort*, pour l'exciter à penſer d'elle d'une maniere déſobligeante, & à luy dire à elle-même ce qu'il en penſoit. Aprés l'avoir meſurée de ſes regards pluſieurs fois de ſuite, depuis la tête juſqu'aux pieds : Que pretendez-vous par vôtre fierté, Madame ? » luy dit-il ; eſt-ce de l'eſtime ? vous vous » trompez ; on n'échange pas volontiers de » l'eſtime contre du mépris. Eſt-ce de l'a» mour ? On ne s'empreſſe point de don» ner ſon cœur à ceux qu'on croit qui n'en » feront aucun cas. Sont-ce des ſervices ? » Vôtre fierté vous fait paroître trop ſe-

vere pour qu'on aime à vous ſervir ». Pour toute réponſe, elle le regarda avec des airs encore plus mépriſans, que ceux qu'elle avoit montrez juſqu'alors. Cela ne m'étonna point ; car les gens ſottement fiers ne ſe défendent que par ces manieres ; & c'eſt, je croy, parce qu'ils n'ont rien de bon à dire pour la défenſe de leur ſottiſe. Cette ſeconde avanture ſe termina auſſi paiſiblement que la premiere.

III. Le ſoir de la premiere journée de nôtre voyage, nous deſcendîmes dans une fameuſe hôtellerie, où en entrant, nous nous imaginâmes que l'on y devoit traiter toute la Ville, tant nous y voyions de Cuiſiniers occupez à apprêter des viandes de toutes les ſortes. Quelqu'un qui remarqua nôtre ſurpriſe, nous apprit que tout cet appareil étoit deſtiné pour les nopces du Maître de la maiſon, homme âgé de ſoixante & quinze ans, qui devoit ſe marier le lendemain à une fille de vingt : & en nous inſtruiſant de ce mariage, on nous montra les deux futurs Epoux, qui étoient dans une chambre voiſine, dont la porte étoit ouverte. A peine *Becafort* eut-il appris cette nouvelle, qu'il ſort du lieu où nous étions, & les va trouver. Moy qui crains beaucoup de le perdre de vûë, je le ſuivis ſur le champ, ne doutant point qu'il

n'allât par quelque discours fâcheux trou-
bler la fête. Je ne me trompay point.
» Vous l'allez voir. Quel âge avez-vous?
» demanda-t-il au Vieillard. Je me porte
» bien, répondit celuy-cy (car c'est la ré-
» ponse ordinaire de ceux de son âge à cette
» sorte de question.) Vous en avez be-
» soin pour l'employ que vous allez pren-
dre, ajoûta nôtre questionneur. Mais il
ne s'en tint pas là. Il luy vint une pen-
sée bien plus desobligeante; & selon le de-
voir de son pretendu *heroïsme*, il se crut
indispensablement obligé de la mettre au
» jour. Vieux fou que vous êtes, luy dit-
» il d'un ton haut & insultant, vous osez
» à l'âge de soixante & quinze ans épouser
» une fille de vingt! que vous me faites de
» pitié l'un & l'autre! Mais, vieux rado-
» teur, vous êtes le plus à plaindre; car
» personne ne songera à vous consoler, au
» lieu que vôtre femme ne sera pas long-
» temps sans trouver des consolateurs. Il
est difficile d'exprimer la surprise où fu-
rent le bon-homme & la jeune fille, aprés
avoir entendu ce discours. Le premier en
rougit de colere; l'autre en rougit de pu-
deur; enfin le Vieillard fut aussi étonné,
que si les cornes luy étoient venuës à la
tête. Ce fut en vain que que je me servis
de mon signe pour les tranquilliser; on

nous en fit un autre plus effectif ; c'eſt qu'on nous montra la porte, en nous ordonnant de ſortir. Et pendant qu'on nous reconduiſoit avec une vivacité fort preſſante, on nous dit pour tout compliment, qu'on n'avoit jamais donné de retraite aux foux dans cette maiſon ; que cependant nous y pouvions reſter ; mais que ce ſeroit à condition que nous divertirions les gens de la nopce par nos extravagances. Comme vous voyez, le compliment étoit gaillard. Il nous fallut pourtant filer doux juſques dehors ; car comment oſer reſter malgré le maître dans ſa maiſon, à la vûë de tant de Cuiſiniers & de tant d'inſtrumens de cuiſine, dont ils pouvoient ſe ſervir pour faire main-baſſe ſur nous ? Je vous aſſure que le contraſte que formerent les differens mouvemens des Acteurs de cette ſcene, fut pour moy une Comedie des plus réjoüiſſantes. Cependant nous fûmes obligez de prendre party ailleurs. En le cherchant, il me prenoit quelque envie de faire des remontrances à nôtre trouble-fête ſur ce qui venoit d'arriver ; mais comme je ne me trouvois pas dans une ſituation d'eſprit aſſez ſerieuſe pour l'entreprendre, je remis cette bonne action à un autre temps.

IV. J'ay trouvé ce matin ſur la table

de *Becafort* un papier plié assez proprement, où j'ay lû ces mots : Spectacle tout-à-fait réjoüissant pour moy, que de voir un Petit-Maître au milieu de quelques femmes qu'il a charmées & prévenuës ! Il leur dit toutes les duretez & toutes les impertinences qui luy viennent à la bouche, & elles les reçoivent comme autant de douceurs. Celle qu'il appelle hardiment la plus laide, reçoit cette extraordinaire galanterie, comme un jeu d'esprit, dont il se sert pour luy conter fleurette. Elle luy passe toutes ses extravagances, pourvû qu'elles s'adressent à elle. Cecy n'est point une imagination ; j'en ay vû la réalité, j'en ay été témoin de la pratique ; vous le sçavez aussi bien que moy, puisque vous en avez été l'objet. Apparemment que la personne dont il s'agit dans ce discours, est éloignée de nous, & qu'il a dessein de le luy envoyer ; car si elle étoit icy, il ne manqueroit pas de luy aller dire luy-même ce qu'il pense d'elle, ou bien il luy seroit impossible de le faire. Si je puis découvrir à qui ce papier s'adresse, je vous le feray sçavoir. Comme il y a bien des femmes, à qui il convient, il est difficile de deviner celle en particulier, à qui il en veut.

V. Nous sommes depuis deux jours dans

une Ville, dont les ruës sont extrêmement embarrassées par une infinité de carosses, qui vont & viennent avec une rapidité étonnante. *Becafort* s'est mis dans l'esprit de reformer ces mouvemens impetueux: on diroit, à voir les projets qu'il fait pour cette reforme, que les puissances superieures luy en ont abandonné, ou plûtôt ordonné le soin. Il s'est avisé pour cela, de faire plusieurs Lettres circulaires, pour les jetter ensuite à ceux qui sont dans ces bruyans carosses, prévoyant bien qu'il auroit trop d'ouvrage, & que plusieurs luy échaperoient, s'il pretendoit les arrêter, afin de leur dire ce qu'il pense. Voicy ce que contiennent ces Lettres: Vôtre ca- « rosse va bien vîte! il court toûjours. Est- « ce que vous avez parié contre tous les Fia- « cres, que vous les passeriez! Hé, croyez- « moy, puisque la vanité vous a fait pren- « dre un carosse, allez plus lentement; les « pietons auront plus de temps pour vous « y contempler, & vous en paroîtrez plus « sage. Je luy ay representé fort vivement, qu'il s'exposeroit à beaucoup de dangers, & qu'il courroit risque d'être arrêté, s'il faisoit par luy-même cette distribution, parce qu'il pourroi s'adresser à des personnes considerables par leur naissance, ou par leur dignité, qui se croyant insultées,

par ces billets, ne manqueroient pas d'en demander justice, ou de se la faire eux-mêmes de leur propre autorité. Comme je le voyois obstiné dans son entêtement, j'ay fait paroître adroitement un homme de ce Pays-cy, qui a de l'esprit & de la conduite. Il s'est offert de se charger de ce soin, assurant que connoissant presque tous ceux qui ont équipage, il prendroit si bien ses mesures, qu'il n'en jetteroit qu'à des gens, dont le ressentiment ne pourroit tirer à aucune dangereuse consequence; par exemple, à de certains champignons de la fortune, qui étant sortis de la bassesse, voudroient pouvoir montrer en un moment à toute la Ville le brillant de leur élevation. *Becafort* se laissant persuader par cet homme, luy a abandonné tous ses billets. Mais celuy-cy, qui avoit pris langue avec moy, s'est bien donné de garde d'en faire l'usage qu'il sembloit avoir promis.

VI. Nôtre sixiéme avanture de cette premiere semaine, a roulé sur la noblesse, à propos d'un petit homme, qui s'enflant extrêmement accroire, à cause qu'il pouvoit montrer en sa faveur des titres fort anciens, & par consequent, selon luy, fort glorieux, qu'il avoit trouvez dans sa famille, regardoit du haut en bas tous ceux qui l'approchoient. Vôtre Fils, qui

assurément pouvoit autant, pour ne pas dire plus que luy, se prévaloir de ce pretendu avantage, luy parla aussi judicieusement qu'on le pouvoit attendre du plus sage de tous les hommes. Voicy ce qu'il luy dit : Je veux que vôtre noblesse soit « plus ancienne que la mienne, c'est-à-dire, « que l'antiquité vous rend plus considera- « ble que moy selon les maximes de l'opi- « nion. Allons, je vous prie, ensemble « plus loin dans cette antiquité qui fait « toute vôtre gloire, & qui paroît faire « tout vôtre merite. Mais empêchons que « ces roturiers que vous regardez comme « des miserables, ne nous suivent ; car ils « trouveroient sujet de faire comparaison « avec nous, & peut-être même de nous « mépriser à leur tour. Tous ceux qui « étoient témoins de ce discours, en furent charmez, tant ils y trouverent de bon sens ; & cela est si vray, que le petit homme voyant que les rieurs n'étoient pas pour luy, demeura si sot, qu'il fit pitié à ses meilleurs amis. Je me donnay bien de garde de mettre mon signe en usage dans cette occasion ; car car je l'aurois fait tres-mal à propos.

VII. Nous nous trouvâmes hier dans un cercle, où il y avoit plusieurs femmes, & avec elles quelques jeunes hom-

mes, entr'autres encore un de ces Petits-Maîtres, qui n'ont point d'autre merite, que de dire beaucoup d'impertinences, & d'avoir le talent de les faire bien recevoir de celles à qui ils les disent. Cette graine est si commune, qu'il y a apparence que la recolte n'en finira pas si-tôt. Aujourd'huy dans le cours de nos visites, nous nous sommes encore trouvez avec les mêmes femmes, & le même original. *Becafort*, impatient d'entendre ce petit avorton de pretenduë noblesse, continuer son ridicule langage, s'est adressé avec ces paroles à une de ces Dames, à qui ce petit homme parloit presque toûjours quand il vouloit parler sottement : Ce Petit-Maî-» tre vous disoit hier bien des sottises, » Madame, comme il ose encore vous en » dire aujourd'huy ; apparemment c'est » qu'il a connu que vous preniez plaisir à » celles d'hier. Sans doute demain il ira » dire ailleurs des sottises de vous ; ne le » trouvez pas mauvais ; car vous luy en » donnez sujet. Chose qui va vous surprendre, c'est qu'aprés un discours si hardy, & même si outrageant, toutes les autres femmes ont pris le party de celuy qui venoit de le faire ! & cela par jalousie ; parce que ce disoit de sottises ne leur parloit que tres-peu, au lieu qu'il s'entretenoit

noit presque toûjours à leur barbe, c'est-à-dire, à la barbe de leurs coëffures, avec celle qui venoit d'être outragée ; & ainsi, comme nôtre party étoit le plus fort, le Petit-Maître tout démonté, comme sont d'ordinaire ceux de sa profession, quand ils voyent qu'on est disposé à leur tenir tête, & qu'on ne les craint point, n'a pas osé souffler contre nous. Il a été même des premiers à rire de ce qu'on venoit d'entendre, sans se soucier en aucune maniere du sujet de ressentiment que pouvoit avoir celle qu'on avoit offensée à son occasion. Vous jugez bien que, cela étant ainsi, nous n'avons point eu de querelle à soûtenir, & que nous sommes sortis, sans coup ferir, de cette assemblée.

VIII. Nous sortons d'une promenade, où *Becafort* a parlé assez à propos. Voyant qu'une Dame se moquoit d'une autre qui marchoit devant elle ; Vous faites, luy « a-t-il dit, la grimace à cette femme qui « se promene devant vous ; tournez vîte « la tête, vous en verrez une autre der- « riere vous, qui vous en fait autant. Comme nous avons suivi nôtre chemin, aussitôt que ces paroles ont été prononcées, nous ne sçavons de quelle maniere elles ont été reçûës. Mais en la place, je sçay bien une autre chose, car je l'ay souvent re-

matquée. C'eſt qu'on obſerve icy dans les lieux publics d'aſſemblées, la même pratique que chez-nous, je veux dire, que la moitié du monde ſe moque reciproquement de l'autre, & ainſi perſonne n'en ſort, ſans que quelqu'un ne s'en ſoit moqué.

IX. Il a dit enſuite à un pere, dans qui il a remarqué une ſeverité exceſſive » envers ſes enfans: vous chagrinez tant » vos enfans, pendant que vous vivez, » qu'étant laſſez d'affliction, ils ne pour- » ront s'affliger, quand ils vous verront » mourir. Heureuſement il n'y avoit que moy de témoin, quand il a parlé de la ſorte. Je dis heureuſement, parce que, comme ce pere eſt fort mal-endurant & fort brutal, ſi d'autres que moy avoient entendu ce qu'il venoit d'entendre luy-même, il s'en ſeroit ſans doute offenſé davantage, & ne nous auroit pas quitté, comme il a fait, ſans nous faire querelle.

X. Vous ſçavez qu'il en a toûjours voulu aux Medecins, qu'on n'a jamais pû engager à y avoir confiance, & qu'autant d'occaſion qu'il a euës de marquer le mépris en fait, il ne les a point du tout épargnez. Selon que j'en puis juger par ce qui vient d'arriver dans une maiſon, où nous en avons vû un auprés de ſon

malade, il continuera de leur dire bien des choſes choquantes, quand il s'en preſentera devant luy, puiſqu'à preſent il ſe donne une entiere liberté de dire, ſans aucun égard tout, ce qu'il penſe. Auſſitôt que nous avons paru, ce Medecin, pour nous montrer qu'il ſçait beaucoup, a fait une dépenſe prodigieuſe en termes de ſon métier, mais termes qui conviennent beaucoup mieux dans une école, qu'auprés d'un malade. Il auroit aſſurément doublé, même triplé le temps qu'il a accoûtumé d'employer dans ſes viſites, tant il avoit envie de nous donner des preuves invincibles, mais verbales, de ſon habileté, ſi *Betaſort* ne l'eût arrêté dans une ſi belle carriere, en luy diſant: On convient que vous parlez des malades parfaitement en Grec & en Latin. « Mais on aimeroit bien mieux que vous « les ſçûſſiez guerir en François. Ne craignez-vous pas que vos malades vous entendant prononcer tant de mots barbares « pour leurs oreilles, ne croyent que vous « les preniez pour des poſſedez que vous « voulez exorciſer? Il n'a pas daigné répondre. Peut-être l'auroit-il fait, ſi on luy avoit donné cet avis en Grec ou en Latin. Il s'eſt contenté de ſe vanger ſur le malade, en le regardant de travers lorſqu'il

est sorti. Celuy-cy a eu bien de la peine à se remettre de la frayeur que luy a causée ce furieux regard ; car c'est une foiblesse ordinaire aux malades enteſtez des Medecins, non seulement leurs paroles, mais même leurs gestes sont pour eux des décisions.

XI. Une jeune Dame alloit ouvrir la bouche pour parler à propos d'un mot équivoque qu'on venoit de prononcer devant elle, mais *Becafort* l'arrêta tout-court par cet avis : Laissez, Madame, » laissez passer ce mot à double entendre » sans le relever ; car autrement on croi-» ra, que, puisque vous en sçavez tant, » c'est signe qu'on vous en a bien appris. Elle ne repliqua rien, une rougeur, qui luy couvrit le visage, parla pour elle.

XII. Jusqu'à present toutes nos avantures se sont passées avec assez de tranquillité, du moins les troubles n'en ont-ils pas été fort considerables. Mais en voicy une qui m'a donné bien de l'embarras. Deux Dames, qui avoient été surprises par leurs maris en la compagnie de certains hommes fort suspects à ceux-cy, pour s'en disculper leur firent en notre presence le recit de leur rencontre, qu'elles accommoderent en leur faveur, le mieux qu'elles purent : cette affaire étoit

trop délicate, pour être traitée par ceux qui n'y avoient aucun intereſt. Mais *Becafort*, à qui il vint d'étranges penſées ſur cette hiſtoire, voulut abſolument les mettre au jour, & ainſi, ſans ménager perſonne, il parla de la ſorte : Vous vous « êtes tous deux égarées dans le bois, « dites-vous: Mais heureuſement vous y « avez trouvé des guides dans un des en- « droits les moins frequentez. Ne les « cherchiez-vous point ces guides? avouez, « que vous êtes ſi contentes des chemins « qu'ils vous ont fait prendre, que ce ne « ſera pas apparemment la derniere fois « que vous vous égarerez de la ſorte. Les « dieux des bois ſont bien obligeans, de re- « mettre ainſi deux jeunes femmes perduës « dans leur chemin! Ils aimeroient mieux « ſe perdre avec vous, que de vous laiſ- « ſer perdre toutes ſeules. Quelle bonté! « leur avez-vous bien marqué vôtre re- « connoiſſance? Jugez ſi ce diſcours fut « bien reçû de ces femmes & de leurs ma- ris. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que celles-là n'heſiterent pas à appeller le diſcoureur inſolent, & ceux-cy ajoûterent, qu'il étoit bien impudent de s'ingerer à juger de la ſorte, ſans être appellé pour donner ſon avis. Ces maris qui étoient auparavant ſi irritez contre leurs

femmes, qu'il sembloit que l'on n'avoit rien à craindre en faisant des remontrances à celles-cy, se réünirent cependant alors avec elles contre nous, mais avec tant de fureur, que je trouvay nôtre situation fort mauvaise; tant il est vray, qu'il est de la prudence de ne mettre jamais son nez dans ces sortes de querelles, celuy qui s'y mesle, sans être partie interessée, y y est toûjours pour son compte: car les deux partis ne manquent jamais de faire ligue contre luy. C'est une épreuve que j'en viens de voir, & qu'il me seroit bien difficile d'oublier. Enfin, à force de mettre en usage mon signe, & de parler mysterieusement à l'oreille des uns & des autres; à force de demander ensuite hautement excuse de l'indiscretion qui les mettoit de si mauvaise humeur contre nous (aprés pourtant avoir pris la précaution de faire sortir l'indiscret) je rétablis la paix par tout, à nôtre égard, s'entend; car je doute fort qu'elle ait été fort stable entre ceux & celles qui s'étoient unis pour nous déclarer la guerre: Car enfin la faute de *Betasor* ne justifioit point ces femmes, les maris ne se tranquillisent pas si aisément sur cette matiere. Quoy qu'il en soit, je ne me suis point du tout informé de ce qui arriva aprés nôtre separa-

sion, cela ne nous regardoit point, & je croy que vous ne vous souciez pas de le sçavoir. Je le dis encore une fois, je ne me mesleray jamais dans les dissentions que je verray entre les maris & leurs femmes, & je conseilleray toûjours à mes amis de ne s'y jamais fourer; s'il se battent, un troisiéme porte d'ordinaire les coups qu'ils vouloient se donner.

Voilà ce qui nous est arrivé de plus considerable pendant cette premiere semaine. Becafort se plaist beaucoup icy, aussi seroit-il difficile de s'y déplaire, puisque rien n'y manque pour les commoditez & pour les plaisirs de la vie. On y a des divertissemens à choisir, comme spectacles, jeux, conferences, concerts, cercles, promenades, enfin tout ce qui peut plaire aux honnêtes gens. Nous avons l'un & l'autre de grandes dispositions à y demeurer long-temps. C'est faire un vray voyage, que de voir en détail toute cette ville & tout ce qu'elle contient. Ce qui me fait esperer que nous y pourrons faire un long séjour, c'est qu'elle est d'une si grande étenduë, que s'il arrive que nôtre *Heros de la sincerité* nous y suscite par ses discours quelque méchante affaire, nous n'aurons qu'à changer de quartier, pour nous mettre à couvert de ce que

nous aurions à craindre. C'eſt un manége que je ne manqueray pas de faire, afin de n'en ſortir, que le plûtard que nous pourrons. Enfin nous y reſterons autant de temps, qu'il nous ſera poſſible, à moins que vos ordres ne nous en rappellent pour nous rendre auprés de vous. Nous ſommes parfaitement bien logez, quelques gens du pays nous viennent voir de temps en temps, & nous répondons exactement à leurs civilitez. Comme ils ont de la conſideration pour *Becafort*, ils luy pardonnent volontiers ce qu'il leur dit de deſagreable. J'ay pris ſoin de les prévenir pour les tranquilliſer là-deſſus, ils paroiſſent même vouloir m'aider à en tranquiliſer d'autres à cet égard, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Il y en a un parmy eux, qui entre fort dans ſon eſprit, & qui voudroit, dit-il, que tous les hommes ſe diſſent ſincerement & reciproquement ce qu'ils penſent les uns des autres. De la maniere que le monde eſt fait à preſent, il ſeroit bien difficile d'établir cet uſage; cependant, en attendant qu'il s'établiſſe, je ménage particulierement cet homme: car comme il eſt fort vif, & d'ailleurs homme d'eſprit, il peut nous ſervir de renfort, ſi nous étions fort preſſez, il s'appelle *Dipole*, vous le connoiſ-

ſez,

ſez apparemment, puiſqu'il eſt le fils d'un de vos voiſins. Dans huit jours vous recevrez ma ſeconde Lettre, & ainſi ſucceſſivement une toutes les ſemaines.

SECONDE SEMAINE.

I. NOus allâmes hier à la Comedie, on y repreſentoit un homme tres-bourru & de tres-mauvaiſe humeur; cette piece nous réjoüit extrêmement, le caractere qu'elle promet, y eſt admirablement ſoûtenu, tout y contribuë, pour le faire valoir; les bonnes mœurs n'y ont rien à craindre. Il ſeroit à ſouhaiter, que tous ceux qui travaillent pour le Theatre, la priſſent pour modele & en ſuiviſſent l'eſprit, on iroit avec moins de danger y voir ce qui s'y paſſe & y entendre ce qui s'y dit. De la maniere que je commence cette Lettre, vous allez peut-être croire, que je ne vous écris aujourd'huy, qu'afin de vous faire l'éloge d'une Comedie; mais non, je ne vous en parle, que parce qu'elle a donné occaſion à ce que vous allez lire. Aujourd'huy un jeune homme de nôtre connoiſſance, qui étoit du nombre des ſpectateurs, & que nous y avons vû ſur le Theatre & fort remarqué: (car

il étoit fort remarquable) nous eſt venu voir, & nous a appris, croyant que nous l'ignorions, qu'il étoit allé à ce ſpectacle. *Becafort* a eu aſſez de patience, pour écouter, ſans l'interrompre, pendant un quart d'heure ſes petits raiſonnemens, & enfin il a parlé auſſi à ſon tour, & luy a dit: Je ſçay bien que vous étiez hier à cette Comedie, puiſque je vous y ay vû, auſſi y étiez-vous fort viſible. Je ſçay bien encore, que vous n'y étiez pas des moindres acteurs, quoy que vous n'ayez point de part dans ce qui revient d'argent à chacun de la troupe. En vous donnant comme vous avez fait en ſpectacle ſur le Theatre, vous y avez autant fait rire que le valet du Bourru; mais on n'a pas ri ſi haut pour vous que pour luy, vous divertiſſiez trop pour cela: car, comme on ne vous croit pas encore aſſez aguerri pour le public, on eût craint que les ris trop élevez ne vous euſſent excité à faire retraite. Apparemment vous donnez plus que les autres pour entrer; car quelque argent que vous puiſſiez donner, vous vous dédommagez bien par le plaiſir que vous avez de vous montrer d'une maniere ſi riſible. Sur tout, vous faites merveilles dans les entr'actes, rien n'eſt plus ſemil-

lant que vous; vous y êtes un vray petit mievre, il seroit difficile de faire mieux des pïroüettes, que celles que vous faisiez. Le jeune homme ne s'est point du tout faché de ce discours; au contraire, il en a été assez content. Il paroissoit être fort aise qu'on trouvât en luy de si belles dispositions pour être Comedien. Je croi même qu'il y retournera incessamment, & qu'il y fera de son mieux le personnage sur lequel on l'a raillé. Les jeunes gens sont bien-heureux, de s'imaginer ainsi être estimables par des endroits qui sont si dignes de mépris!

II. Une Dame veritablement vertueuse & pieuse de bonne foy; mais en même-temps extrêmement credule, & particulierement pour les choses extraordinaires, nous a raconté aujourd'huy quelques histoires qu'elle vouloit absolument, que nous crussions veritables, quelques fausses qu'elles parussent. Elle n'avoit point d'autres preuves pour exiger nôtre credulité, que la probité de ceux qui les luy ont données pour telles qu'elle vouloit que nous les reçussions. Nous étions chez elle, & c'étoit aprés un assez grand regal qu'elle nous avoit fait. Ces deux circonstances sembloient demander que nous eussions la complaisance de luy témoi-

gner, du moins en apparence, que nous ajoûtions foy aux fadaiſes qu'elle nous debitoit. Pour moy, qui n'aime pas à rompre en viſiere aux gens, je me contentois de ne dire mot, afin qu'elle prît en faveur de ſes fables mon ſilence, à cauſe de ce proverbe, *qui ne dit mot, conſent*. Je croy que c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe prendre avec les perſonnes de cette ſorte. En effet, on ne gagne rien du tout, quelque choſe qu'on diſe, quelque fortes raiſons qu'on apporte pour leur prouver par des principes infaillibles, qu'elles ſe peuvent tromper, ou qu'on peut les avoir trompées; au contraire, on y perd; parce qu'en ſe montrant incredule à cet égard, elles ne manquent gueres de conclure qu'on ne croit rien du tout. Mais *Becafort*, qui n'étoit pas d'humeur à faire ces reflexions, & qui ne doutoit point qu'il ne fût dans cette occaſion en droit, ou plûtoſt dans l'obligation de dire ce qu'il penſoit, luy a répondu » ſans façon en ces termes: Je veux bien » croire, Madame, que [illegible]n honnête homme, qui ſe [illegible]our témoin » de l'apparition d'un eſprit, ou de l'effet d'un ſortilege, ou de l'accompliſſement d'un horoſcope, ou de la vertu » d'un taliſman: mais cet honnête hom-

me peut ſe tromper, ou faire un conte pour ſe divertir d'une credule comme vous. Sera-t-il pour cela un fripon? Il « n'a point d'intereſt, dites-vous, à vous « parler de la ſorte. Vous entendez par-là, « qu'il ne cherche point d'argent à ga- « gner. Je le croy, comme vous; mais, il « peut avoir l'intereſt de ſon plaiſir; c'eſt- « à-dire, ſe divertir luy-même, en ſe di- « vertiſſant de vôtre credulité. La bonne « Dame a hauſſé les épaules, ſans rien dire, paroiſſant avoir pitié de luy, comme d'un homme réprouvé qui ne croit ni Dieu ni diable. Sa fille, qui étoit préſente & qui ne croit pas ſi legerement que ſa mere, a voulu faire un commentaire ſur le diſcours de nôtre *Heros de la ſincerité*, mais la pauvre fille a été ſi bien rabroüée, qu'elle a jugé à propos de ſe retirer, pour ne point s'attirer d'autre diſgrace. Ce *rabrouëment* a été d'un grand ſoulagement pour la mere: car je croy qu'elle auroit étoufé d'une repletion de colere, ſi elle n'avoit pas eû cette occaſion de s'en décharger avec liberté.

III. Autre nouvelle ſcene (avoüez, par parentheſe, que nos avantures ſont bien diverſifiées. Il ſemble que le hazard, en formant cette diverſité, le faſſe exprés en nôtre faveur, c'eſt-à-dire, afin

que vous ne soyez point fatigué par mes Lettres, & que je ne sois point fatigué par mes soins.) Nous sommes, graces au ciel, assez exacts à remplir nôtre devoir, quand il nous appelle à l'Eglise ; c'est d'ordinaire dans la Paroisse, que nous allons nous en acquiter. Comme nous nous plaçons presque toûjours au même endroit, *Becafort*, qui, toutes les fois que nous y sommes allez, a remarqué, qu'un certain homme se plaçoit toûjours à la vûë d'une vieille Dame, & ne sortoit qu'aprés qu'elle étoit sortie ; a si bien fait par des informations secrettes, qu'il a appris ce que c'étoit que cet homme & cette femme ; & parce qu'il a vû ce matin, que ce même homme ne sortoit pas aussi promptement, qu'il avoit accoûtumé de faire, se ressouvenant en même temps de ce qu'il avoit appris, il » est allé luy dire charitablement : Que » faites-vous-là si long-temps à genoux ? » vous perdez vôtre pieux étalage, cet- » te vieille riche & dévote s'en est allée, » elle ne vous voit plus, je vous en a- » vertis : car je vois que vous ne le sçavez » pas ; revenez demain à sept heures & » trois quarts ; alors vous aurez satisfa- » ction, elle vous verra, puisqu'elle ne » manque pas, comme vous le sçavez

bien, de venir tous les jours à huit. Le dévot a reçû l'avis avec toute la douceur poſſible, marquant, ce ſembloit, par une inclination de teſte, ſa reconnoiſſance. Cependant, il a paru n'en vouloir pas profiter, puiſqu'il eſt reſté à genoux, les yeux baiſſez, & n'eſt ſorti qu'aprés nous, quoy que nous ſoyons demeurez exprés aſſez long-temps. J'ay repreſenté enſuite à *Becafort*, qu'il n'y a rien de ſi dangereux que d'inſulter un faux dévot. Comptez, luy-ai-je dit, que tôt ou tard « il ſe vangera; ſi vous ne luy en donnez « pas l'occaſion, il la cherchera, plûtoſt « que d'en manquer. J'aimerois mieux a- « voir querelle avec un ſoldat des plus « extravagans de nôtre republique, qu'a- « vec ces ſortes de gens. Je me racommo- « derois avec celuy-là, en beuvant enſem- « ble, ſans craindre aucun retour de ran- « cune & de reſſentiment; mais avec ceux- « cy il n'y a point de racommodement à « eſperer, il faut abſolument qu'ils ſe ven- « gent, & leur vengeance eſt, pour ainſi « dire, éternelle; ils ne croyent jamais « s'être aſſez vengez. Je me ſuis beaucoup « étendu ſur cette remontrance, & je l'ay fait d'autant plus volontiers, qu'on trouve à preſent beaucoup d'hypocrites en ſon chemin, & qu'il eſt d'une grande conſequen-

ce de les ménager. Comme il luy eſt venu une penſée contre moy dans le temps que je luy parlois de la ſorte, pour ſatisfaire à ſon prétendu *heroïſme*, il ne m'a » pas plus épargné que les autres. Quand » vous parlez de la ſorte, m'a-t-il dit, » contre les faux dévots, n'eſt-ce point » que vous aimez ſi peu la dévotion, qu'il » vous eſt même inſupportable d'en voir » l'apparence ? Je ne ſçay pas, luy ay-je » répondu, ſi j'aime la dévotion ; mais » je ſçay que j'ay toûjours aimé, & » que j'eſpere aimer toûjours qu'on ſe » conduiſe par la raiſon ; qu'on ne faſſe » jamais tort à qui que ce ſoit ; qu'on » conſerve une theorie & une pratique » d'une probité inviolable, qu'on ne trahiſſe point la verité, qu'on reſiſte aux » paſſions, pour peu qu'on remarque » qu'elles puiſſent empêcher de rendre » ce qu'on doit à Dieu, au prochain & » à ſoy-même ; enfin, qu'on ſatisfaſſe, » ſans aucune conſideration humaine, aux » devoirs de ſa religion. Si vous ne me trouvez pas aſſez fidele à ſuivre de ſi juſtes » regles, à me laiſſer conduire par de ſi raiſonnables principes, à ſatisfaire à de ſi » indiſpenſables obligations, ſoyez perſuadé, que je hais & que je deteſte les foibleſſes qui me font tomber dans l'infi-

delité à cet égard. Jugez de ce que je « viens de vous dire, ſi j'aime auſſi peu la « devotion, que vous le croyez, comme « il me le paroît par la queſtion que vous « venez de me faire. Il m'a embraſſé aprés « ce diſcours, me proteſtant, que s'il diſoit toûjours ce qu'il penſoit, il ne prétendoit pas pour cela penſer toûjours ſi juſte, qu'il ne pût s'écarter quelquefois de la verité. Je vous prie, m'a-t-il ajoûté, « de vous reſſouvenir de cette proteſta- « tion, s'il arrive que je vous tienne des « diſcours ſur vous-même, qui puiſſent « vous déplaire. Je luy ay proteſté à mon tour, que la penſée qu'il a euë ne m'a ny ſurpris, ny fâché; qu'elle ne m'a point ſurpris, parce que j'ay aſſez appris par l'uſage du monde, qu'on y eſt fort diſpoſé à penſer ainſi de ceux qui combattent la fauſſe dévotion, s'imaginant que c'eſt qu'ils n'en ont point du tout; qu'elle ne m'a point fâché, parce que l'attachement que j'ay pour luy, me fera toûjours ſouffrir avec bonté & avec patience, tout ce qu'il me pourra dire; & que je connois trop ſon bon cœur, pour croire qu'il agiſſe envers moy ou envers les autres avec aucune malignité. Enſuite, embraſſades reciproques, & c'eſt à quoy s'eſt terminée cette ſcene.

LV. On a ce matin parlé beaucoup des

Directeurs de conſcience dans une compagnie où nous étions. A dire vray, preſque tous ceux de cette aſſemblée, n'en diſcouroient point par leur propre experience : car ils paroiſſoient tres-peu diſpoſez à ſe laiſſer diriger ; ils n'en raiſonnoient, que par conjecture, ou par reſſentiment de chagrins indirects qu'ils en avoient reçûs, ou par crainte d'en recevoir ; parce que ſouvent les maris ſouffrent de la direction de leurs femmes ; les enfans, de la direction de leurs meres ; les domeſtiques, de la direction de leurs maîtreſſes. Quoy qu'il en ſoit, *Becafort* ne leur a contredit en aucune maniere : peu de temps aprés, j'en ay bien connu la raiſon. Une Dame, chez qui nous ſommes allez enſuite, & qui eſt connuë de luy & de moy, auſſi-bien que de tout le public, ſur le pied d'une fameuſe dirigée, n'ayant preſque parlé dans toute la converſation, que du merite de ſon Directeur, des bontez qu'il a pour elle, des conſolations qu'elle en reçoit ; nôtre *ſincere* impatient d'entendre ſi long-temps parler du même ſujet, l'a enfin interrompuë, en luy diſant : Comment ne vous paſſionneriez-vous pas pour vôtre Directeur ? vous ne luy donnez que des occaſions de vous conſoler, & il ſçait parfaitement les plus belles methodes des conſolations.

Vous ne luy parlez que du mal que l'on « vous fait ; vous luy paroiſſez ſi ſouffran- « te, qu'il arrivera peut-être, tant il eſt « bon, qu'enfin il vous dira, que vous ê- « tes obligée en conſcience de marquer quel- « que reſſentiment vindicatif. Cette Dame « avoit aſſurément bien beſoin alors de cé- luy, qui, ſelon elle, ſçait parfaitement l'art de tranquilliſer, & de donner des ſecours efficaces dans les peines & dans les chagrins : car la colere s'étant empa- rée entierement de ſon eſprit, elle s'eſt abandonnée à un emportement ſi furieux, que je ne croy pas, qu'elle pût en avoir un plus violent, ſi on luy vouloit ravir les biens, l'honneur & la vie. En un mot, aprés nous avoir traitez avec les termes les plus mépriſans & inſultans, elle nous a ordonné de ſortir de chez elle. Et certes, nous ne nous le ſommes pas fait dire deux fois, perſuadez que nous étions, qu'elle ne s'en tiendroit peut- être pas aux injures. Nôtre *Heros*, qui penſoit alors une infinité de choſes qu'il voyoit bien qu'il n'auroit pas le temps de luy faire entendre, les a reduites à ces mots : Allez, Madame, à votre Dire- « cteur, pour le prier qu'il vous conſo- « le ; vous en avez bien beſoin. Que je « le plains, quand je conſidere la peine «

» qu'il luy faudra prendre pour appaiſer
» vôtre émotion ! ſur tout, pour atti-
» rer plus facilement ſa compaſſion pour
» vous, dites-luy bien que vous vous
» étes miſe pieuſement en fureur. Etant
ſortis, nous nous ſommes regardez long-
temps, ſans rien dire, tant nous étions
étonnez de ce que nous venions de voir
& d'entendre. Nous avons enfin rompu
le ſilence ; mais ſeulement, pour expri-
mer la pitié que nous avions pour les
gens qui ont des entêtemens pareils à
celuy, dont cette femme eſt obſedée.

V. Dans nôtre chemin, *Becafort* trou-
vant un jeune homme, qui parlant à trois
Dames, geſticuloit beaucoup, particu-
lierement de la main gauche, parce qu'el-
le brilloit d'un tres-beau diamant : On ne
» peut pas, luy a-t-il dit, geſticuler plus
» gratieuſement & plus mignardement,
» que vous faites. Eſt-ce ce gros diamant
» que vous portez au doigt, qui vous l'a
» appris ? Comme vous en ſçavez déja
» aſſez, donnez-le à l'une de ces Dames,
» afin qu'elle apprenne auſſi la maniere de
» faire de beaux geſtes. Ces paroles n'ont
point été relevées, du moins en nôtre
preſence ; Car nous avons auſſi-toſt paſſé
outre, ſans nous arrêter. Nous avons ſeu-
lement entendu quelques éclats de rire que

faiſoient les Dames, qui apparemment ſe divertiſſoient beaucoup des geſtes *Diamantins*.

VI. Une Dame venoit de faire ſçavoir en nôtre compagnie à une autre Dame, qu'elle ne pouvoit point ſortir, parce qu'une affaire de conſequence la retenoit à la maiſon: Cela eſt-il bien vray? luy a-t-il dit. N'eſt-ce point plûtôt, parce qu'il y a un de vos laquais, qui eſt yvre? Car vous n'oſeriez paroître en public, ſans en avoir trois. Il a fort mal rencontré dans cette occaſion; puiſque rien n'étoit plus faux, que ce qu'il avoit penſé. La Dame, pour toute réponſe, a fait venir ſes trois laquais, & les a engagez à raiſonner fort long-temps avec nous. Elle les a malicieuſement fait fournir à toute la converſation, prenant un ſingulier plaiſir à voir la mortification où étoit *Becafort* pendant tous leurs diſcours. Puis elle les a renvoyez, & nous a donné (avec honnêteté cependant) nôtre congé, pour aller vaquer, diſoit-elle, à l'affaire qui l'empêchoit de ſortir. Nôtre homme n'a pas eu alors beſoin de remontrance; ce qui venoit de ſe paſſer, luy en étoit une aſſez forte. Je ſouhaite qu'il en profite; je croy cependant, qu'il ne laiſſera pas d'aller ſon train.

VII. Nous ſommes allez le même jour

chez un homme de la premiere conſideration ; nous en avons trouvé un autre dans ſon antichambre, qui ſe pique extrêmement de grandeur ; mais qui cependant venoit-là comme les autres, pour faire ſa cour. Il ne nous regardoit point, quoy qu'il nous connoiſſe fort bien, & que même, en faiſant comparaiſon avec nous, il n'eût rien à riſquer. *Becafort*, choqué de ſon mépris, s'eſt vengé par » ces paroles : Hé ! là là, ne vous enflez, » ne vous gonflez, ne vous bourſouflez » pas tant au milieu de nous autres prétendus petits ſelon vous. Voicy un plus » grand que vous, qui va vous deſenfler, vous dégonfler, & vous débourſouffler. Quel plaiſir de vous voir encore » plus petit devant luy, que vous ne » vous imaginez, que nous ſommes devant vous ! L'homme de conſideration, a paru heureuſement immediatement aprés cette raillerie ; c'eſt pourquoy nous n'avons point eu de réponſe à entendre, ny de replique à faire.

VIII. Voicy le compliment qu'il a fait à un Prédicateur ſur une de ſes prédications qu'il avoit entenduës. La plûpart » de ceux qui courent vos ſermons, é» toient à celuy-cy. Vous les avez charmez ; ils ont pourtant preſque toûjours

dormi ; mais, comme la prévention, où « ils étoient en vôtre faveur, les avoit aſ- « ſûrez, que vous prêcheriez admirable- « ment bien, ils s'y ſont confiez, & ont « dormi en ſureté. Le Prédicateur a ré- pondu par une plaiſanterie. C'eſt leur « faute, luy a-t-il dit, s'ils ont toûjours « dormi. J'ay parlé, ce me ſemble, aſſez « haut, pour les éveiller. «

IX. Un livre excellent, pour appren- dre à regler l'eſprit & le cœur, mais qui part d'un Auteur dont la conduite eſt fort déreglée, a donné lieu à *Bécafort* de faire un raiſonnement qui, je croy, ſera de vôtre goût, & que vous ſerez bien aiſe de ſçavoir. Nous liſions ce livre, quand un de nos amis eſt entré. Celuy-cy qui connoît le livre & l'Auteur, nous l'a arraché des mains, & l'a jetté avec in- dignation ſur une table, diſant, qu'on devoit abſolument mépriſer les oûvrages qui viennent de gens, qui ne ſont eux- mêmes dignes que de mépris. Et, parce que nous voulions reprendre le livre pour continuer de le lire, il a proteſté, qu'il aimeroit mieux ſe retirer, que d'en enten- dre la lecture d'une ſeule page, & s'en eſt allé en effet, ſans nous donner le temps de luy dire un ſeul mot. *Bécafort*, qui ouvoit dans un procedé ſi violent & ſi

PAGINATION INCORRECT

déraisonnable, une belle matiere de reprimende, ayant particulierement affaire à un homme, qui rejette les bonnes instructions, plûtôt parce qu'il ne veut pas les suivre, que par toute autre consideration, a pris la plume, a écrit cet avis & le luy a envoyé sur le champ. Je conclus de tout ce que vous venez de dire & de faire, que vous vous attachez plus à considerer la conduite d'un Auteur, qu'à vous servir de ce que vous lisez de ses ouvrages pour vous bien conduire. Méchant prétexte, pour mépriser un livre, que de prendre la conduite de l'Auteur pour raison de ce mépris, afin de ne pas suivre les bons avis qu'il donne! Quand vous lisez un ouvrage, examinez seulement si ce qu'il dit est vray & bon à suivre. Est-il vray? consentez. Est-il bon à suivre? suivez. Si vous lisez véritablement pour instruire vôtre esprit & pour regler vôtre cœur, vous ne perdrez point de vûë cet avis. Si l'Auteur ne vit pas selon qu'il parle, vous avoüez qu'il a tort. Hé, quoy! croyez-vous n'avoir pas le même tort, lorsque, sans avoir égard aux bonnes maximes qu'il écrit, vous imitez seulement les mauvaises actions qu'il fait? Sa maniere d'écrire a fait un bon

livre;

Livre ; que vôtre maniere de vivre donne matiere d'en faire encore un meilleur. « On ne vous loüera pas dans les Republiques des Lettres, dans les Journaux, & autres Livres periodiques qui nous viennent de France, de Hollande, de Leipsic, &c. Je l'avoüe, mais on vous loüera dans le commerce de la vie. En tout cas, si on ne vous loüe point, vous aurez toûjours de vôtre part quelque chose de fort loüable. »

On devroit mettre ce petit discours à la tête de la plûpart des bons Livres ; il seroit également utile à ceux qui les font & à ceux qui les lisent.

X. Nous avons passé deux jours à la campagne, dans la belle maison de Monsieur le C. de R. qui se fait un vray plaisir d'être en societé avec Monsieur vôtre Fils, non seulement par la consideration qu'il a pour vous ; mais encore à cause de son *heroïsme*, qui luy plaît extrémement ; car il voudroit de tout son cœur, qu'on eût la liberté de dire, sans rien craindre, tout ce qu'on pense, se persuadant que cet usage retiendroit beaucoup de gens dans leur devoir. Il a eu soin d'assembler une bonne compagnie, & de nous mener chez plusieurs de ses amis, où l'on nous a fait bien des amitiez, & bien des caresses.

Avant que nous fussions arrivez, il avoit prévenu toutes les personnes que nous avons vûës, & les avoit averties de la maladie *hypocondriaque* de son nouvel hôte. On a écouté, ou du moins, on a paru écouter sans chagrin, tout ce qu'il a dit de plus offensant. On prenoit même plaisir à l'y exciter par les instructions qu'on luy donnoit sans affectation en secret sur la conduite de ceux que nous voyions. Je vous avouë cependant de bonne foy, qu'il y en avoit, (ou je suis bien trompé) qui ne ribient de ce qu'ils entendoient dire, que parce qu'on étoit convenu, qu'il ne falloit point se fâcher; & que, si quelqu'un prenoit en mauvaise part ce que nôtre Heros diroit, ce seroit une marque, qu'il auroit parlé vray. C'est une précaution de Monsieur le C. de R. dont j'étois averty, & qui a été tres-heureuse pour nous. Voicy ce que *Becafort* a dit de singulier, & dans l'esprit de son *heroïsme*.

A une Dame qui étoit mal avec son mary, & qui vouloit en être separée. A quoy bon, Madame, demander qu'on vous separe de vôtre Mary? Il y a plus d'un an, que vous ne vous êtes trouvez ensemble. Demeurez comme vous êtes, vous épargnerez les frais d'une separation, qui ne vous

donneroit pas plus de liberté que vous en avez.

A un homme de qualité, qui mépriſoit les ſciences & les Sçavans. Un homme de qualité comme vous, auroit honte d'être ſçavant. Vive l'ignorance ; c'eſt-là vôtre gloire. En effet, ce ſont de plaiſans faquins que les Sçavans, ces gens, dis-je, qui connoiſſent les effets de la nature ; qui ſçavent prévoir les révolutions des aſtres ; qui n'ignorent rien de ce qu'il faut, pour juger juſte, pour raiſonner judicieulement, pour tirer de bonnes conſequences ; qui ſont inſtruits d'excellentes choſes, & qui peuvent en inſtruire les autres ; qui donnent continuellement à leur eſprit la nourriture qui luy convient le mieux ; enfin qui s'appliquent à rechercher la verité, à éviter l'erreur, & à bien connoître les choſes telles qu'elles ſont !

A un mary qu'il ſçavoit être facile à ſe laiſſer duper par ſa femme. On ſçait bien que vous êtes de toutes les promenades que vôtre femme fait à la campagne ; à cet égard, il n'y a pas le mot à dire ; mais, comme on ſçait bien auſſi, qu'on ne vous demande pour témoin de ce qui ſe paſſe en public, qu'afin de joüir plus facilement chez vous du particulier, on en pourroit bien dire un mot.

A un Partisan qui venoit d'acheter une belle maison, qu'il avoit presque toute fait abbattre, afin de la faire rebâtir à la mode. Chacun veut inventer, à quelque prix que ce soit. On achete un Palais magnifique, où il sembloit que rien ne manquoit ; mais le nouvel acquereur aime mieux détruire ce qui est beau & utile, que de n'y pas mettre du sien. Cet entêtement se fait même remarquer par rapport à la Religion. Que de nouveaux devoirs introduits par les nouveaux venus, pour peu qu'ils ayent d'autorité !

A une Dame qui se refuse le necessaire, pour fournir au superflu. Hé, Madame, ayez des chandelles, au lieu de bougies, & faites un meilleur feu. Est-ce que vous voulez qu'étant obligez de nous promener sans cesse dans vôtre appartement, pour nous échauffer, nous voyions & examinions mieux vôtre magnificence par nos allées & nos venuës ?

A un Avocat, qui étoit sur le point de se marier ; mais plus occupé de plaisirs que de procez. A force de parler de vos parties de plaisir devant cette jeune fille que vous allez épouser, l'envie luy pourroit bien venir de faire à son tour de ces sortes de parties. Comme vous marquez prendre bien du goût à les dire, elle croira, qu'il

y en a bien plus à les faire, & gâte l'épreuve.

A un Maître, qui traitoit avec un extrême mépris ſes Valets. Vous mépriſez ce Valet, parce qu'il vous ſert. Beau ſujet de mépris! Et vous, à qui ne ſervez-vous pas? Vous vous rendez volontairement dépendant de tous ceux qui peuvent contribuer à vous faire obtenir ce que demande vôtre ambition. Vous rampez même devant ſes ſemblables, je veux dire devant le Portier & les Laquais du premier Miniſtre de l'Etat.

A un homme de condition qu'il avoit vû yvre le jour precedent. Le vilain homme, que cet Artiſan, quand il eſt yvre! Penſez-vous la même choſe de vous quand vous l'êtes? Non, je gage; car le vin qui l'a enyvré, eſt un vin de guinguette, qui ne coûtoit que cinq ſols la pinte; mais le vôtre en coûtoit trente.

A un Bourgeois du premier ordre, qui étant dans le caroſſe d'un grand Seigneur, le ſaluoit à outrance, pour luy faire connoître qu'il y étoit. Continuez, Monſieur, continuez vôtre chemin; je vous quitte de vôtre civilité; vous courez riſque de vous jetter par la portiere, & de vous faire écraſer ſous les rouës de ce caroſſe. Paſſez, je ſçay bien que vous avez l'honneur

d'y être avec Monsieur le Senateur * * *

A un Officier considerable, qui parloit beaucoup mieux de luy-même, que les Gazettes n'en auroient jamais voulu parler. Que vous avez eu d'affaires dans ce combat! on vous y a vû dans un mouvement continuel, on vous trouvoit par tout. Agreable agitation! charmant devoir pour vous, puisqu'il vous mettoit toûjours hors la portée du danger!

A un S. P. Il est vray que vous parlez comme ceux de vôtre sorte ont coûtume de parler. Parmy eux la grande mode, c'est de n'appeller honnêtes gens, que ceux qui font une belle figure dans le monde. Et ainsi, selon cette injuste & ridicule mode, par la raison des contraires, ceux qui n'y figurent pas si bien, sont des fripons. Ah le beau privilege que donnnent les équipages! Je ne m'étonne plus de ce que bien des gens meurent presque de faim, afin d'en avoir.

A un curieux de Livres, non pour les lire; mais seulement, pour dire qu'il en a. Vous sçavez parfaitement ce que coûtent les Livres; mais vous ne sçavez point du tout ce qu'ils valent; car vous ne les lisez point. J'admire vôtre bibliotheque; mais je ne vous admire pas moins: de ce qu'ayant de si excellens Livres, vous n'en

faites point d'autre uſage, que celuy d'une tapiſſerie.

A un importun (c'eſt E.) qui étoit venu avec nous, & qui luy demandoit de l'argent pour jouer, quoyqu'il luy en ait ſouvent donné pour d'autres uſages, comme vous ſçavez. Je trouve enfin, qu'aprés vous avoir fait du bien ſi long-temps, je me ſuis fait du mal à moy-même. Car ce qui paſſoit pour grace dans les commencemens, eſt reçû à preſent de vous comme une dette; & ainſi je deviens vôtre debiteur, à force de vous combler de bienfaits.

A un Avare. Que l'argent eſt rare! dites-vous. Comment ne le ſeroit-il pas, puiſque tout le monde en veut avoir, & que tant de gens, comme vous, le gardent, ſans oſer le montrer? Tel en a beaucoup, qui ne laiſſe pas de dire, qu'il eſt rare; & cela, parce que, comme vous encore, il n'en trouve pas en ſon chemin autant qu'il en ſouhaite. Si ayant la même avidité pour l'air, que vous avez pour l'argent, on le pouvoit renfermer & preſſer dans ſes coffres, je croy que la plûpart des hommes courroient bien-tôt riſque de perdre la reſpiration.

A deux perſonnes qui s'aiment depuis long-temps; mais dont l'amour luy paroiſſoit être fort en declin. Vous dites à cette

fille, que vous l'aimez beaucoup ; elle vous en dit autant. Vous disiez vray autrefois ; mais je croy qu'à present vous mentez. Vous le dites par habitude, ou par consolation ; car il y a trop long-temps que vous dites la même chose, pour qu'elle soit veritable. Avoüez, que vous êtes à present bien differens de ce que vous étiez autrefois. Un troisiéme vous étoit alors insupportable ; aujourd'huy il vient tres-à-propos, quand vous êtes seuls, il vous tire d'embarras. Ne vous trompez donc point l'un l'autre ; reconnoissez que vous commencez à ne vous plus aimer, & prenez serieusement vos mesures là-dessus.

A propos d'une mauvaise nouvelle qu'on disoit, & qu'il sçavoit bien être fausse. Quoy ! une bataille perduë ! cette nouvelle est surprenante ! & elle l'est d'autant plus, que ceux qui ont combatu, n'en sçavent rien.

A un jeune homme qui mépriſoit un Livre, ſans le connoître, & ſans être capable d'en juger. J'ose vous assurer, que vous ne sçavez ce que vous dites, quand vous appellez ce Livre mauvais. Vous sçavez seulement ce qu'en dit cette Precieuse que vous aimez, & dont vous êtes l'écho ; car c'est-elle qui décide pour vous ; & elle-même ne décide qu'aprés qu'un autre a décidé

cidé pour elle ; & cet autre eſt dans le même cas pour la déciſion ; & ainſi d'amies en amis, & d'amis en amies, un ouvrage eſt diffamé, ſans qu'aucun & qu'aucune le connoiſſent. Belles déciſions !

A deux Docteurs qui diſputoient ſouvent, ſans s'accorder jamais. Convenez donc enfin, Meſſieurs les Docteurs, pour une bonne fois, lequel de vous il faut que nous croyions, ſi vous voulez nous engager à croire : Comment nous perſuaderons-nous que la verité vous inſpire & vous conduit, pendant que vous vous accuſez d'erreur les uns les autres ? Si vous ne vous accordez pas, nous prendrons enfin un arbitre, c'eſt le bon ſens, ou plûtôt l'évidence.

A un pimpant, tout occupé de ſes parures, & qui y faiſoit conſiſter tout ſon merite. Je reconnois de bonne foy, que vôtre habit eſt bien fait ; que l'étoffe en eſt magnifique ; que le galon, qui le chamare, eſt du plus bel or qu'on puiſſe trouver. Que ſouhaitez-vous davantage de moy ? Eſt-ce que vous pretendez qu'à cauſe du galon, de l'étoffe & de la façon de vôtre habit, je ſuis obligé de vous loüer, de vous honorer, de vous eſtimer, de vous craindre ? Vôtre Marchand & vôtre Tailleur, ont plus de droit que vous d'exiger ces égards & ces déferences.

A une Dame qu'il avoit vûë souvent entrer dans le lieu dont il parle. Agreable retraite pour vous, que la loge de cette Maison Religieuse, où vous vous separez des autres pour assister aux saints Mysteres! Vous n'y êtes troublée de personne dans la lecture de ces certaines Lettres que vous aimez à lire plus d'une fois. Si vous n'y priez pas Dieu, si vous y dormez, vous ne donnez pas pour cela mauvais exemple; car personne ne vous voit.

A une autre Dame. Vous vous croyez fort honorée de l'assiduité de cet homme auprés de vous; parce que vous êtes femme de Ville, & que luy est homme de Cour. Faites avec luy un voyage à la Cour, vous n'aurez pas, je vous assure, envie d'en entreprendre un second, pour être témoin de la figure qu'il y fait; le mépris qu'on marque faire de luy, vous en dégoûtera, si vous n'êtes pas tout-à-fait folle. Vous aurez honte de voir que cette *chiasse* (retenez bien ce mot; car il signifie bien des choses humiliantes pour ce visage) vous aurez honte, dis-je, de voir que cette *chiasse* du Palais D. P. M. ose venir icy exiger de vous ce qu'il n'auroit jamais eu la hardiesse d'esperer-là de personne.

Encore à une autre Dame. A Dieu ne plaise, Madame, que je vous accuse de

vous être laissée mener au cabaret. Je sçay fort bien que c'étoit chez un Traiteur; mais ne peut-on pas faire chez le Traiteur ce qu'on fait chez le Cabaretier?

A un homme, ennemy des citations qui se trouvent dans les Livres. Pourquoy vous tant fâcher contre les citations, si elles sont bonnes, & si elles peuvent contribuer à vous faire devenir meilleur ou plus sçavant? Il ne seroit pas à souhaiter que tous les hommes eussent été de vôtre goût. Combien d'Auteurs, dont il ne nous seroit rien resté, si ceux qui sont venus aprés eux, ne nous avoient pas conservé ce qu'ils ont pû de leurs pensées & de leurs sentimens? Croyez-moy, ne criez point tant contre les citations, si vous ne voulez pas faire juger, que vôtre mauvaise humeur à leur égard, ne vient, que de ce que vous n'avez pas lieu vous-même d'esperer d'être cité. Quand on aime la sagesse, on prend toujours plaisir à en entendre parler, particulierement, quand ce sont les plus grands hommes qui en parlent. Etudiez bien vôtre conduite, & vous connoîtrez peut-être, que vous avez plus besoin, que vous ne croyez, de ces repetitions.

A une fille âgée. On ne peut comprendre, dit-on, pourquoy vous avez à pre-

sent l'abord si serieux, vous qui étiez autrefois une si grande rieuse. Oh je le comprends bien moy ; c'est qu'il ne vous reste plus de belles dents à montrer. Vous avez long-temps ri, quand il falloit pleurer, & aujourd'huy il semble que vous ayez envie de pleurer, quand il s'agit de rire. De peu de chose vient un grand changement, comme vous voyez !

A un vieux avare. Vous voilà fort vieux ; cependant vous amassez richesses sur richesses, sans vouloir en faire aucun usage. Quand enfin vous en servirez-vous donc ? Répondez-moy au plûtôt ; car, pour peu que vous differiez, vous ne le pourrez plus ; la mort vous va bien-tôt fermer la bouche.

A un railleur mal-à-propos. Vous vous moquez de cet étranger, parce qu'il a un habit qui vous paroît grotesque en comparaison du vôtre ; la même raison l'engage à se moquer aussi de vous. Ainsi vous voilà égaux en moquerie. Pour montrer cependant lequel de vous merite le moins d'être moqué, faites l'un contre l'autre assaut d'esprit, de sagesse, de prudence & de raisonnement, voilà les veritables épreuves du merite.

A un vieillard qui n'a jamais fait d'effort pour vaincre son mauvais penchant. Person-

ne, dites-vous, ne peut vaincre sa propre humeur. Cela est faux, vous ne croyez cette victoire impossible, que parce que vous ne l'avez jamais essayée. On en vient à bout, du moins en partie, quand on le veut tout de bon, & qu'on travaille serieusement à faire ce qu'on veut. Voyez cet homme d'affaires, par exemple, dont le temperament est d'une extrême violence, & qui s'y abandonne tout entier contre ceux qui dépendent de luy. Voyez-le, dis-je, en presence d'un Ministre, qui le brusque, qui l'insulte, & qui semble être prêt à le battre; il vous paroîtra alors plus doux qu'un mouton.

A un loüangeur excessif. Prenez-y garde, vous loüez trop cet homme; vous faites trop esperer de luy; car il ne pourra soûtenir tout le bien que vous en dites. Alors vous serez obligé d'avoüer vôtre mauvais discernement; ou, si vous ne voulez pas vous dédire, de tomber dans une opiniâtreté qui ne vous fera pas plus d'honneur.

A un Joüeur. C'est en vain que vous parlez tant en battant les cartes, je n'écoute rien; je regarde seulement; vous ne songez qu'à faire diversion, & moy, je ne songe qu'à faire attention. Ce jeu de cartes est entre vos mains, comme

une épinette, dont vous sçavez parfaitement vous servir. Vous ne frappez aucune touche qui ne convienne à vôtre jeu. Voulez-vous bien que je la discorde ?

A une tante, dans une de nos promenades. Remarquez-vous comme vôtre niéce & ce jeune homme qui se promenoient ensemble, nous ont laissé avancer avec nôtre compagnie cinq ou six pas devant eux ? On devine bien pourquoy ; mais tout le monde ne devine peut-être pas, que vous avez contribué de vôtre part à vous éloigner de cette belle jeunesse ; parce que vous n'êtes pas si contraire à leur attachement, que vous affectez souvent de le paroître.

Voilà tout ce que j'ay à vous mander de nôtre seconde semaine ; car elle finit par nôtre retour de la maison de Monsieur le C. de R.

TROISIE'ME SEMAINE.

1. SUr ce qu'on nous a appris qu'on songeoit serieusement à terminer une grande affaire, où tout le monde prend avec raison beaucoup de part : Cela est bon, » a répondu *Becafort* ; mais si l'on ne fait » que commencer, comme vous dites, à

en regler le ceremonial, on aura encore « bien du temps pour se quereller & pour « se battre. Voilà par où il a commencé « nôtre troisiéme semaine.

II. Un Auteur, qui est parfaitement instruit de la liberté que prend nôtre *Heros*, de dire, sans aucun égard tout ce qu'il pense, est venu le prier d'entendre la lecture d'un ouvrage qu'il a dessein de donner au Public; & cela, m'a-t-il dit en particulier, parce qu'il ne cherche point du tout à être flatté dans ses défauts; mais qu'au contraire il souhaite de bonne foy qu'on les luy montre, afin que les connoissant, il ne manque point de les corriger. J'ay regardé cet homme comme un prodige de la Republique des Lettres; en ce que rien n'est plus rare, que d'y voir des peres, comme celuy-cy, disposez à ne point trouver mauvais qu'on leur fasse remarquer des difformitez dans leurs enfans, & à aimer mieux les tenir toûjours dans l'obscurité, que de les faire paroître avec des défauts. De toutes les remontrances que *Becafort* luy a faites, voicy la plus considerable; c'est à propos de la Préface de son ouvrage: Je regarde la Préface de « vôtre Livre, comme un Factum que vous « presentez à vos Juges, je veux dire, aux « Lecteurs, pour gagner la faveur de leurs «

» ſuffrages. La conduite des Lecteurs eſt
» aſſez ſemblable, pour cet égard, à celle
» de la plûpart des Magiſtrats. Les uns &
» les autres, ou ne prennent point la peine
» de lire ce qu'on leur preſente, ou, s'ils
» le liſent, c'eſt en conſervant toûjours
» leur prévention, s'ils en ont; peu le
» liſent de bonne foy, & pour s'inſtruire;
» & enfin, tres-ſouvent, l'Auteur & le
» Plaideur perdent leur cauſe, ſans qu'ils
» ayent pourtant ſujet de ſe plaindre; par-
» ce qu'ils n'ont pas dit vray, l'un dans
» ſa Préface, l'autre dans ſon Factum.
L'Auteur eſt ſorty, étant tout-à fait re-ſolu de profiter de quelques-uns des avis qu'il venoit de recevoir. Je dis, quelques-uns; parce que, pour parler franchement, il y en avoit qui partoient d'un caractere d'eſprit trop ſevere, pour que celuy qui les donnoit pût raiſonnablement exiger qu'on les ſuivît. Ce qui m'a fait faire cette reflexion, que tel a aſſez d'eſprit pour donner de bons conſeils, qui cependant peut ne les donner pas toûjours bons; parce qu'il les peut tirer de ſon humeur, de ſon temperament, ou de quelque paſſion, plûtôt que d'une diſpoſition d'eſprit raiſonnable & bien reglée. A propos de cet Auteur, je me reſſouviens, qu'un des jours de nôtre premiere ſemaine, un Poëte

nous arrêta dans le temps que nous allions sortir, pour nous lire un petit Poëme de sa façon sur la recherche des *Mines d'or. Becafort* fronda la longueur du Poëme (quoy qu'à dire vray, il fût fort court) avec des termes fort mortifians pour un Poëte : cependant celuy-cy répondit, sans se fâcher, avec des termes plus doux, en cette maniere : Ce n'est peut-être pas la faute du « Poëme que je viens de vous lire, si vous « l'avez trouvé trop long, c'est apparem- « ment plûtôt la faute de vôtre loisir. « Vous avez dans l'esprit de faire toute au- « tre chose, que d'entendre une lecture. « Je fus fort édifié de cette conduite ; car il est tres-rare de trouver une semblable patience dans ceux de sa profession.

III. Un Religieux d'un Ordre fort severe, a dîné avec nous, & nous a tres-bien édifiez par son exemple de sobrieté, par sa modestie, & par plusieurs bonnes choses qu'il nous a dites sur le détachement du monde, sur les dangers des richesses, sur le mépris des honneurs, & sur les devoirs de nôtre Religion. Tout ce que nous avons entendu de luy sur ces matieres, étoit excellent ; mais il a gâté beaucoup l'estime que nous faisions de sa personne, par toutes les adresses dont il s'est servy pour nous faire connoître qu'il

eſt d'une famille conſiderable par la naiſſance & par les emplois de ceux qui la compoſent. Il ne manquoit point d'appeller, ou ſon oncle, ou ſon couſin, ou ſon neveu, quelques-uns des plus grands Seigneurs de l'Etat. *Becafort*, qui n'a pû » s'en tenir, luy a dit tout net : Mon R. » P. avec vôtre froc, vos pieds nuds, » vôtre air mortifié & contrit, vous pre- » nez, ne vous en déplaiſe, trop de ſoins » pour nous apprendre que vous êtes de » qualité. Si vous êtes veritablement auſſi » pieux que vous le voulez paroître, il ne » vous importe pas plus de nous appren- » dre vôtre nobleſſe, qu'à nous de la ſça- » voir. Vous me faites grande pitié, » quand je vous vois riſquer ainſi de per- » dre pour un petit brin d'orgueil, le me- » rite de tant de vertus & de mortifica- » tions ! Le bon Pere a ramaſſé en luy tout ce qu'il pouvoit avoir de patience, pour ne pas marquer le moindre chagrin ſur ce » qu'on venoit de luy dire : Vous me fai- » tes un ſenſible plaiſir de m'humilier par » cette correction, a-t-il répondu ; je tâ- » cheray d'en profiter. Tâchez donc auſſi » de faire un bon uſage de tout ce que je » vous ay dit de plus digne de vous & » de moy. Faites moins d'attention ſur ce » que je vous ay fait voir de mal-édifiant,

que ſur ce que je vous ay remontré tou- « chant vos devoirs. Car (pour parler auſſi « franchement) les gens du monde ſont « bien plus ardens à examiner ce que nous « avons de mauvais, qu'à imiter ce que « nous avons de bon. Ceux qui étoient « preſens, ont avoüé qu'il parloit juſte; & nôtre *Heros* luy-même n'a pas dit un mot pour le démentir. Je ne ſçay pourtant pas ſi ç'a été par diſcretion, ou parce qu'il entroit dans ce ſentiment auſſi bien que les autres, ou parce qu'il étoit preſſé de faire une autre réprimande à un des conviez, qui vouloit toûjours parler de luy-même, ou engager les autres à en parler. En effet, il l'a fort vigoureuſement preſſé ſur cette impoliteſſe, par un aſſez grand diſcours, dont voicy l'abregé. J'aurois voulu pouvoir le retenir tout entier; il merite d'être repeté à bien des gens, qui fatiguent extrémement les compagnies où ils ſe trouvent, par l'avidité qu'ils ont de ſe faire les ſeuls objets des converſations. Voicy donc ce qu'il a dit: Vous « êtes ſi fort attaché à vos interêts, que « vous negligez entierement ceux des au- « tres; ainſi vous n'êtes bon que pour « vous; c'eſt pourquoy vous rappor- « tez tout à vôtre petite perſonne. Il « n'en faut pas davantage pour s'attirer «

» l'averſion de tout le monde. Les liai-
» ſons de la ſocieté demandent que tous
» concourent à la ſoûtenir par des égards
» que l'on doit avoir les uns pour les
» autres ; ſi l'on veut plaire aux gens,
» il faut leur donner occaſion de plaire
» eux-mêmes ; & c'eſt ce que ne font pas
» ceux qui vous reſſemblent. Pour moy,
» voilà ce que je voudrois pratiquer, pour
» ne point tomber dans le défaut que je
» reprens en vous. Dans une compagnie,
» par exemple, où je me trouverois, je don-
» nerois à cette Dame qui ſçait bien ra-
» conter, occaſion de faire un recit ; à
» celle-cy, de chanter un air qu'elle ſçait
» parfaitement ; à cette autre, de parler
» des Livres que je ſçay qu'elle a lûs, &c.
» Si je fais faire ainſi obligeamment à tou-
» tes les autres un exercice où elles ne
» manqueront pas de plaire, je renferme-
» ray en quelque maniere en moy, pour
» leur plaire à elles-mêmes, tout le me-
» rite de leurs agrémens, ſans les avoir.
» Que je vois ſouvent de pratiques con-
» traires à celle-cy ! Que de gens qui n'ai-
» ment qu'à ſe prôner eux-mêmes, ou à
» ſe faire prôner, & qui ne regardent tous
» les autres, que comme autant d'inſtru-
» mens deſtinez à l'uſage de leur vanité
» & de leur amour propre ! Plaiſent-ils,

s'ils ont de grands talens? Non certes, « au contraire, ils ſont inſupportables. « Celuy que ce diſcours attaquoit, bien-loin d'en être fâché, en a paru fort content; & cela (le croiriez-vous?) parce qu'on luy parloit, & qu'on parloit de luy.

IV. Monſieur P. vient de nous rendre viſite avec une gayeté ſi grande, qu'à peine ſe poſſedoit-il. C'eſt qu'il venoit d'apprendre qu'on luy avoit accordé le Benefice qu'il ſollicitoit depuis ſi long-temps. *Becafort* a paru au recit de cette nouvelle, auſſi ſerieux, que l'autre étoit enjoüé; & pour tout compliment de conjoüiſſance, luy a dit: Vôtre probité a enfin obtenu « de celuy à qui vous faiſiez continuelle- « ment la cour, ce qu'elle demandoit. « J'apprehende à preſent qu'elle ne ſe re- « tire; car on n'aime point à voir ſon crean- « cier. Comme P. avoit de la joye de reſte, il a reçû ſans aucune peine cet avertiſſement. Je croy que dans l'état réjoüi, où il étoit, on luy auroit dit les injures les plus atroces, ſans luy cauſer la moindre émotion de colere. Il nous a tenu tres-peu de temps compagnie; car, comme la joye eſt fort babillarde, il eſt allé apparemment pendant le reſte de la journée, faire part à bien d'autres, de ſon agreable nouvelle.

Entre nous, cette conduite n'eſt-elle point pour l'avenir un prognoſtic de tentations dangereuſes pour la probité ?

V. En une ſeule journée qui a ſuivy celle de la viſite du nouveau Beneficier, *Becafort* a fait vingt remontrances, qui ont été reçûës ſans aucune repartie qui vaille la peine de vous être mandée ; c'eſt pourquoy je vais vous les rapporter ſimplement, ſans autre addition, que celle qui eſt neceſſaire pour vous faire connoître le caractere des perſonnes à qui il les a faites.

A un Joüeur qui acheve de ſe ruiner entierement. Malheureux que vous êtes ! en perdant tout vôtre bien au jeu, faites-vous reflexion, que vous ſentirez la douleur de cette perte, auſſi long-temps que le neceſſaire vous manquera ? L'experience ne doit-elle pas vous convaincre, qu'il vous manquera toûjours, ſi vous continuez de joüer.

A un jeune homme qui quitteroit, ce ſemble, plus volontiers ſa chemiſe que ſon épée. Quoy ? toûjours une épée penduë à vôtre côté ! hé, que craignez-vous ? vous êtes avec vôtre pere, avec vôtre mere, vôtre tante, vos freres, vos ſœurs & vos amis. Eſt-ce pour paroître brave ? S'il ne faut, pour cela, que montrer une épée, il n'y

a pas de Fourbiſſeur, qui ne paſſe pour être plus brave, que tous nos Generaux enſemble. Eſt-ce pour vous parer ? Pendez-en donc encore une autre de l'autre côté ; car la ſymetrie n'eſt pas à negliger, quand il s'agit de parure & d'ornement.

A une femme dirigée. Ce n'eſt point aux préceptes de la Religion, que vous obéiſſez, c'eſt à ceux de vôtre Directeur. Vous êtes prévenuë pour luy. Il a tout pouvoir ſur vous. Il peut vous faire croire tout ce qu'il luy plaira. Que vous ſerez heureuſe, s'il eſt homme de bien !

A une Dame magnifique en habits, & d'une conduite ſuſpecte. C'eſt le fruit du jeu, que cet habit magnifique, dites-vous ? Oſerois-je vous demander de quel jeu ? Ne craignez point de me répondre vray ; vôtre mary ne nous entend pas ; nous ſommes ſeuls.

A propos du grand nombre de caroſſes qu'on voit tous les jours. Si un Toupinambouls, ou un Margajat ſe trouvoit tout d'un coup tranſporté icy, je croy certes qu'il prendroit ce Pays pour un Hôpital d'eſtropiez & d'Invalides, voyant tant de gens aller & venir dans des voitures, ſans faire beaucoup de chemin, comme s'ils étoient paralytiques.

A un Loüangeur mal-à propos. Si vous

ſçaviez bien vivre, vous n'euſſiez pas tant loüé les ſermons de M. en preſence de C. qui venoit de vous lire les ſiens. C'eſt pour ſçavoir vôtre ſentiment ſur ſon éloquence, & non pas ſur celle de M. qu'il eſt venu vous faire cette lecture. M. merite les loüanges que vous luy avez données ; mais vous n'en meritez point pour les avoir données dans cette occaſion.

A un Frere ſur ſes deux Sœurs. Vous dites que vos deux ſœurs ſont dans une union parfaite, qu'elles s'aiment tendrement, qu'elles ſont inſeparables, qu'elles n'ont rien de ſecret l'une pour l'autre. Cette union eſt rare, Que dis-je ? elle eſt un vray prodige ; car avec elle, ces deux ſœurs ſont dans une continuelle diviſion, elles ſe querellent preſque toûjours. Il eſt vray que tout le monde ne le ſçait pas, & qu'il faut pour cela, les avoir vûës ſouvent dans leur maiſon & dans leur naturel.

A un eſprit de contradiction. Vous êtes l'homme du monde le plus propre pour réveiller une converſation languiſſante ; car vous contredites à tout.

A un Sçavant entêté de ſon opinion, quoy qu'elle ſoit auſſi difficile à mettre en uſage, que contraire au bon ſens. Avec vos maximes philoſophiques, que vous vous imaginez vous être favorables, en pretendant que

que tous les hommes ont un droit égal ſur toutes choſes ; je vous aſſure que vous n'en feriez pas vôtre condition meilleure, quand même la verité ſe trouveroit dans vôtre ſentiment. Elle le ſeroit, ſi vous ajoûtiez à vôtre pretendu droit une force ſuperieure à celle des autres ; car il n'y en aura aucûn, qui ne pretende auſſi joüir de l'avantage que donne vôtre propoſition. En vain établit-on de grands principes, dans l'eſperance qu'il ſeront univerſellement reçûs, ſi l'on n'en a pas bien prévû & examiné les conſequences, & ſi l'on n'a pas aſſez de force & d'autorité pour les faire recevoir & mettre en uſage, en cas qu'on y reſiſte.

A un turbulent qui fait l'affairé, ſans qu'on luy donne pourtant rien à faire. A la vûë de vos mouvemens, de vos intrigues & de vos agitations, on croiroit que vous êtes chargé d'affaires importantes, que vous executez de grandes choſes, que les projets de l'Etat roulent ſur vous. Pour moy, qui vous connois *intus & in cute*, je vous avertis que je ne ſuis point du tout la dupe de vôtre turbulence ; parce que je ſçay que vous n'avez point d'autres affaires, que de ſçavoir ce que font les autres, & de le raconter aux premiers qui ſe trouvent en vôtre chemin.

A un homme prévenu pour ceux qui sont dans la grandeur. Enfin vous voilà arrivé au point où je vous attendois. Après avoir blâmé long-temps l'ambition de N... comme d'un homme indigne de ce qu'il prétendoit, vous êtes des premiers à luy trouver du mérite depuis qu'il eſt arrivé à l'élevation ou tendoient ſes démarches. Selon l'opinion des gens de vôtre ſorte, on quitte toutes ſes imperfections à la porte de la grandeur, ſi l'on eſt aſſez heureux pour y entrer.

A un de ſes amis devenu grand Seigneur. Oh vous êtes à preſent trop haut pour moy. Je n'oſerois pas monter juſqu'à vous; & vous ne daigneriez pas deſcendre juſqu'à moy. A quoy me ſerviroit-il de vous aller voir? il me faudroit parler de trop loin; & vos courtiſans font trop de bruit autour de vous, pour que vous pûſſiez m'entendre.

A un homme plus magnifique, que riche. Je goûte plus vôtre magnificence, en la voyant, que vous, lorſque vous me la montrez: car je ne ſens rien des peines & des inquietudes que vous ſentez, pour la ſoûtenir.

A un ſot glorieux, c'eſt à dire, à un de ces gens qui en ſe méconnoiſſant dans de certaines occaſions, méconnoiſſent en même-

temps les autres. Vous me saluâtes si volontiers hier, me trouvant seul dans la ruë, pourquoy deliberez-vous si vous me saluërez aujourd'huy, me trouvant en compagnie ? Je ne suis pas cependant aujourd'huy de moindre condition, & vous n'êtes pas plus grand Seigneur qu'hier. Je vois ce que c'est, vous ne voulez point qu'il y ait de témoins, qui puissent apprendre que vous faites comparaison avec moy. J'ose vous dire, que s'ils ne sont pas témoins de vôtre familiarité à mon égard, ils le seront du moins vôtre sottise.

A un autre sot, mais qui est bien fait. Les yeux reconnoissent en vous un grand air; mais pour peu qu'on les ferme, & qu'ensuite on vous entende parler, on vous trouve un esprit bien petit.

A un prodigue de sermens. La facilité que vous avez à faire des sermens, est une marque, qu'il ne vous est pas difficile de les fausser.

A une Dame fort intereſſée, & qui mépriſe cependant extrêmement ceux qui le ſont. Vous vous plaignez que la gouvernante de vos enfans aime qu'on fasse de grandes dépenses pour leurs habits, afin que ses profits soient plus gros. Ce qu'elle fait à l'égard de vos enfans, ne le faites-vous pas à l'égard de certaines affaires, dont vous

prenez le ſoin ? Il eſt vray, que le commerce des petits produit des gains bien minces en comparaiſon de ceux des grands. C'eſt peut-être ce qui vous fait mépriſer vôtre domeſtique. Mettez-la en état d'en faire de plus conſiderables, afin que vous imitant, elle vous paroiſſe avoir des inclinations plus nobles ; & qu'ainſi vous n'ayez aucun reproche à luy faire.

A un grand liſeur d'excellens bons livres, ſans qu'il en tire aucune utilité pour ſa conduite. Vous êtes charmé, quand vous liſez le Livre de la *Clemence* compoſé par Seneque ; vous voulez perſuader, qu'on devroit l'avoir toûjours à la main, pour ſe faire un eſprit de tranquillité, de patience & de douceur. Il y a cependant deux jours que vôtre valet l'ayant égaré, en faiſant vôtre chambre, vous l'avez regalé d'injures & de coups, accompagnez de menaces de le traiter avec bien plus de ſeverité, s'il ne trouvoit pas inceſſamment ces admirables regles de bonté & de clemence. Ce pauvre garçon s'imaginant que c'eſt ce livre qui vous excite à être ſi emporté & ſi cruel, diſoit bonnement à un de ſes camarades, qu'il voudroit que tous les livres de cette ſorte fuſſent mis au feu.

A deux Dames qu'il trouva le ſoir à la

promenade dans une allée écartée & ſolitaire. Retirez-vous, mes Dames, il fait nuit; on ne voit plus clair pour ſe promener. Vous y reſtez ? Ho ! c'eſt donc que vous eſperez y trouver des guides. Eſt-ce pour vous mettre dans le bon chemin ? Mais, quand on veut bien s'égarer, ce n'eſt pas apparemment le bon chemin qu'on cherche.

VI. La bonne reprimende que *Becafort* vient de faire à un petit homme, également, ignorant, & étourdy ! Qu'il a penſé juſte ! & qu'il a parlé bien à propos, en diſant ce qu'il penſoit ! Je vous aſſûre, que, s'il continuoit toûjours ſur le même ton, je n'aurois pas à m'inquieter ny à m'alarmer, quand je le verrois ouvrir la bouche pour exprimer ſes penſées. Je ne puis m'empeſcher de me récrier ſouvent en moy-même que ce *Heros de la ſincerité* a de bon ſens ! qu'il a d'eſprit ! que ſes penſées ſont vrayes ! Quel avantage pour le public, qu'un homme tel que luy, s'il ne gaſtoit pas quelquefois ce qu'il dit, par des *mal-à-propos*, qui défigurent ſes diſcours ! Mais plût au ciel qu'il ne ſe trouvât dans ſes manieres pas plus de ces *mal-à-propos*, que dans l'occaſion, dont j'ay à vous parler ! Le petit morceau d'homme à qui il s'eſt adreſſé,

eſt d'une ſi petite conſequence par ſon genie & par ſa reputation, qu'on ne court aucun riſque en luy diſant ſes veritez; veritez qui conviennent à bien d'autres; c'eſt pourquy, je vous permets de les publier: Voicy le fait. Ce petit homme, aprés avoir parlé de quelques ouvrages d'eſprit, & en avoir raiſonné à tort & à travers, a enfin fini ſa burleſque diſſertation par ce beau ſoûhait. A quoy » bon, a-t-il dit d'un ton de ſuffiſance, & » tel que pourroit prendre un homme qui » auroit droit de primer, à quoy bon tant » de Livres? Je voudrois qu'on les brû» lât tous, & que l'on retint celuy-là » ſeul, que la religion nous oblige de con» ſerver. Il a crû apparemment, qu'à cauſe qu'il épargnoit le plus ſaint de tous les Livres (Livre certes, pour qui nous devons avoir du reſpect, preferablement à tous les autres; mais pourtant qui ne demande point qu'on détruiſe tous ceux qui ne portent pas de ſi grands caracteres de ſageſſe & de verité.) Il a crû dis-je, qu'on n'oſeroit le contredire, & qu'on alloit par conſideration parler auſſi étourdiement que luy. Mais *Becafort* qui étoit bleſſé par ce ſouhait indiſcret dans un endroit fort ſenſible, puiſqu'il a toûjours pour les Livres la même pa

ſion que vous avez remarquée en luy, l'a parfaitement redreſſé en cette maniere : Quand vous dites ; à quoy bon tant de « Livres ? C'eſt comme ſi vous diſiez ; à « quoy bon tant d'inſtructions, tant d'a- « vis, tant de maximes pour éclairer l'eſ- « prit & pour regler le cœur ? A quoy bon « tant d'ouvrages qui nous procurent les « moyens de bâtir des maiſons, de voya- « ger ſur les mers, de prévoir les revo- « lution des aſtres, d'acquerir des com- « moditez, qui nous ſoulagent, des agré- « mens qui nous réjouïſſent, des armes « qui nous défendent ? A quoy bon « nous donner encore des moyens de « nous entretenir nous-mêmes, de nous « paſſer de compagnie, de ne nous point « ennuyer dans la ſolitude, de ſoûtenir « les adverſitez, de ne nous point égarer « dans la proſperité, de nous bien con- « duire dans le commerce du monde, de « connoître Dieu, les créatures, &c ? « Toutes ces inſtructions ſe trouvent dans « la plûpart des Livres que vous mépri- « ez ; que vous inſultez, que vous con- « damnez, que vous voudriez brûler. Li- « ez, liſez ces Livres, & vous verrez que « vous ne ſerez pas tant que vous l'êtes, in « supportable aux autres & à vous-même ; « vous ne vous ennuyerez plus étant ſeul ; «

» vous n'aurez plus tant d'empreſſement » pour chercher des compagnies que vous » ennuyez autant que vous avez deſſein de » vous deſennuyer ; enfin, vous vous rap- » pellerez à vous-même, vous ſerez moins » diſſipé, & parlerez plus à propos. Le reprimendé, homme fort incapable de trouver rien dans ſon fond, pour repliquer à un ſi bon raiſonnement, s'eſt contenté pour toute réponſe, de battre la campagne, en produiſant des contes de Fées, des hiſtoriettes, des anecdotes imaginaires, des rapſodies, & autres miſerables Livres, dont il ne s'agiſſoit point du tout dans ce qu'il venoit d'entendre. Et ainſi, comme ſon retranchement étoit ſi foible, qu'il ne falloit pas une grande force pour le repouſſer juſqu'au pied du mur, on l'a facilement reduit au *quia* des ignorans ; c'eſt-à-dire, à reconnoître qu'il n'avoit mépriſé tous les Livres, que parce qu'il les avoit crû tous mépriſables. Jugez, ſi les *quia*, les *parce que* des gens de ſa ſorte étoient des déciſions, dont on ne pût appeller, où l'on en ſeroit, quand il s'agiroit de prendre la défenſe de ce qui eſt bon, juſte & raiſonnable. L'étourdy, pour rompre l'entretien qu'on avoit avec luy ſur les Livres, & dont il étoit fort embaraſſé, s'eſt jetté ſur le récit ennuyeux d'un

d'un procés qu'il a pour une conſignation. *Becafort* a écouté fort patiemment tout ce qu'il a dit ; & enfin luy a donné cet avertiſſement. Vous comptez ſur cette « conſignation, comme ſur un bien, mis « en ſureté, & qui ne vous peut échaper ; « ce que vous eſperez reſſemble aſſez à un « cheval mis en penſion, & dont on ne « ſe ſert point, il ſe mange enfin luy-mê- « me, de ſorte qu'on aime mieux l'aban- « donner, que d'en payer la dépenſe. Je « doute fort ſi ce petit homme profitera de cet avis ; ce qui m'engage à en douter, c'eſt qu'il eſt d'un certain païs, où l'on ſe fait une étude, une profeſſion, & une eſpece de mérite de beaucoup plaider.

VII. Nous avons icy un voiſin, qui tous les matins ne manque pas de nous venir raconter ſes ſonges. Il n'a pas été trop bien reçû aujourd'huy. La *ſincerité*, pour joüer ſon rôlle, luy a dit : Que vous « m'étourdiſſez avec les récits de vos « ſonges ! Si vous me les racontez, afin « que je vous en donne l'interpretation, « la voicy toute prête. Ils ſignifient que « vous étes ſi occupé de ce que vous vous « imaginez pendant la nuit, qu'il y a ap- « parence que vous ne faites pas grande « attention ſur ce que vous avez à penſer « pendant le jour. Le ſongeur eſt rentré «

auſſi-tôt dans ſa chambre, ſans en demander plus qu'on ne luy en avoit dit. Je ne croy pas qu'il revienne une autre fois à la conſultation. Nous nous en conſolerons aiſément : car ces conteurs ſont fort incommodes, de fatiguer ainſi les autres par les bizarreries de leurs imaginations nocturnes ; hé ! à peine trouvons-nous ſupportables celles du jour.

VIII. Les flateurs & ceux qui aiment à être flattez, ne trouvent point du tout leur compte dans nôtre ſocieté ; en voicy un exemple tout recent. Un de ces paraſites, qui font trafic de flateries & de baſſes complaiſances pour ſe procurer de bons repas, ſe répandoit en éloges des plus outrez ſur l'habileté d'une Prédicateur, qui, quoy qu'il ſoit tres-homme de bien, ne laiſſoit pas de prendre plaiſir à l'entendre ; il ſembloit même y ajoûter foy, tant on eſt diſpoſé par l'amour propre à ſe rendre aux plus groſſieres flatteries ; mais *Bedeau* les a bien redreſſez l'un & l'autre, en parlant ainſi : Défiez-vous de cet » homme ; c'eſt un flatteur qui cherche à » vous ſurprendre ; vous n'étes point ſi » habile, qu'il prétend vous le faire croi- » re, il ne croit rien moins que ce qu'il » dit. Mépriſez ſa flatterie, vous mon- » trerez par cette conduite, une habileté

qui vaudra bien celle qu'il vous attri- «
buë. La probité de l'Eccleſiaſtique a ſur «
le champ impoſé ſilence au flatteur, qui
commençoit à s'échauffer beaucoup pour
ſoûtenir ſa theſe; parce qu'il craignoit de
fâcheuſes conſequences pour ſon ventre,
ſi elle étoit abſolument rejettée. Il a quel-
que temps aprés encore eu ſon fait, ſur
ce que, pour ſe venger indirectement de
celuy qui l'avoit ſi bien rabattu, il s'eſt
mis à critiquer & à maltraiter de toutes
ſes forces le Livre de la L..... dont il
nous avoit entendu faire l'éloge, comme
d'un des plus forts & des plus utiles ou-
vrages de nos jours. Que vous avez de «
plaiſir à critiquer, à cenſurer! luy a dit «
nôtre habile *Hypocondriaque*; vous vou- «
driez ne faire autre choſe quand vous «
trouvez du bon, du juſte, du judicieux; «
& ainſi, il ne faut pas s'attendre que «
vous faſſiez un uſage à vôtre profit des «
ouvrages les plus excellens. Si vous ne «
liſez un Livre qu'à deſſein de le criti- «
quer, vous y trouverez des fautes; ce- «
la eſt certain: car qui eſt-ce qui eſt par- »
faitement parfait? Il ne faut donc pas «
qu'un Auteur eſpere produire aucune «
perfection dans un eſprit, qui ne lit que «
pour trouver abſolument des défauts. «
Hé, mon Dieu! profitez du bon, quand «

» vous le trouvez, puiſque vous devez » même faire des efforts pour tirer de l'u- » tilité du mauvais. Les Auteurs ont aſ- » ſûrément ſujet de craindre un homme » comme vous, qui ne s'occupant à aucun » travail, n'a point d'autre ſoin, que de » cenſurer le travail des autres. Vous » croyez cependant avec vôtre pareſſe fai- » re beaucoup en ne faiſant rien, pour- » vû que vous maltraitiez ceux qui font » de efforts pour tirer de l'utilité du mau- vais. Le Prédicateur a appuyé avec beaucoup de zele cette remontrance. Le flatteur, aprés avoir bredoüillé quelques méchantes raiſons, s'eſt enfin retiré, ſans oſer donner d'autre replique; auſſi ſe voyoit-il ſeul contre trois, dont particuliérement deux n'étoient pas d'humeur à le ménager; s'il trouvoit ſouvent en ſon chemin des gens comme nous, il n'auroit pas tant de tables à piquer.

IX. Cette ſemaine a été terminée par ces mots, dits à un homme qui ne parle preſque jamais que ſur un ton plaintif » & lamentable. Les afflictions vous ſiéent » bien: car vous prenez un grand plaiſir » à vous plaindre! L'importunité de vos » plaintes nous fait ſouhaiter, que vous » ſoyez heureux, autant pour nous, que » pour vous. Comme ce pitoyable per-

ſonnage a pris une longue habitude, de ſe plaindre, de ſe lamenter, de ſoupirer ſur tout, il y a lieu de croire qu'il continuëra toûjours cet ennuyeux rôlle. J'eſpere pourtant qu'il le jouëra dans la ſuite plus rarement devant nous. On ſe délivreroit de bien des importuns, ſi l'on avoit, comme *Becafort*, aſſez de hardieſſe, poure leur dire ce qu'on penſe.

QUATRIEME SEMAINE.

I. *Becafort* a commencé cette ſemaine par un avis donné aſſez à propos. Je n'ay rien eu à craindre; car il n'étoit point du tout inſultant; mais ſeulement propre pour apporter quelque conſolation à celuy à qui il le donnoit. C'étoit un homme qui ſortoit fort mécontent de chez un grand Seigneur, à qui il tâche continuellement de plaire; mais dont il eſt cependant fort ſouvent mal reçû. Comme il s'en plaignoit beaucoup en nôtre preſence; Il vous eſt dur, luy a dit *Becafort*, d'être obligé de ramper auprés de ce grand; pour vous conſoler, ſuivez-le juſqu'à la cour, vous le verrez auſſi ramper à ſon tour auprés du Prince, ou même auprés d'un intriguant, qu'il mépriſe, & qu'il a intereſt de ménager. Je vous

» assûre, qu'il m'arrive fort souvent de » faire la même reflexion. Quand je vois un grand qui me morgue, je me le represente luy-même morgué par un autre qui est encore plus grand.

II. L'inclination que nôtre *Heros* a toûjours pour les Sciences & pour les Livres, nous attire souvent des visites d'Auteurs, & souvent aussi, il s'en trouve parmi eux, qui sortent fort mécontens de nôtre compagnie. Un de ceux-cy a crû parler avantageusement de luy-même & d'un Livre qu'il vient de faire imprimer, en protestant qu'il l'a fait avec une promptitude étonnante. *Becafort*, qui, comme tous les veritables sçavans, se défie extrémement des productions précipitées, luy a dit tout » net: Qu'on vous trouve ridicule, quand » vous prétendez vous faire honneur, en » assûrant, que vous avez été tres-peu de » temps à composer ce Livre! Car on ne » manque pas de conclure, que c'est un » prognostic qu'il sera fort mauvais. Di» tes-moy, je vous prie, qui vous pressoit » tant? Sont-ce les besoins du public? » Je ne vous croy pas assez fou, pour » vous l'imaginer; mais c'étoit plûtôt » l'empressement que vous aviez de faire » parler de vous, qui vous a fait aller si » vîte. Il ne falloit pas tant vous presser,

pour faire dire ce que vous aurez du « chagrin d'entendre. L'Auteur s'eſt reti- « ré avec des démonſtrations d'une indigna- tion outrée. Il eſt Poëte, &, par conſe- quent, eſt allé, ſans doute, prendre la plume, pour répandre ſon fiel ſur le pa- pier, & faire quelque furieuſe ſatyre con- tre nous. Car les gens de ſa ſorte ſont d'or- dinaire fort vindicatifs, quand on les of- enſe à l'occaſion de leurs ouvrages.

III. Une Dame vient de parler ridi- culement d'une autre Dame, mariée de- puis quelques jours. *Becafort*, qui a été preſent à la converſation, & tres-mécon- tent de ce qu'elle a dit, n'a pû trouver un moment pour dire auſſi à ſon tour ce qu'il penſoit ; parce que chacun s'arrachoit la parole l'un à l'autre (ce qui arrive fort ſouvent dans les compagnies où nous nous trouvons) mais ayant rencontré ſon frere, il s'eſt ſoulagé ſur luy par ce récit, de ce qu'il avoit grande envie de dire. Voilà, diſoit tout-à-l'heure vôtre ſœur, « un mariage qui vient de ſe faire ; l'hom- « me en eſt bon, mais la femme en eſt « mauvaiſe. J'ay crû ſur ce diſcours, « que la femme étoit dans un déreglement « effroyable. Mais, heureuſement pour ſa « réputation, on m'a deſabuſé, en m'ap- « prenant qu'on l'appelloit mauvaiſe, à «

» cauſe que ſa nobleſſe n'a commencé que » par ſon grand pere, au lieu que celle de » ſon mary ſe perd preſque dans l'anti- » quité. Si l'on appelle bon & mauvais ſi » peu de choſe, quels noms donnera-t-on » donc à la ſageſſe & à la folie? Le frere a ri de cette ſaillie de nôtre *Hypocondriaque*; J'ay ri auſſi beaucoup en moy-même, mais c'eſt de la ſotte expreſſion de la Dame. Que de raiſonnemens qui font pitié, quand on les examine aſſez, pour en bien connoître le faux! il faudroit faire un Dictionnaire pour les étrangers, & même pour ceux du païs, qui ne ſont pas faits au jargon de certaines gens, afin de leur apprendre la ſignification des termes ridiculement & improprement mis en uſage.

IV. Voicy quatre diſcours que Becafort a tenus le même jour, & dans la même aſſemblée, à quatre differentes perſonnes; comme ils ont été ſans conſequence, parce qu'ils n'offenſoient point ceux à qui ils s'adreſſoient, je vous les rapporteray ſimplement & tels que je l'ay entendus.

A propos de l'eſtime qu'il fait de ce qui nous reſte de gens de bien. J'ay de la veneration en general pour tout ce qui nous reſte de ceux qui ont eu de la vertu, de la ſageſſe & de l'équité; mais pour honorer tel & tel reſte, je veux être

bien assuré qu'ils viennent de tels & tels, & que ces tels & tels étoient veritablement dignes qu'on les honore. Avec cette précaution, je ne prodigue point mes venerations.

A un mary qui se plaignoit des inégalitez de sa femme. Ta femme est inegale, tantôt de bonne humeur, tantôt de mauvaise; mais qui voit-on qui soit toûjours égal? & comment le seroit-on toûjours, nôtre corps & tout ce qui nous entoure, étant sujets à tant d'inégalitez? tu peux tirer quelques avantages des inégalitez de ta femme. Dans ta prosperité, sa mauvaise humeur peut temperer ta joye, & empêcher qu'elle ne te dissipe. Dans ton adversité, sa bonne humeur peut t'apporter de la consolation & du soûlagement. Mais, diras-tu, il faudroit que tout cela se trouvât bien à propos; l'esprit de contradiction, dont tu l'accuses, pourra produire cet à propos; la rendre triste, quand tu seras gay; gaye quand tu seras triste.

Sur les Censeurs & Satyriques, qui aiment bien plus à reprendre les autres, qu'à se rendre eux-mêmes irreprehensibles. On fait la guerre à un Philosophe, à un Historien, à un Astronome, parce qu'ils avancent des propositions qui semblent contraires aux Livres sacrez! Cependant la plûpart de

ces Juges severes qui les condamnent, mènent sans scrupule une vie qui n'est pas moins contraire aux préceptes, & aux maximes de ces mêmes Livres. Le Philosophe, l'Historien & l'Astronome font leurs efforts, pour prouver que leurs principes n'ont point la contrarieté qu'on leur attribuë; ces Juges n'ont pas le même soin pour leur conduite; & cela, parce qu'ils ne peuvent pas donner des raisons, même apparentes, pour leur justification. Lesquels sont, à vôtre avis, les plus dignes de censure?

Sur la guerre. Les Princes qui nous sont ennemis, font la guerre, pour contenter leur ambition; leurs Officiers la souhaitent, pour devenir plus riches. Cela étant, faut-il s'étonner, s'ils la font si souvent, & s'ils ont tant de peine à la finir.

V. Il a arresté en pleine ruë un de ses amis, qui, selon l'usage ordinaire des étourdis, couroit à toute bride dans son carosse. Où allez vous donc si vîte? luy a-t-il dit. Le coureur surpris de la question, & ne sçachant que dire, parce qu'il couroit seulement pour courir, luy a répondu, qu'il » alloit dîner en ville. Hé! mon amy, » luy a repliqué nôtre *Heros*, il n'est que » dix-heures, & vous ne dînerez qu'à » une heure aprés midy! N'importe, tou-

che Cocher, cours à toute bride, éclabouſſe-moy tous ces pietons; voilà le plus preſſé. «

VI. Un prétendu eſprit fort ; mais plûtôt un véritable libertin, s'étant récrié en cette maniere contre pluſieurs bons Livres : Que de préceptes, que de maximes, que d'inſtructions, que d'avis on nous donne tous les jours ! ne les finira-t-on jamais ? *Becafort* s'eſt auſſi récrié de la ſorte : Hé, dites-moy, je vous prie, grand exclamateur, n'a-t-on pas ſujet de ne point ceſſer de donner des avis, des inſtructions, des maximes, des preceptes pour ſe bien regler, quand on remarque que le déreglement ne ceſſe point ? Il y a apparence, que, ſi tout le monde vivoit comme il faut, on ne ſe mettroit point tant en peine de donner des regles pour apprendre comment il faut vivre. Nous ſçavons déja tout cela, direz-vous ; mais faites-vous tout ce que vous ſçavez qu'il faut faire ? Tant que vous ne le ferez pas, on eſt en droit de vous le repeter ; afin que, du moins, ſi vous en negligez la pratique, vous n'en oubliez pas la theorie : Car enfin, ſi, ne faiſant pas ce que vous devez faire, vous oubliez même que vous devez le faire, ce ſeroit pour vous

» le comble de l'imperfection, & un pré-
» ſage d'impoſſibilité d'en ſortir. On eſt
» expoſé à tant de mauvais exemples, à
» tant de pernicieux conſeils, à tant de
» ſeduiſantes maximes, qu'on ne ſe doit
» point du tout plaindre des repetitions
» de ce qui s'oppoſe à ces maximes, à
» ces conſeils, à ces exemples. Peut-on
» avoir trop de ſecours, quand on ſe
» trouve toûjours dans de grands dan-
» gers? L'aggreſſeur n'a pas repliqué un mot; mais en effet, que pouvoit-il répondre à un diſcours ſi ſage & ſi raiſonnable?

VII. Un Nouvelliſte de profeſſion, ce n'eſt pas un de ceux qui avec trois ou quatre mille livres de rente, meurent preſque de faim, parce qu'ils conſument tout leur revenu en relations qu'ils payent auſſi exactement, que les Miniſtres payent leurs eſpions; mais c'étoit un de ceux qui ramaſſent dans la ville tout ce qu'ils peuvent apprendre de nouveau, pour le venir enſuite débiter par tout où ils ſe trouvent. Ce Nouvelliſte vouloit abſolument que *Becafort* reçût pour tres-véritable une nouvelle qu'il luy racontoit; & cela, parce qu'il l'avoit appriſe de ſon Barbier; prétendant, que, comme ceux de cette profeſſion voyent toutes ſortes de gens dans

leurs boutiques, qu'ils ont un tres-grand ſoin d'interroger ſur les nouveautez, & qu'ils en vont voir auſſi en ville, ils peuvent être plus ſeurement inſtruits que les autres de tout ce qui ſe paſſe. Cette pretention n'a point du tout été du goût de Monſieur vôtre Fils; aprés en avoir montré le ridicule par des raiſons qui ne ſentoient aucunement *l'Hypocondriaque*, il a enfin fini par cette raillerie : Certes vôtre Barbier vous a raconté-là une grande nouvelle ! que vous êtes content ! car voilà dequoy briller beaucoup aujourd'huy dans vos viſites. Ne dites pas, ſur tout, qu'elle vient de vôtre Barbier; faites-la plûtôt venir de quelqu'un qui ait une habitude familiere chez ceux qui entrent dans les ſecrets de l'Etat. De cette maniere vous donnerez du relief à la nouvelle, & vous vous en donnerez à vous-même. Le Nouvelliſte a fort inſiſté (mais par honneur ou par obſtination) pour défendre ſa cauſe. Nous avons cependant connu, que dans la ſuite, il ſe donnera bien de garde de citer les Barbiers pour autoriſer ſes nouvelles.

VIII. Autre réprimende faite à une femme, entêtée d'un Comedien. Il ne vous ſuffit pas, à ce que je vois, de vous montrer ſouvent en public, vous vous

» attachez encore à ce Comedien, qui s'y » donne tous les jours en ſpectacle ! c'eſt » donc, parce que vous jugez bien, qu'en » le voyant, on ſe reſſouviendra & qu'on » parlera de vous. Il faut furieuſement ai- » mer ce public, pour s'y ſacrifier ainſi » aux dépens de ſa réputation ! La Dame n'a point relevé ce diſcours, dans la crainte qu'on ne tombât dans un détail de diſ- cuſſion qui l'auroit encore plus embaraſ- ſée.

IX. *Becafort* eſt heureux cette ſemaine dans ſes remontrances ; car, quelque vi- ves qu'elles ſoient, les gens à qui il les fait, ſont ſi pacifiques, qu'ils les écoutent ſans aucune démonſtration exterieure de reſſentiment ; comme, par exemple, un » Directeur, à qui il a parlé ainſi : Que » de riches dévotes vous dirigez ! vous voi- » là bien achalandé ! l'agreable & l'utile » profeſſion ! Vous vous faites eſtimer, » vous vous faites aimer, vous vous faites » craindre ; rien ne vous manque pour vos » aiſes & pour vos commoditez. Il s'en » faut aſſurément beaucoup que vous fuſ- » ſiez auſſi heureux, lorſque vous étiez » libertin, que vous l'êtes depuis que vous » êtes dévot. Le Directeur a levé les é- paules, a baiſſé les yeux, a ſoûri, & s'en eſt allé.

X. Je viens de vous le dire, cette ſemaine eſt fort pacifique ; en voicy encore des preuves ; ce ſont trente remontrances qui ont été écoutées, ſans qu'on ait répondu un ſeul mot qui ait produit aucune altercation.

A un homme qui affecte de rire aux repreſentations des pieces de Theatre les plus triſtes & les plus propres à faire verſer des larmes. Cette piece eſt touchante ; tout le monde y pleure ; & vous, pour vous ſingulariſer, vous vous efforcez de rire ! Pleurez donc pendant la repreſentation des pieces riſibles, puiſque vous aimez tant la ſingularité ; on rira doublement. On rira de vous, en même temps qu'on rira des plaiſanteries, qui ſont faites pour faire rire.

A un Grand d'une nouvelle fabrique. Avec vos richeſſes, vos charges & vos élevations, vous ſeriez dans une grande ſolitude, ſi l'on n'avoit à regarder que vous ; vous n'auriez aſſurément point tant de gens qui vous feroient la cour ; car qu'eſt ce que vous avez par vous-même plus que les autres, pour pretendre qu'on vous flatte, qu'on vous honore, qu'on vous careſſe ? Vous ſerez pourtant careſſé, honoré, flatté ; parce que ce qui vous entoure donne des eſperances, ou

des craintes. Que vous êtes petit en comparaiſon de ce qui vous fait grand !

A un Mari, tourmenté par ſa femme. Vôtre femme vous chagrine, vous irrite, met ſouvent vôtre patience à l'épreuve. Le Conſeiller N. luy rend de fréquentes viſites ; oh tout cela ſent terriblement la ſeparation !

A une femme toute occupée d'une propreté incommode. Vôtre appartement vous eſt bien obligé des ſoins continuels que vous prenez pour entretenir ſa propreté ! car vous aimez mieux retenir en vous, & ruminer vos ordures, que de le ſalir en les expulſant ; comme je n'aime point à conſerver les miennes, quand vous voudrez me parler, vous m'obligeriez plus, de me mener dans vôtre écurie, que dans vos appartemens.

A un jeune homme amoureux d'une Bourgeoiſe. Arborez ſur vôtre chapeau un plumet, couvrez-vous d'une veſte bien dorée, & revêtuë d'un juſte-au-corps richement galonné ; accompagnez tout cet exterieur d'un air guerrier & matamore ; il ne faut pas d'autre merite pour plaire à C. mais ſur tout, faites en ſorte que les autres Bourgeoiſes ſes voiſines ſçachent que c'eſt à elle que vous en voulez.

A une perſonne importune par ſes viſites.

tes. Vous vous prodiguez trop ; croyez-moy, faites-vous ſouhaiter davantage. Le deſir qu'on a de nous, eſt d'ordinaire la meſure de l'eſtime qu'on en fait. Quelque merite qu'on ait, à force de ſe montrer, on rend ceux à qui on ſe montre, inſenſibles à ce merite; & enfin, n'en étant plus touchez, ils ne font plus d'attention, que ſur ce qu'on a de défauts. Il faut ſe faire ſouhaiter, je vous le repete, & pour ſe faire ſouhaiter, il ne faut pas ſe montrer trop ſouvent. La continuité d'une entiere poſſeſſion dégoûte, une demie poſſeſſion, une poſſeſſion par intervalles, interrompuë, ne fait qu'exciter les deſirs, & ne les remplit pas. Mortifiant reproche ! quand on vous dit : Quoy ! vous voilà encore ! Quoy ! vous voilà déja ! On ne vous le dit pas toûjours, quoy qu'on le penſe, il eſt vray ; prenez-y bien garde, on vous le fera aſſez entendre par les mines, par les mots qu'on ſe dit à l'oreille les uns aux autres, par l'air embaraſſé qu'on fait paroître, par la curioſité qu'on montre de ſçavoir quelle heure il eſt, & par d'autres démonſtrations exterieures, qui ſont telles, qu'il n'y a que les ſots, qui ne les puiſſent remarquer & comprendre.

A un Abbé, ennemi de l'habit que ſon

état demande. Puiſque vous rougiſſez de vôtre profeſſion, c'eſt ſigne que vous ne l'aimez gueres, & que, par conſequent, vous en rempliſſez mal les devoirs.

A une Precieuſe. Comme vous faites extrêmement la precieuſe, vous reſterez long-temps fille; car qui oſeroit propoſer le prix que vous croyez valoir? vous ſerez à la fin obligée, comme pluſieurs autres vos ſemblables, de vous avilir pour trouver un épouſeur.

A un Mari trop commode. Vous laiſſez joüer vôtre femme tant qu'elle veut; parce que, dites-vous, elle gagne toûjours. Mais vous, ne perdez-vous rien à ſon jeu? Sçavez-vous bien qu'il arrive ſouvent, que la fortune n'eſt favorable à une femme, que parce que celle-cy fait la bonne fortune de quelqu'un?

A un homme qui n'aime point à faire attention ſur luy-même. Que vous raiſonnez mal, quand vous dites que vous ſouhaitez bien moins vous connoître, que les choſes qui ſont hors de vous; parce que, ſelon vôtre raiſonnement, celles-cy peuvent vous échaper; au lieu que vous vous retrouverez toûjours quand vous voudrez! Mais, mon cher Monſieur, à quoy bon ſortir toûjours hors de vous-même, pour vous appliquer à tant de choſes qui

ne vous regardent point, qui vont & qui iront toûjours leur train, indépendamment de vos curieuſes recherches, de vos applaudiſſemens ou de vos critiques ? Y a-t-il rien qui vous ſoit plus important, que de ſçavoir ce qui vous convient pour l'acquerir, ou ce qui vous eſt contraire pour l'éviter ? A quoy vous ſervira d'être parfaitement inſtruit des revolutions periodiques des éclypſes, ſi vous êtes éclypſé à vous-même, ſans ſçavoir comment, & par quels moyens vous pourrez diſſiper vos propres tenebres ? Que vous ſçachiez tant qu'il vous plaira, les plus ſecrets mouvemens de la nature, vous n'y changerez rien, vous n'y avez aucun credit, aucun pouvoir. Mais que vous trouveriez de puiſſance ſur vous même, ſi vous la cherchiez, & qu'elle vous ſeroit utile, ſi vous ſçaviez bien vous en ſervir, & ſi vous vous en ſerviez en effet ! Que de foibleſſes vous détruiriez, ſi vous vous appliquiez à les bien connoître ! Que d'égaremens vous empêcheriez, ſi vous rentriez ſouvent en vous pour vous bien conduire ! Vous n'auriez pas, par exemple, avancé étourdîment une certaine propoſition, ſi vôtre incapacité vous avoit été bien connuë ; vous n'auriez pas entrepris de vous faire tant valoir dans une certaine occaſion, ſi vous

aviez bien examiné ce que vous valez ; vous ne vous feriez pas faire moquer de vous dans cette autre, ſi vous aviez bien conçû que vous meritiez d'être moqué. On vient de repouſſer vôtre raillerie par une repartie qui vous inquiete ; vous le meritez bien ; que ne rentriez-vous en vous-même, pour voir ſi vous ne donneriez point de priſe aux autres ſur vous par vos défauts, ou ſi vous ſeriez aſſez ferme, pour ſouffrir ſans trouble une inſulte ? Tant que vous vous étudierez moins que les autres ne vous étudient, vous vous donnerez en proye aux chagrins & aux inquietudes, parce que vous ſerez connu pour être imparfait, & que vous ne travaillerez point à vôtre perfection.

A un homme qui va ſe marier. Cette fille vous apporte cinquante mille francs en mariage ; vous comptez ſur cette ſomme ? Elle en merite bien la peine ; comptez auſſi ſur peut-être cinquante mille francs qu'il faudra que vous luy donniez à porter ſur elle en habits, en linge, en dentelles, en diamans, en perles & en bijoux ; & ainſi il ne vous reſtera qu'une femme.

A un noble enorgueilly de ſa naiſſance. Qui ne vous traiteroit de ridicule, vous entendant continuellement vanter, pour vous faire honneur, les grandes actions de

vos anceſtres ? Vous êtes ſi rempli & ſi bouffi de l'idée de vôtre nobleſſe, que vous l'étendriez volontiers, je croy, ſur toutes les parties de vôtre corps. N'eſt-il pas vray, qu'un Medecin vous offenſeroit, s'il n'appelloit que vôtre foye, vôtre cœur, &c. parties nobles ? Car apparemment vous pretendez que tout vôtre corps eſt noble juſques au bout des ongles & à l'extrémité des cheveux.

A une dévote qui étoit preſente, lorſque la petite hiſtoire qu'il va raconter, luy eſt arrivée. J'ay avancé aujourd'huy une propoſition tres-vraye ; mais un beat, entouré de ſes dévotes, & mon ennemy, parce que mes manieres ne ſont pas ſi patelines que les ſiennes, m'a coulé à fond (dans cette bien-heureuſe aſſemblée, s'entend ; car ailleurs j'étois en ſeureté.) J'ay cité l'Ange de l'Ecole, le Concile de Trente, les Docteurs ; & l'Ange de l'Ecole, & le Concile de Trente & les Docteurs ont été comptez pour rien ; au contraire mes citations n'ont fait que me donner un ridicule ; parce que les dévôtes ont lû dans les yeux du beat, qu'il n'étoit pas d'humeur à les approuver : on a pieuſement ri de mes bonnes raiſons, & je n'ay point eu d'autre party à prendre, que celuy de

me retirer honteuſement avec la verité.

Sur l'étude du monde. Etudiez le monde, je le veux bien ; l'étude en eſt bonne ; mais c'eſt ſuppoſé qu'on la faſſe en vûë de ſa perfection, & non pas par une vaine curioſité, dont tous les fruits ne ſe reduiſent qu'à en ſçavoir babiller. Ce n'eſt pas aſſez d'être inſtruit de ce qui s'y fait, de ce qui s'y dit, il faut encore apprendre ce qu'il eſt bon d'y faire ſoy-même, d'y dire ſoy-même, & le faire & le dire en effet. Si vous y conſiderez des extravagances, ſans vous corriger des vôtres, où ſera le profit que vous en aurez tiré ? Tout au plus, vous pourrez dire : Tels & tels ſont de grands foux ; & en même temps un écho repetera de vous ce que vous aurez dit des autres. Si, aprés avoir fait remarquer l'étourderie de quelqu'un, vous allez vous-même faire ailleurs l'étourdy ; ſi, pendant que vous reconnoiſſez le ridicule, & que vous vous en moquez, vous donnez vous-même en ſpectacle mille ridicules, ne voilà-t-il pas de beaux fruits de vos remarques ? Il eſt de vôtre prudence de bien connoître ce qu'on peut dire de vôtre conduite, avant que d'entreprendre de parler de celle des autres.

A une femme curieuſe & indiſcrette. Puiſque vous voulez abſolument, Madame,

que je m'explique, ſur ce que je vous ay appellée, *la baguette de J. Aymar*, vous aurez ſatisfaction. Mais ne le devinez-vous pas ? Eſt-ce qu'il faut vous dire, que c'eſt parce que vous penetrez artificieuſement les choſes les plus cachées, & que vous le découvrez ſans façon aux autres ? Les ſecrets perdent leur nom avec vous.

Sur les attachemens. Vivre ſans quelque attachement, n'eſt pas une choſe qui me paroiſſe poſſible ; je ne refuſe pas d'en avoir quelqu'un ; mais c'eſt à condition qu'il ne ſera formé que par un fil tres-lâche & tres-délié. Tres-lâche, de ſorte qu'il ne me ſerre point, & qu'il ait aſſez d'étenduë pour me laiſſer la liberté d'agir indépendamment de ce qui m'attache ; tres-délié, afin que je le puiſſe rompre aiſément, ſi je le juge à propos ; ou que, ſi d'autres le rompent, je ne m'en apperçoive preſque pas ; & tout cela, pour vivre plus tranquille & avec moins de chagrin.

Sur le commerce du monde. Vous deviez bien connoître le monde, avant que de vous y faire connoître ; car, comme il eſt bien difficile de ne ſe point égarer dans un chemin qu'on ne connoît pas ; il n'eſt pas moins difficile de s'accommoder avec des

eſprits, dont on ignore le caractere. Sçavez-vous pourquoy vous vous êtes broüillé avec cet homme vif? C'eſt que n'étant pas inſtruit de ſes vivacitez, vous les avez priſes avec autant de reſſentiment, que ſi vous aviez reçû des injures; au lieu que, ſi vous les euſſiez bien connuës, elles ne vous auroient paru que des productions naturelles du feu d'un temperament ſans fiel & ſans malice. Vous auriez avoüé, que, s'il ſort de ſa bouche quelque terme qui déplaiſe, c'eſt ſans qu'il ait deſſein d'offenſer; il n'y penſe ſeulement pas; ou s'il y penſe, ce n'eſt qu'aprés coup: auſſi voit-on, que par une eſpece de repentir, il fait mille careſſes, paroiſſant être, & étant en effet, un des meilleurs hommes du monde. Que d'inquietudes vous vous cauſerez, ſi vous voulez toûjours dogmatiſer, affirmer, ſoûtenir contre cet autre qui eſt entêté de ſes ſentimens! Quand on a à vivre long-temps avec quelqu'un, on ne peut prendre trop de précautions, pour s'accommoder à ſon humeur; &, pour s'y accommoder, la premiere choſe qu'il faut faire, c'eſt de la connoître; avec cette connoiſſance, on pourra même adroitement faire ſes propres volontez, ſans bleſſer les ſiennes. J'ay vû des gens amener à leur point les plus opiniâtres; mais,

pour

pour cela, ils ſçavoient roder, biaiſer & prendre de certains chemins couverts, & détournez, par où ils arrivoient enfin à leur but; ce qu'ils n'auroient pû faire, s'ils n'avoient pris que les voyes droites & découvertes.

A une Dame dans une promenade. Que vous vous promenez vîte, Madame! arrêtez, voicy celuy que vous cherchez. Il ne vous a pas vûë, il paſſe outre; retournez ſur vos pas; car enfin il eſt le terme de vôtre promenade.

A un petit Bourgeois qui rendoit viſite à une jeune Dame, entêtée des gens à équipage. Retirez-vous, Monſieur; car voicy un homme à caroſſe, qui vient voir Madame; ou, du moins, ſi vous voulez reſter, & qu'elle vous trouve ſupportable chez elle, quand il ſera entré, faites en ſorte qu'il croye que vous en avez auſſi un.

A une Dame orgueilleuſe & mépriſante. Vous appellez *guenillons* ces Dames que vous venez de voir dans une compagnie, parce que vous ne les connoiſſez pas. Eſt-ce pour vous venger de ce qu'il y a quelques années qu'on vous a donné ce nom? car vôtre petite fortune vous tenoit alors dans une grande obſcurité.

A un homme qui venoit de recevoir enfin

un employ qu'il avoit demandé tres long-temps. On vous a donné, dites-vous, cet employ de la maniere du monde la plus gracieuſe. Que vous êtes loüable de faire vôtre bienfacteur plus gracieux qu'il n'eſt ! car on ſçait, qu'en vous gracieuſant (ſelon vous) il ſembloit vous dire des injures.

A un autre que pluſieurs complimentoient ſur une nouvelle dignité qu'il venoit d'obtenir. Que les complimens qu'on vous fait ſur vôtre nouvelle élevation, ſont fatiguans, dites-vous ! N'eſt-ce point que vous êtes extrêmement fatigué de la violence continuelle que vous vous faites, pour ne pas montrer l'excés de joye que vous reſſentez ?

Pour exciter un Grand, riche & fier, à ménager les Sçavans. Cet homme que vous traitez avec tant d'indifference, à pourtant beaucoup d'eſprit, ſa converſation plaît, il écrit bien, & fait des Livres que tout le monde eſtime & lit avec plaiſir. Si vous me voulez croire, vous ne le mépriſerez pas tant que vous faites, quoyque vôtre grandeur vous éleve beaucoup au deſſus de luy. Comme cette grandeur ne vous met point à l'abry de la cenſure, mais plûtôt qu'elle vous y expoſe ; c'eſt l'homme du monde le plus propre

pour fermer la bouche aux cenſeurs, en faiſant valoir ce que vous avez de bon, & en cachant, en déguiſant, ou du moins en rendant ſupportable ce que vous avez de mauvais.

A propos d'une demande qu'il alloit faire. Vous avez prévû, que je vous allois demander une grace, vous me prévenez, en m'en demandant une, quoyque vous ſçachiez bien, que je ne puis vous l'accorder; c'eſt une adreſſe pour avoir ſujet de me refuſer, ſans que j'aye ſujet de me plaindre.

A un mal-propre. Vôtre mal-propreté n'édifie point du tout; elle fait ſeulement mal au cœur. Vous ne vous en mettez pourtant pas en peine; parce que vous pretendez prouver par-là, que vous vous occupez uniquement à de grandes choſes: Vôtre preuve ſera bien mal reçûë; car elle eſt bien vilaine. Craignez plûtôt qu'on ne croye que vous êtes mal propre, parce que vous êtes, ou pareſſeux, ou impoli, ou dérangé, ou ami de l'ordure.

Pour montrer qu'il faut s'appliquer principalement à remplir les devoirs de ſa profeſſion, & n'entreprendre rien au deſſus de ſes forces. Puiſque vous aimez tant la Comedie, imaginez-vous que vous êtes un des Acteurs qui la joüent ſur le grand

theatre du monde. Vous avez vôtre rôlle; qu'il ſoit court ou long, n'importe, joüez-le tel qu'il eſt. C'eſt vôtre devoir de le joüer bien; voilà ce qui dépend de vous. Deux choſes neceſſaires pour bien joüer ſon rôlle; c'eſt de bien connoître les obligations de ſon état, & de les bien remplir. Vous n'avez que cela à faire; vous n'êtes pas reſponſable du temps que vous y reſterez; car cela n'eſt point en vôtre diſpoſition; mais vous devez répondre de la maniere avec laquelle vous vous en acquitterez. Il n'eſt pas, par exemple, toûjours en nôtre pouvoir de ſortir d'une mediocre condition; mais nous pouvons nous y conformer; c'eſt tout ce qu'on a droit d'exiger de nous. Tels ſont devenus grands Seigneurs, qui dans leur élevation ſe ſont attirez bien des mépris; parce qu'ils ne ſçavoient point du tout joüer les rôlles d'hommes élevez; au lieu que dans une certaine condition mediocre, où la Providence les avoit placez, ils s'attiroient une eſtime de tous ceux qui les connoiſſoient, parce qu'ils avoient des qualitez fort propres pour briller dans leur obſcurité. Nous voyons des Comediens qui joüent parfaitement les rôlles de Valets; au lieu qu'ils font pitié, quand ils joüent ceux d'Empereurs. L'ambition gâte ſouvent un merite

mediocre, en l'expoſant à un grand jour qu'il ne peut ſoûtenir. Vous êtes dans une certaine ſphere d'eſtime qui vous entoure; tenez-vous-y; car le mépris vous attend à la porte, pour vous ſaiſir, ſi vous en ſortez.

A l'occaſion d'un affligé, qui, pour ſe conſoler, ne refuſoit pas les divertiſſemens qu'on luy propoſoit. Pourquoy être tant ſurpris de voir, que cet homme dans la décadence affligeante où il eſt, accepte les plaiſirs qu'on luy offre! Je m'étonneroís bien davantage, s'il n'en vouloit prendre aucun. Y a-t-il un temps, où il en ait plus beſoin?

Sur une plainte qu'on luy faiſoit d'un autre. Vous vous plaignez de ce que vous déplaiſez à R. Hé, comment ne luy déplairiez-vous pas, puiſque vous avoüez, que vous vous déplaiſez beaucoup avec luy? quand on ne ſe plaît pas avec quelqu'un, on eſt fort ennuyé, & de l'ennuyé à l'ennuyeux, il n'y a preſque point de chemin à faire. L'un & l'autre ſont de plain-pied. Or on ne peut que déplaire, quand on eſt ennuyeux. Le plus ſeur eſt donc de ne point frequenter des gens, avec qui on ſe déplaît; ou, ſi la neceſſité l'exige, la raiſon demande en faveur du commerce de la vie, que l'on faſſe quelques efforts pour ſembler ne s'ennuyer pas. Comment faire,

pour gagner cela sur soy ? direz-vous. Hé, comment fait-on tous les jours pour retenir les mouvemens de tant de passions violentes, quand il s'agit de s'élever, de s'enrichir, de se procurer du plaisir, de se faire honorer ? Si l'on a assez de pouvoir sur soy pour l'un, pourquoy ne l'aura-t-on pas pour l'autre ? Ne nous trompons point nous-mêmes, en nous flattant. Souvent nous ne nous croyons indomptables, que parce que nous ne voulons pas prendre la peine de nous dompter.

Sur une autre plainte. Quelle vicissitude continuelle dans le monde ! vous récriez-vous ; quels changemens ! quelle inconstance ! voilà bien de quoy vous étonner ! Est-ce que vous n'êtes pas vous-même changeant, inconstant, variable ? Vous voyez tous les jours un homme mépriſé, puis loüé ; un autre dans l'élevation, puis dans l'abbaissement ; celuy-cy aimé, puis haï ; cet autre pauvre, & ensuite riche ; voilà l'ordinaire du monde, & voilà l'ordinaire de vous-même ; en une heure triste & gay ; dans une telle opinion, puis dans une autre toute differente ; charmé d'un ouvrage, & ensuite dégoûté ; empressé pour un objet, quelque temps aprés, ennuyé de sa presence. Trouvant en vous tant de differentes révolutions, devez-

vous être ſurpris de celles que vous voyez au dehors ? L'homme eſt un petit monde, ſujet, comme le grand, aux changemens & aux viciſſitudes ; l'un & l'autre ont leurs ſaiſons, leurs tempêtes, leurs orages, leurs calmes, leurs alterations. Il faut donc s'y attendre, & ne s'en point étonner ; il faut réformer ce qui dépend de nous, ſe conformer à ce qui n'en dépend pas. Voilà nôtre ouvrage.

Sur le ſecret des entrepriſes. Il ne ſuffit pas de mettre un voile ſur ſes deſſeins, il faut encore voiler ce voile. Si l'on ſçait que vous affectez de cacher, on prendra des précautions qui pourront être auſſi ſeures, que ſi l'on avoit découvert ce que vous cachez.

XI. *Becafort* eſt extrêmement alerte, quand il s'agit de fronder certains dévots. Il ſort d'une maiſon, où il n'a pû s'empêcher de produire au dehors ce qu'il penſoit, quoy qu'il y eût été fort bien regalé ; ce qui m'a fait d'autant plus de peine, qu'il s'eſt adreſſé au Maître de la maiſon, de qui nous avons reçû beaucoup de marques de conſideration & d'amitié. Ce qu'il luy a dit de fâcheux étoit la concluſion d'une converſation aſſez longue, où cet homme a montré avoir une pieté fort délicate. Voicy le diſcours trop franc de nôtre *Heros* :

» A vous dire le vray, vôtre dévotion » m'édifie tres-peu ; vous entendez plu- » ſieurs Meſſes ; mais vous voulez avoir » toutes vos aiſes ; vous ne voulez pas mê- » me vous lever dans les temps auſquels » l'uſage demande qu'on ſe leve, de peur » de vous fatiguer. Prenez-y bien garde, » les dévotions ne vous plaiſent, qu'au- » tant qu'elles ne vous font rien perdre de » vos commoditez. Iriez-vous tous les » jours à l'Egliſe, s'il vous y falloit aller » à pied? Le Dévot a répondu ſi mal, que je ne daigne pas vous rapporter icy ſa réponſe.

XII. En ſortant, nous avons trouvé un homme, qui paſſe pour illuſtre dans une certaine ſocieté de beaux eſprits. Il étoit ſi gonflé des reſpects, des conſiderations, & des loüanges dont ils venoient de le remplir, que, pour ſe ſoulager, il nous en a fait un recit fort long, &, par conſequent, fort ennuyeux. *Becafort*, qui ſçait, auſſi bien que moy, qu'il n'a du merite, que par rapport aux gens de ſa cabale, l'a » rabatu avec dureté en ces termes : Pour » ne vous pas tant enorgueillir de ces ac- » clamations & de ces applaudiſſemens, » qui pourroient enfin vous faire crever » de gloire, allez chez vous pour vous de- » ſenfler. On ne vous y renflera pas ; on

vous y connoît trop bien pour cela. Il « nous a quitté ſi bruſquement & avec tant de précipitation, que je croy qu'il court encore. Il n'y a, à la verité, que l'eſprit de cabale, qui donne du relief à cet homme; car, pour peu qu'on ait avec luy un commerce familier, il ne montre rien qui le diſtingue du commun.

CINQUIE'ME SEMAINE.

CErtes depuis quelques jours nous joüons de bonheur. *Becafort* a dit pendant toute cette ſemaine tout ce qu'il a voulu, ſans qu'il nous ait attiré la moindre mauvaiſe affaire. Je n'ay donc point d'autre relation à vous écrire dans cette Lettre, que de vous rapporter ſes diſcours, &, ſelon qu'il ſera beſoin, le caractere des gens qui luy en ont donné occaſion. Il y en a un grand nombre. Les voicy. Quelques-uns ont été mis par écrit, & envoyez à ceux pour qui ils étoient faits.

A un prodigue. Quand on vous fait des remontrances ſur les grandes dépenſes où vous vous jettez, ayant ſi peu de bien, vous dites que c'eſt pour ſoûtenir vôtre état; dites-nous donc auſſi, qu'eſt-ce qui vous ſoûtiendra, quand vous n'aurez plus de quoy vous ſoûtenir?

A un homme fort dédaigneux & fort mépriſant. Vous mépriſez tout le monde ; voilà ce qui vous rend ſi inſultant, ſi cauſtique, ſi hargneux. Vous ſeriez tout autre, ſi vous aviez une conſideration interieure pour ceux que vous voyez. Les ceremonies, les complimens, les civilitez, les égards exterieurs, tout cela ne contribuë pas toûjours à établir la paix parmy les hommes. Tel vient de dire à un autre : Monſieur, je ſuis vôtre ſerviteur, qui, aprés un quart d'heure d'entretien, luy dira : Vous êtes un fripon ; & cela, parce qu'on ne s'eſtime reciproquement qu'en apparence. Pour moy, je juge à propos, de ne faire pas trop d'attention ſur les défauts des autres ; j'aime mieux conſiderer ce qu'ils ont de bon, afin que cette conſideration me tienne dans une telle ſituation, que je croye qu'il me ſeroit meſſéant d'avoir du mépris pour eux & de le leur marquer. Car enfin, à quoy me ſerviroit de les inſulter ? ny eux ny moy n'en deviendrions pas meilleurs ; mais nous pourrions en devenir plus ennemis, & par conſequent, plus inquiets, plus chagrins, plus troublez. Ne ſe mettra-t-on jamais dans l'eſprit, que la paix fait la plus grande douceur de la vie, & que, ſans elle, tout ce qu'il y a de plus délicieux dans

ce monde, ne devient qu'amertume ?

Il faut avoüer qu'une grande partie du diſcours que vous venez de lire, ſemble faire eſperer quelque gueriſon de l'eſprit de *Becafort*; car enfin, elle n'eſt point du tout dans le caractere de ſon pretendu *heroïſme*.

Sur les gracieuſetez qu'on ſe fait les uns aux autres. Je voudrois que cet homme qui vous fait une mine gracieuſe, eût, comme Janus, deux viſages; ceux qui ſont derriere luy, le verroient vous faire la grimace.

A un Dévot fort importun par ſes ſoûpirs. Si tout le monde ſoûpiroit auſſi haut que vous aux pieds des Autels, quel vacarme on entendroit! quelles diſtractions ne cauſeroit-on pas aux Miniſtres! Retenez vos ſoûpirs; Dieu ny les hommes n'ont pas beſoin de les entendre. Dieu connoît vôtre interieur; il n'eſt pas neceſſaire que vos poulmons l'expriment par ces élans. Les hommes ſont plus importunez par ces ſoûpirs, qu'ils n'en ſont édifiez. Songez-y bien, vous ſoûpirez également pour les choſes ſpirituelles & pour les temporelles; pour celles qui periſſent, & pour celles qui dureront toûjours.

Sur la durée des procés. La pointe de l'épée décide bien plus promptement les diſ-

pûtes, que le bout de la plume. On voit rarement des guerres qui durent auſſi long-temps que de certains procés, quoyqu'il s'agiſſe ſouvent de choſes bien plus importantes dans les expeditions militaires, que dans les procedures du Palais. Cent piſtoles fourniſſent quelquefois occaſion de plaider un demy ſiecle; au lieu que quelquefois une bataille décide des pretentions de deux Etats conſiderables. Il ſemble que Themis, à cauſe de ſon bandeau, ne peut faire que tres-peu de chemin en beaucoup de temps.

A une vieille, ſur le mépris qu'elle veut inſpirer pour les jeunes. Je ne conçois pas, dites-vous, comment on peut s'attacher d'inclination à une jeune mijaurée comme B.... Il eſt vray qu'on a tort, & qu'on devroit bien vous donner la préference, puiſque vous êtes venuë au monde trente ans avant elle.

A une ſotte, entêtée des diſcours des gens de qualité. Pour trouver agreable ce que B.... vient de dire, donnez, Madame, un tour agreable à vôtre imagination, c'eſt-à-dire, imaginez-vous, que B.... eſt de qualité; cela vous coûtera peu, & vous aurez autant de plaiſir que les autres, à entendre ce qu'il dit de bon. Hier il n'y avoit que vous qui preniez plaiſir aux diſ-

cours de ce certain Marquis, qui vous charme auſſi-tôt qu'il ouvre la bouche; c'eſt que vous étiez la ſeule qui ſe perſuadoit que tout ce que diſoit un Marquis étoit bien dit.

A un Directeur. Qui n'admireroit vôtre zele, vous voyant bien plus aſſidu à diriger cette jeune fille, qu'à diriger ſa mere? Ne doit-on pas juger, que c'eſt, parce que celle-là étant, à cauſe de ſa jeuneſſe, bien moins ferme dans la pieté, que celle-ci; &, à cauſe de ſa beauté, bien plus expoſée aux perils, elle a par conſequent, bien plus beſoin de l'aſſiduité de vos inſtructions? Vous voudriez qu'elle ne vît que vous, afin de l'accoûtumer à ne prendre plaiſir que dans la compagnie des gens ſages & diſcrets; auſſi ne negligez-vous rien pour luy rendre la vôtre agreable. Quelle ardeur de zele! quel embraſement de charité! qu'une jeune beauté a de puiſſance, puiſqu'elle fait naître, & qu'elle nourrit de ſi beaux ſentimens!

Sur les citations. Vous nous citez continuellement Platon, ſans l'avoir lû; allez à la ſource, nous compterons davantage ſur vos citations; ne ſçavons-nous pas, que dans les rapports qui paſſent de bouche en bouche, chacun y met du ſien?

A une Dévote orgueilleuſe. Il eſt vray,

qu'on avoit sujet, comme vous dites fort bien, de condamner la fierté que vous donnoient autrefois vôtre beauté & vôtre jeunesse. Croyez-vous n'être pas aussi condamnable, pour être fiere à cause de vôtre dévotion? Vous vous trompez fort, ma bonne Dame, si vous pretendez rendre vôtre fierté aussi supportable avec vôtre dévotion, qu'elle l'étoit avec vôtre beauté & vôtre jeunesse.

A un orgueilleux. Craignez, qu'à force d'oublier la bassesse de vôtre premiere fortune, vous n'y retombiez enfin par les hauteurs de vôtre orgueil.

Sur ceux qui veulent être les seuls objets des conversations Vous êtes bien incommode! vous voulez toûjours parler ou entendre parler de vous. Toute conversatioin qui ne se rapporte point à vôtre petite personne, vous ennuye; vous êtes languissant & endormy aussi-tôt qu'on parle des autres; pour vous réveiller, il faut parler de vous, ou vous donner occasion d'en parler. Cependant l'extrême plaisir que vous prenez à parler de vous-même, vous doit faire craindre de n'en donner point du tout à ceux qui vous écoutent. Dans une compagnie, parler, ou vouloir faire parler toûjours de soy, conversation bien ennuyeuse pour les autres!

car on leur donne ſujet de croire qu'on les compte pour rien. Cependant cette déſobligeante conduite n'eſt que trop ordinaire. On eſt ſi prévenu pour ſoy-même, qu'on ſe flatte que les autres doivent être dans la même prévention. Mais qu'on ſe trompe ! Pendant que cette Dame, par exemple (car je ne veux pas davantage parler de vous) rapporte tout à elle-même, on la regarde comme une perſonne qui uſurpe à ſon profit un temps, auquel chacun ſeroit en droit d'avoir part. Elle ſort pourtant fort contente, ſi elle a eu aſſez d'adreſſe pour faire entrer & renfermer dans la ſphere de ſon amour propre tout ce qu'elle a dit, & tout ce qu'elle a entendu dire. Quand elle eſt ſortie, quel ſoulagement pour celles qu'elle a ſi long-temps fatiguées ! elles prennent enfin haleine, elles reſpirent, & chacune ſonge à ſoy, & a la liberté d'y ſonger ; mais auparavant, on fait le procés à la ſottiſe de la Dame ; malheur pour le cercle, ſi une autre ſe met en poſſeſſion de ce qu'elle a quitté ! choſe qui arrive preſque toûjours ; car il y a une révolution continuelle de gens, qui déplaiſent aux autres, à force de ſe plaire trop à eux-mêmes. Le monde eſt fait de telle ſorte, que les places des ſottiſes ne demeurent point vuides. Il ſe

trouve toûjours plus de ſujets qu'il n'en faut pour les remplir.

A un joüeur. Le jeu vient de vous enlever vôtre bien ; vous en êtes affligé, & avec raiſon ; car vous venez de perdre l'établiſſement de vôtre fils. Mais je gagerois que ce n'eſt pas là ce qui vous afflige, c'eſt plûtôt parce que vous n'avez plus de quoy joüer.

A un Magiſtrat. On dit que vous dormez à l'Audience ; & moy je répons, tant mieux, pourvû que vous dormiez ſi longtemps, que la ſentence ait été prononcée avant que vous ayez pû dire vôtre avis.

A un médiſant. Comment la médiſance n'auroit-elle pas un grand cours, y ayant tant de gens qui prennent plaiſir à dire du mal des autres, & tant d'autres ſi faciles à croire le mal qu'on dit, ſans compter ceux qui, comme vous, font l'un & l'autre ?

A un mary. En vous plaignant de la conduite de vôtre femme, vous devriez auſſi vous plaindre de la vôtre ; vous ne l'avez laiſſée ſe déregler, que pour n'être pas troublé vous-même dans vôtre déreglement. Vous ne la voudriez pas même voir à preſent dans l'ordre, ſi c'étoit a condition qu'evous y ſeriez vous-même.

A des flatteurs. Si la proſperité a enflé

cet

cet homme de vanité & d'orgueil ; c'eſt vous tous qui luy avez ſoufflé cette enflure, par vos loüanges, vos flatteries & vos baſſes complaiſances. Il mérite du mépris, pour s'être laiſſé prendre ſottement dans vos filets ; mais ne méritez-vous pas de l'indignation, pour les avoir tendus ?

A un Marguillier. Ne faites point tant le gros dos ſous ce dais de Marguillage : car vous n'y étes point tant honoré, que vous le croyez. On avoit preſque oublié certaines affaires des-honnorantes pour vous ; cette place, où vous vous donnez en ſpectacle, en fait reſſouvenir ; jugez quelle impreſſion vôtre preſence fait alors ſur les eſprits.

Sur les bijoux. On vous a vendu ce bijou beaucoup plus qu'il ne vaut ; cela eſt certain, je vous en aſſûre, ſans qu'il ſoit neceſſaire que vous me diſiez ce qu'il vous a coûté. Ces ſortes de ſuperfluitez ſont ce qui expoſe le plus à la mauvaiſe foy des marchands. Ils font non ſeulement payer ce que vaut le bijou par luy-même, mais auſſi ſa nouveauté, ſa rareté, & même encore ils en augmentent le prix ſur l'avidité de ceux, à qui ils les vendent. On ſe ruine tres-rarement pour les choſes néceſſaires.

A un babillard. Il y a des gens que je ſre-

quente depuis pluſieurs années ; & cependant je ne puis pas dire, que je connoiſſe leurs affaires ; pour vous, je vous connois parfaitement & tout ce qui vous regarde, quoy que ce ſoit aujourd'huy pour la premiere fois, que vous me parlez ; vous venez de me dire tout ce qu'on a fait pour vous, tout ce que vous avez fait pour les autres & pour vous-même. Je ne vous en ay point d'obligation : car vous ne m'avez fait cette confidence, que pour avoir occaſion de babiller long-temps.

A un homme de guerre. Il eſt vray que vous étes bien ſecourable envers ceux que vous aimez ! Vous faites paroître vôtre tendreſſe au milieu des plus ſanglans combats. Cette aſſiduité auprés de vôtre amy bleſſé, en eſt une preuve. Il eſt bien avantageux pour l'état, de ce qu'il ne s'eſt pas trouvé dans l'armée un grand nombre d'auſſi chauds amis que vous. Car nous aurions eu peu de combatans. En prenant ſoin des playes de vôtre amy, vous avez évité d'en recevoir vous-même. Heureux ſoin pour l'un & pour l'autre ! Si le ſang qu'on voyoit alors ſur vos habits n'étoit pas une preuve de vôtre courage, il étoit du moins une grande marque de vôtre charité.

Sur le jugement d'un ouvrage. Dites, di-

tes naturellement ce que vous penſez de cet ouvrage ; N'attendez pas que le public ait décidé. Je demande vôtre jugement, & non pas celuy des autres. Quand on vous demande ſi l'eau eſt humide ; comme vous ſçavez parfaitement ce qu'en eſt, vous n'attendez pas, pour répondre, que les autres ayent dit leur ſentiment.

A un Predicateur. Vous venez de prêcher de grandes veritez ; mais vous n'en êtes pas pour cela plus véritable ; car vôtre conduite dément tous les jours ce que vous prêchez. On appelle les pieces d'éloquence, des *Oraiſons* ; les vôtres méritent particulierement ce nom ; puiſque ce ſont comme autant de prieres que vous faites, pour obtenir quelque faveur de la fortune.

Des nouvelles. Avant que de croire les nouvelles, je les laiſſe tant meurir, que j'en attends, pour ainſi dire, preſque la pourriture. J'ay vû tant de fois la quatriéme poſte démentir la premiere, que je crains même de donner ma credulité à la dixiéme.

A un grand faiſeur de viſites. Vous ne vous laſſez point, dites-vous, de faire des viſites ; mais êtes-vous bien aſſûré qu'on ne ſe laſſe point d'être viſité de vous ? Quand vous allez faire une viſite,

interrogez-vous ainſi vous-même, & faites ce raiſonnement En quoy puis-je faire plaiſir dans cette compagnie ? Voyons, examinons ; mais, pour bien faire cet examen, je dois mettre à part les démonſtrations de joye, d'eſtime, de conſideration, d'empreſſement qu'on m'a données la derniere fois que j'y étois ; car tout cela peut être le rôlle d'une Comedie, & les diſcours & actions de perſonnages obligeans en apparence ; & ainſi, il ſe peut faire, que les ſentimens ſoient tres-differens de tout ce qu'on m'a témoigné & de tout ce qu'on m'a dit. Combien de fois ſuis-je allé moy-même au devant d'une perſonne qui me rendoit viſite, avec un viſage, ſur lequel on s'imaginoit voir tout la ſatisfaction poſſible, pendant que dans le cœur, je ſouhaitois qu'elle fût déja bien loin ! Ce que j'ay fait aux autres, on peut parfaitement me le faire.

A un Athée. Je ne vous croy point, quand vous aſſûrez, qu'un miracle vous convaincroit de l'exiſtence d'un Dieu. Hé, inſenſé que vous étes, les miracles vous entourent de tous côtez à cet égard ! Ces herbes que vous foulez aux pieds ; ces aſtres, dont les révolutions reglées doivent attirer vôtre admiration ; tout ce qui ſe paſſe dans vôtre corps ſans que

vous contribuiez aucune adreſſe de vôtre part ; ces penſées même de doute ſur l'éxiſtence d'un Dieu ; tout cela vous prêche une Divinité. Il vous faut des choſes extraordinaires pour vous en convaincre ! Hé, miſerable aveugle, ne vous ſuffit-il pas que des millions de choſes ordinaires en ſoient autant de conviction ?

A un Prédicateur. Je voudrois que vous euſſiez enfin obtenu le Benefice que vous ſouhaitez ; vous ne prêcheriez plus ; & ainſi, vous ſeriez plus content, & nous auſſi.

A un Maître de ſciences. Il eſt rare, que les Maîtres ne trouvent pas d'abord de la diſpoſition dans leurs Diſciples, pour apprendre ce qu'ils enſeignent ; ils le diſent, afin de commencer, & de les mettre en train. Dans la ſuite, ils le diront bien moins ; parce qu'il eſt de leur interêt d'inſtruire long-temps. C'eſt une conduite que j'ay remarquée bien des fois en vous. Apparemment, comme vous vous en trouvez fort bien, vous ne travaillerez pas à la réformer.

Sur une Bibliotheque. Je ne vois dans aucune Bibliotheque, des Livres, qui ſoient auſſi bien reliez que les vôtres ; mais, malheureuſement pour les Auteurs, leur belle relieure empêche qu'on ne ſoit inſtruit de ce qu'ils contiennnent ; car vous n'oſez les

lire, ny les donner à lire aux autres.

Sur le mauvais exemple. Quelle erreur, que de ſe perſuader qu'on eſt exempt d'être ſage, parce que pluſieurs ſont foux! Que ſeroit-ce, ſi cette perſuaſion n'étoit pas une erreur? les deſordres ne ſeroient plus condamnables: car aſſurément il y a plus de gens déreglez, qu'il n'y en a qui ſuivent la regle. Mais, quelque choſe que vous diſiez, je ne croy pas qu'il y en ait beaucoup qui ſe perſuadent que le mauvais exemple juſtifie la mauvaiſe conduite. Je croy plûtôt, que, ſans que le raiſonnement y ait aucune part, les paſſions ſeules donnent toute la force à l'exemple, & le font trouver bon. Un homme eſt naturellement paſſionné pour le jeu; il en voit un autre d'une bonne reputation qui joüe ſouvent; il ſuit volontiers cet exemple. Mais dans le fond, ce n'eſt pas qu'il ait beaucoup raiſonné, pour ſe convaincre que cet homme ait raiſon de beaucoup joüer; c'eſt ſeulement que luy-même aime beaucoup le jeu. Commençons par détruire dans nôtre eſprit & dans nôtre cœur ce qui donne priſe aux mauvais exemples, & ils auront peu de credit ſur nous. Ce vieillard, paſſionné d'avarice, a beau voir joüer, l'envie ne luy prendra point du tout d'imiter. Une legitime paſſion ne pourroit-elle

pas faire en nous ce qu'une mauvaise y peut produire ?

Sur les Auteurs. Je ne demande pas que vous disiez que le premier ouvrage de cet Auteur est excellent ; luy-même auroit tort, s'il pretendoit le donner pour tel ; mais, comme il ne fait que commencer, ne le découragez point par vos mépris & par vos censures injurieuses. Où en serions-nous, si, à cause de l'imperfection des premiers essais, on n'avoit pas permis de passer outre ? Les Arts nous donneroient-ils autant de commoditez que nous en avons ? Si vous êtes de bonne foy, n'avoüerez-vous pas, que vous pensez mieux aujourd'huy, que vous ne pensiez il y a vingt ans ? Ne vous auroit-on pas fait injustice, si l'on avoit alors fait des efforts, pour vous empêcher de penser dans la suite, parce qu'on n'étoit pas alors content de vos pensées ? Qui est-ce qui oseroit se donner pour apprentif, si l'on ne veut absolument souffrir que des maîtres ? Nous ne devons pas exiger que l'on soit tout d'un coup parfait ; c'est beaucoup, si l'on a des dispositions, pour arriver à la perfection.

A un Juge. Vous interrompez cet Avocat, pour luy ordonner d'expedier, de n'être pas long ; que ne faites-vous la même ordonnance pour ce qu'on écrit, aussi

bien que pour ce qu'on dit.

A un Commentateur. Je m'étonne de ce que dans vôtre commentaire, vous avez tant travaillé pour éclaircir ce que tout le monde ſçait parfaitement bien. Que n'employiez-vous plûtôt vôtre étude à nous faire entendre ce que nous ne comprenons pas ? Mais je vous le pardonne ; car vous ne le ſçavez pas mieux que nous. Vous êtes ſeulement condamnable, d'avoir perdu beaucoup de temps, pour en faire perdre beaucoup aux autres.

Sur les civilitez. Que j'ay de compaſſion pour vous, quand je vous vois dans une ſi furieuſe colere, à cauſe que G.... ne vous a pas ſalué ! que cela vous importe-t-il ? pourquoy vous fâchez-vous de ce qu'il n'eſt pas ſi civil que vous l'êtes ? Il eſt vray que l'uſage demandoit qu'il vous ſaluât ; il a donc offenſé l'uſage ; que l'uſage s'en prenne donc à luy : quant à vous, ce n'eſt pas vôtre affaire : Eſt-ce que vous êtes reſponſable de ſon incivilité ? S'il l'a fait exprés pour vous chagriner ; c'eſt un petit plaiſir que ſon eſprit mal-heureux a goûter ; qu'il le goûte, puiſqu'il luy faut ſi peu de choſe pour le contenter. Mais ne ſoyez pas aſſez fou, pour vous inquieter, parce qu'il ſouhaite que vous vous inquietiez. Mais, direz-vous, on a vû, qu'il ne

ne m'a pas rendu ce qu'il me doit. Si vous faites dépendre vôtre repos du ſentiment des autres, tant mieux pour vous dans cette occaſion, de ce que pluſieurs en ont été témoins; car vous avez lieu de croire, qu'il n'y en a pas un qui vous en eſtime moins; mais que tous l'en mépriſeront davantage. Ce n'eſt pourtant pas là ce qui doit vous plaire; vous devez plûtôt vous tenir dans l'indifference à cet égard, que de vous réjoüir de ſon chagrin. Mais continuëray-je de le ſaluer? Pourquoy non? Vôtre indifference ſur ces ſortes d'accidens vous doit laiſſer dans une entiere liberté d'écouter vôtre devoir, qui demande que vous ſoyez civil, & de ſatisfaire à ce devoir, ſans qu'aucun mauvais exemple vous en puiſſe empêcher.

A un Prédicateur. Quel empreſſement pour vous entendre! quelle foule! quelle cherté de places! Mais on ne ſe récrie point: quelle regularité dans les auditeurs! Auſſi n'eſt-ce pas pour cela, que vous prêchez ſi éloquemment; c'eſt à quoy vous ſongez le moins. Pourvû qu'on vous applaudiſſe, que des femmes conſiderables vous prennent pour leur Directeur, que vous ayez lieu d'eſperer de monter plus haut que vous n'êtes; voilà vos fins; la regularité de ceux qui vous écoutent,

viendra après, si elle peut.

A un incredule sur la Religion. Quand je vois la Religion attaquée par de petits hommes comme vous, & en même temps défenduë par les plus grands genies; la raison me défend d'hesiter sur le choix; je me range du côté des plus forts.

A un Auteur. Vous n'osez pas dire que vous avez fait un excellent Livre; mais le Libraire a pris ce soin dans son Avis au Lecteur. Pensez-vous, que le Public soit assez dupe, pour croire que le Libraire en a parlé ainsi malgré vous, à vôtre insçû, sans vôtre secours? Vous êtes bien dupe vous-même, si vous avez cette imagination! On a dit, qu'on a autant d'ennemis, que de domestiques. On en peut dire autant de la plûpart des Lecteurs; car ils ne songent qu'à censurer.

Sur les anciens. Allez aux anciens, dites-vous, conformez-vous à ces grands modeles; ne faites que comme eux. C'est comme si vous me disiez: N'imaginez rien de nouveau; suivez toûjours les chemins battus, tels qu'ils soient, sans vouloir connoître s'ils conduisent à la verité; appuyez-vous toûjours sur les autres, sans travailler à vous fortifier assez, pour vous soûtenir par vous-même; n'examinez rien, rapportez-vous en seulement à ceux qui

pretendent avoir examiné ; ne faites rien, ſervez-vous ſeulement de ce qui a été fait. Dans quelle faineantiſe ne ſe plongeroit-on pas, ſi l'on ſuivoit ces conſeils à la lettre ?

A une femme trop hardie. Vous vous piquez d'avoir la force d'eſprit d'un homme ; j'ajoûte que vous en prenez auſſi tant toutes les manieres, & avec tant d'exactitude, qu'à la fin on ne vous croira plus femme.

A un Amant, dont la Maîtreſſe ne ſe ſoucie gueres. Si vous voulez que le regale que vous donnerez à Madame V.... luy plaiſe, faites qu'il commence ſi-tôt, qu'il puiſſe finir à quatre heures & demie, car elle a affaire à cinq. M.... la doit venir prendre dans ſon caroſſe, pour la mener à la Comedie ; elle ne vous gracieuſera, qu'autant qu'elle aura lieu d'eſperer que vous luy donnerez de temps pour gracieuſer M.... & de profiter de ſes parties.

Bon avis à une coquette. Vôtre intention, dans le commerce que vous commencez d'avoir avec ce Petit-Maître, eſt de luy faire accroire que vous l'aimez, pour vous en divertir. Je le croy ainſi. Mais j'oſe vous dire, qu'à cet égard, vous entendez mal vôtre compte ; car vous ne comptez pas, qu'il le croira tout de bon,

qu'il l'ira dire à d'autres, qui le croiront auſſi, & qu'ainſi, pendant que vous croyez vous divertir de luy, luy & le public ſe divertiront de vous.

A propos d'une autre coquette. J.... eſt une franche coquette, vous la mépriſez beaucoup; car, en comparaiſon d'elle, vous êtes une femme de bien. Dans vos mépris, ménagez-la pourtant en quelque choſe, ſi vous voulez qu'on vous ménage; car vous êtes fort attentive à luy reſſembler dans pluſieurs moyens, dont elle ſe ſert pour plaire, vous ſeriez fâchée d'avoir la réputation qu'elle a; mais vôtre imitation fait croire, que vous ſeriez bien aiſe de voir autour de vous autant de ſoûpirans, qu'elle en voit autour d'elle. Pourquoy ne voulez-vous pas qu'on juge ainſi de vous, puiſque vous imitez ſi exactement ſes minauderies & ſes manieres?

A un vieillard qui ſe va marier. Tout le monde dit, que vous avez ſoixante & douze ans. Entre nous, cela eſt vray: cependant vous vous mariez à une fille de vingt, pour avoir, dites-vous compagnie, & pour vous deſennuyer. Vous l'entendez bien mal! Elle vous tiendra compagnie malgré elle; jugez ſi, étant ennuyée d'être avec vous, elle ne vous ſera pas ennuyeuſe.

Sur des protestations de fidelité. Quelques protestations de discretion & de fidelité que vous me fassiez, je ne puis me fier à vous; j'ay trop de crainte que vous ne me trompiez; car vous pouvez n'être pas toûjours de bonne foy, puisque vous êtes homme, & que les hommes sont d'ordinaire fort inconstans. Si vous êtes toûjours de bonne foy, j'ay à craindre qu'il ne vous échape quelque parole qui pourra me nuire; car il n'est pas impossible que vous parliez quelquefois sans attention. Si vous n'êtes pas étourdy, j'ay à craindre, que vous ne me fassiez du mal, en pensant me faire du bien; car vous pouvez vous tromper. Et ainsi, je juge à propos de differer de vous donner ma confiance, jusques à ce que la necessité exige que je vous la donne.

Sur la necessité de cacher son foible. Donnez-vous de garde plus que vous ne faites, de montrer vôtre foible: mais pour ne le pas donner à connoître aux autres, tâchez de le bien connoître vous-même. Cette connoissance vous est d'autant plus necessaire, que vous en avez besoin pour le fortifier. La découverte de nôtre foible par nous-mêmes, n'est pas si facile à faire, qu'on le croiroit bien; car il est si naturel, si habituel, qu'on ne s'en apper-

çoit pas; il eſt imperceptible, il échape aiſément: ainſi l'étude qu'on en fait, exige une tres-forte & tres-conſtante attention.

Des Comedies. J'admire une choſe dans la plûpart, pour ne pas dire, dans preſque toutes les Comedies: ce ſont les Valets qui conduiſent les Maîtres, qui font réuſſir les intrigues, qui les tirent de méchantes affaires. Eſt-ce qu'on veut montrer par-là, que, generalement parlant, ceux-là ont beaucoup plus d'eſprit, que ceux-cy? Si l'on dit, que c'eſt qu'ils ſont plus fourbes, mais que dira-t-on de ceux qui ſe ſervent de leurs fourberies, qui les prient de les imaginer & de les conduire? Il ſemble, que les Valets ſeuls ſçavent inventer, & que les Maîtres ne ſont capables, que de profiter de leurs inventions.

Bon avis. Vous inſultez cet homme, parce qu'il a fait une faute, dans laquelle vous n'êtes jamais tombé. Mais eſt-ce que vous allez mourir tout-à-l'heure, & qu'ainſi vous êtes aſſuré que vous n'y tomberez jamais?

Sur la difficulté de cacher ſes propres défauts. Vous croyez bien cacher vos défauts? Abus. Tout ce que peut faire vôtre amour propre, c'eſt de les cacher à vous-même; mais ſa juriſdiction ne s'étend pas

ſur les yeux des autres. Bien loin de ſonger à les cacher, leur curioſité & leur envie travaillent continuellement à les découvrir & à les montrer. Encore ſerez-vous bien-heureux, s'ils ne les groſſiſſent pas, pour les faire paroître plus grands qu'ils ne ſont. Reflexion qui doit bien diminuer vôtre amour pour la gloire! Comment pouvoir pretendre être loüé, honoré, eſtimé, voyant tant d'yeux ouverts ſur vous, qui ne cherchent qu'à voir de quoy vous abaiſſer, vous humilier, vous mépriſer?

A un ambitieux ridicule. Vous êtes un plaiſant homme, pour ambitionner une des premieres places! C'eſt vrayment bien à un perſonnage comme vous, d'avoir une telle pretention; vous, dis-je, qui n'allez jamais au-delà du preſent, ny au-delà de ce qui vous regarde, pendant que l'Etat veut qu'on ait des vûës des plus longues & des plus étenduës!

A un Guerrier. Tout le monde ſçait, que vous avez couru des dangers effroyables; mais vous ſeul ſçavez, que vous y avez eu grande peur; & vous avez trop de diſcretion, pour reveler un tel ſecret.

Sur les jugemens qu'on fait des autres. L'ignorance où vous êtes de ce qui ſe paſſe dans l'interieur de ceux de qui vous voulez

juger, doit vous être toûjours un freïn, pour retenir vos vivacitez sur cette matiere. Que cette ignorance s'unisse à la charité, pour resister à l'envie, à la vanité même, ou à l'amour propre, quand vous vous sentez porté à faire de mauvais jugemens. Nos sens ne nous font pas moins tomber dans l'erreur sur le moral, que sur le physique. Vos yeux, par exemple, accusent faux, quand ils vous disent, que ce bâton enfoncé dans l'eau, quelque droit qu'il soit, est cependant tortu. Ils vous diront aussi, que cet homme mange trop, parce qu'il mange beaucoup; cependant il ne mange que pour la necessité, parce qu'il est naturellement grand mangeur. Il est donc vray seulement, qu'il mange beaucoup, mais il n'est pas vray qu'il mange trop.

Raillerie à un nouveau favori de la fortune. Que vous avez le visage frais! que que vous vous portez bien depuis vôtre nouvelle élevation! Il faut que vous l'ayez souhaitée avec bien de l'ardeur, puisque vous la possedez avec tant de plaisir. Je juge de vôtre embonpoint, de vôtre air content, que vous recevrez un grand nombre de billets d'enterremens de ceux qui s'attendent d'aller au vôtre, & d'entrer en vôtre place.

A une vieille. A l'âge que vous avez, voilà bien des jeunes gens qui vous font la Cour ! & , pour une femme de cinquante ans, vous êtes bien sensible à cette cour ! Oh, sans doute, vous êtes coquette, & vous avez de quoy entretenir coquetterie sans beauté & sans jeunesse.

A un Guerrier. Vous voulez que je vous croye un vaillant homme, à cause que vous avez fait merveille dans ce combat ; comment voulez-vous que je vous croye veritablement courageux, puisque vous montrez tant de foiblesse & de lâcheté dans cette maladie ? Que puis-je croire autre chose, sinon, que c'est que dans ce combat, le grand bruit vous étourdissoit, les témoins vous animoient, l'exemple vous emportoit ; au lieu que dans ce qui vous fait à present paroître foible & lâche, étant tout abandonné à vous-même, vous ne trouvez que vous pour vous soûtenir ? & comme vous tombez aisément, vous devez reconnoître que vous avez beaucoup de foiblesse, & que, lorsque vous marquez de la force, c'est le dehors qui vous la prête. Quand on est ferme par soy-même, on l'est, pour ainsi dire, essentiellement, & par consequent, on l'est par tout, en tout temps, & en toutes occasions. C'est la repetition, la continuation, l'habitude

des actions vertueuſes, qui fait le vertueux.

A une Dévote. N'eſt-il pas vray, que vous ne croyez pas que D.... ſoit jamais ſi bien placée dans l'autre monde, que vous, parce que ce n'eſt pas vôtre Directeur qui prend ſoin de ſa conſcience ? car vous ne pouvez pas vous imaginer qu'il y en ait aucun, qui ſoit auſſi parfait & auſſi ſeur que luy. Je ne vous ſouhaite qu'une perfection ; c'eſt d'aimer autant la vertu, que vous aimez cet heureux Directeur.

A un hypocrite. Le mary vous croit fort dévot ; la femme en croit autant. Vous n'aurez jamais deſſein de déſabuſer le mary, cela eſt certain ; mais je m'apperçois beaucoup, que vous ne ſerez pas ſi exact à ne vouloir point déſabuſer la femme.

Sur les mauvaiſes compagnies. C'eſt à tort que vous trouvez mauvais qu'on vous croye déreglé, à cauſe que ceux que vous frequentez, ſont dans le déreglement. A dire vray, il me paroît qu'on a raiſon. Pour frequenter de mal-honnêtes gens, il faut, ou faire comme eux, ou leur reſiſter ; je ne vois point de milieu. Je leur reſiſteray, direz-vous. Mais comment pourra-t-on croire, que vous ſoyez continuellement avec des gens, à qui vous êtes obligé de faire des reſiſtances continuelles ?

pourroient-ils eux-mêmes souffrir en leur compagnie, un homme, contre qui ils auroient toûjours à combattre ? Si c'est un jugement temeraire que de penser autrement, c'en est assurément un des moins condamnables. Il est bien difficile, que l'habitude de voir le mal, n'engage pas à le commettre.

SIXIE'ME SEMAINE.

I. AU commencement de cette semaine, j'ay trouvé dans la chambre de *Becafort* les neuf raisonnemens suivans écrits de sa main ; mais je n'ay pû deviner, s'il a en vûë quelques personnes à qui il ait dessein de les envoyer ; ou si ce sont seulement des idées qu'il ait voulu conserver sur le papier, afin de ne les pas oublier, & d'en faire quelque usage dans la suite. Quoy qu'il en soit, j'ay pris mon temps pour les copier, sans qu'il s'en soit apperçû. Les voicy.

Premier raisonnement. Vous êtes logé dans un Palais magnifique ; vous êtes entouré de Valets qui ne vous quittent point ; vous avez beaucoup de carosses, de chevaux, & tout le reste de l'attirail de la grandeur. Tout cela me rendoit autrefois,

quand je vous approchois, auſſi timide, que ſi vos caroſſes avoient été des tombereaux funeſtes deſtinez pour moy; vos chevaux des tigres; vos Valets, des bourreaux; vôtre Palais une priſon; vous-même un monſtre affreux. Mais enfin, depuis que j'ay bien fait reflexion, que vos caroſſes ne ſont que des voitures ordinaires; vos chevaux, des animaux, pour vous traîner, ou pour vous porter; vos Valets, des domeſtiques appliquez à faire pour vous ce que je fais pour moy-même; vôtre Palais, pour vous loger au large, & pluſieurs autres avec vous; & vous-même un homme fait comme tous les autres. Depuis ces reflexions, dis-je, je parois devant vous avec la même aſſurance, que devant tous les autres animaux qu'on appelle raiſonnables. Cependant, pour être plus certain, que je ſuis délivré veritablement de l'excés de ma timidité, je me repreſente à moy-même, que vous avez une grande charge à la Cour; que vous êtes d'une des plus anciennes & des plus nobles familles du Royaume; que vous me pouvez faire beaucoup de mal, & beaucoup de bien. Tout cela eſt fort. Je me répons pourtant ainſi: Pourquoy tout cela m'effrayeroit-il? Eſt-ce que je crains que cet homme ne m'oblige de porter le poids

de ſa charge ? L'antiquité de ſa nobleſſe me va-t-elle rendre vieux & décrepit ? M'en fera-t-il moins de mal & plus de bien, parce que je tremble ray de peur en ſa preſence ? Le contraire arriveroit peut-être ; car ma timidité & ma frayeur pourroient luy faire croire, que, par ma foibleſſe, je ſeray aſſez docile, pour vouloir bien ſervir de victime à ſa puiſſance ; que, par mon abaiſſement, je ſeray propre à ſervir de marchepied à ſon élevation ; & que je n'aurois de la crainte, que parce que je merite qu'on me faſſe du mal, & qu'on ne me faſſe aucun bien.

Deuxiéme raiſonnement. Priez continuellement, ne ceſſez point de faire des aumônes ; mortifiez-vous ſans ceſſe, pour obtenir du Ciel, non ſeulement le ſalut de vôtre ame, mais encore de celle de ce Fils que vous avez engagé dans un Cloître ; car ſa perte entraîneroit la vôtre. Vous ne ſeriez pas tant à plaindre, ſi, aprés l'avoir forcé d'entrer en Religion, vous pouviez auſſi le forcer à preſent d'en bien remplir tous les devoirs.

Troiſiéme raiſonnement. Il faut que vous connoiſſiez bien peu les hommes, pour pretendre n'être point expoſé à la raillerie, quand vous vous acquittez de vôtre devoir, la plus grande partie étant ſi dé-

reglée & si corrompuë! Il y aura peut-être en effet un monde, qui parlera pour se moquer de vous, si vous vous mettez dans le chemin de la sageſſe; mais il y aura auſſi un autre monde, qui vous mépriſera fort, ſi vous vous en écartez. N'avez-vous pas ſujet de mépriſer les moqueurs du premier, puiſque vous aurez le ſecond, & la ſageſſe avec luy, dans vôtre party, en devenant ſage? Etant auſſi avide, que vous l'êtes, de réputation, de gloire & d'honneur, vous ne pouvez pas aſſurément prendre un chemin plus ſeur pour y arriver, que de vous faire ſage, raiſonnable, vertueux. Il eſt conſtant, qu'en ſuivant cette voye, que le monde parle tant qu'il voudra, il n'aura aucun ſujet legitime de parler mal de vous.

Quatriéme raiſonnement. Vous faites deux fois bien en reſidant dans vôtre Dioceſe; le premier bien eſt pour l'exemple que vous donnez; car vous reſidez. Le ſecond eſt pour vôtre commodité; car on eſt à la Cour trop dévot pour vous.

Cinquiéme raiſonnement. Si j'avois un fils, je n'aurois pas tant de joye de le voir exceſſivement vif, que vous en avez, en voyant l'exceſſive vivacité du vôtre; & voicy pourquoy. Les conceptions de la vivacité ſe portent avec tant d'ardeur, qu'-

elles ne donnent pas le temps à l'eſprit pour ſe détourner, afin d'écouter, d'examiner, de réfléchir. L'homme vif va toûjours à ſon but, ſans vouloir s'en détourner : & comment s'en détourneroit-il ? il ne le perd point de vûë ; la rapidité de ſon imagination l'entraîne, rien n'eſt capable de l'arrêter ; luy-même n'en a pas la force, tant ſes mouvemens ont de violence. Pour moy, quand je me trouve avec des gens de ce caractere, je leur laiſſe faire leur chemin, je leur donne le temps d'arriver à leur but (comme ils y vont fort vîte, il ne leur en faut pas beaucoup) j'attends même qu'ils y prennent quelque repos, dans l'eſperance que leur ardeur étant ralentie, ils ſeront plus tranquilles, & ainſi plus diſpoſez à écouter la raiſon. On ne vient jamais mieux à bout des eſprits, qu'en prenant des meſures ſur leur caractere ; & pour cela, il faut les bien étudier, afin de les connoître. Il ne ſuffit pas que ce que l'on a à dire ſoit bon & vray, pour le faire bien recevoir ; il faut encore examiner attentivement les moyens neceſſaires, pour qu'il ſoit bien reçû, & faire uſage de ces moyens.

Sixiéme raiſonnement. Enfin vous voilà noble, l'argent eſt donné & reçû ; vos titres ſont en bonne forme. Aujourd'huy,

ce n'eſt plus le ſang de vôtre pere qui coule dans vos veines ; c'eſt vôtre frere aîné, ce pauvre roturier, qui en conſerve ce qui en reſte.

Septiéme raiſonnement. Vous n'avez jamais plus de ſoin de vous retirer en vous-même, que lorſque vous êtes en compagnie. Plus il y a de gens, à qui l'on a à répondre de ſoy, plus on ſe doit tenir ſur ſes gardes, pour ne point faire de fauſſes démarches ; & pour cela, il eſt neceſſaire de rentrer en ſoy-même, afin de conſiderer avec moins de diſtraction ce qu'il eſt à propos de dire & de faire. Sans cette retraite interieure, les actions & les paroles ſont fort hazardées. Comme dans les compagnies, on eſt expoſé à bien des objets qui peuvent diſtraire, on a donc grand beſoin de rappeller, de ramaſſer, pour ainſi dire, ſon eſprit, de s'en rendre le maître, afin qu'il ne s'échape pas mal-à-propos. Je n'ay jamais fait de fautes dans les aſſemblées, que je n'aye reconnu enſuite, qu'elles venoient du défaut de cette précaution.

Huitiéme raiſonnement. Voulez-vous avoir la paix avec vôtre femme ? faites pour elle ce que vous faites pour cette Maîtreſſe qui vous trouble continuellement. Vous achetez la mauvaiſe humeur de celle-cy ; que

que n'achetez-vous plûtôt la bonne humeur de celle-là ? il ne vous en coûteroit, je vous assure, pas tant ; car les plus grosses dépenses sont déja faites.

Neuviéme raisonnement. La belle vertu cardinale, que la force, si l'on juge de son excellence par les avantages qu'elle produit pour ceux qui la prennent d'un certain sens ! Elle tient lieu à une infinité de gens dans les guerres, dans les disputes, dans les entrepriſes ; elle tient lieu, dis-je, de justice & de raison. Il leur suffit de se persuader que les autres ne peuvent se défendre, pour leur faire croire, qu'ils sont en droit de les attaquer, & de les battre.

Il y a, comme vous avez pû voir, dans le premier de ces discours, des pensées fort extraordinaires. On ne laisse pas cependant d'y remarquer du bon & du vray.

II. *Becafort* vient de plaisanter fort agreablement sur les Livres d'une jeune Dame. Comme elle entend fort bien raillerie, l'altercation qu'il y a euë entre elle & luy, a été un vray divertissement pour ceux qui en étoient témoins. Voicy ce que j'ay pû retenir de ce qu'il luy a dit. On « a sujet de vous croire bien dévote, si « l'on en juge seulement par ces Livres de « pieté qu'on voit toûjours sur vôtre table, « même sur vôtre toilette. Je voudrois «

» voir auſſi ceux qui ſont dans cette ar-
» moire grillée, & couverte d'un rideau
» de taffetas verd, pour me confirmer dans
» la bonne opinion que vous voulez qu'on
» ait de vous. Quoy ! vous me refuſez la
» clef ! En tout cas, je ne laiſſe pas de
» vous loüer du ſoin que vous avez de
» donner un bon exemple. Vous reconnoiſ-
» ſez du moins, que la vertu eſt toûjours
» eſtimable, & qu'on l'eſtime toûjours.

III. Une autre que nous avons vûë enſuite, n'a pas pris en ſi bonne part ſon *Heroïſme*, que celle dont je viens de parler. Auſſi eſt-ce une joüeuſe de profeſſion, & qui, par conſequent, devient tres-facilement de mauvaiſe humeur, pour peu qu'on l'attaque ſur la paſſion qu'elle a pour le jeu. Elle venoit de gagner quelque argent; ſur quoy *Becafort* luy a parlé ainſi : Quoy ! » Madame, vous avez gagné trois cens » louis ! quel bonheur pour vos creanciers ! » Vous ne répondez rien ? Apparemment, » il ne faut pas qu'ils s'attendent de pro- » fiter de ce gain. Je croy, pour moy, que » bien loin de payer les anciennes dettes, » le bonheur que vous venez d'avoir, vous » encouragera à en faire de nouvelles. J'en » juge de vous à cet égard par vos ſem- » blables. Les Creanciers des joüeuſes ne » tirent pas plus de profit de ce qu'elles

gagnent, que de ce qu'elles perdent. L'ar- « gent du jeu ne leur sert jamais pour le « necessaire ; au contraire, l'argent du ne- « cessaire, sert pour le jeu. La bonne Da- « me l'a brutalisé & traité d'abord fort du- rement. Cependant, de peur que la dispute ne durât trop long-temps, & qu'ainsi elle ne pût aller aussi-tôt qu'elle le souhaitoit, à une partie de jeu prémeditée, elle a mieux aimé s'appaiser & se radoucir ; mais en même temps, elle prenoit ses gans, son écharpe, & ordonnoit qu'on mît les chevaux au carosse.

IV. Cette semaine-cy ne nous est pas si favorable que la precedente ; car nous prenons un train de nous attirer des affaires, qu'il n'est pas aisé de faire tourner à bien. En voicy une toute nouvelle, que *Becafort* vient d'avoir avec un des plus fameux Partisans que la Maltote ait élevez depuis plus d'un siecle. Il ne parloit que de ses Châteaux, de ses Comtez & de ses Marquisats. Nôtre *Heros*, qui raille volontiers ces sortes de gens, particulierement, quand il les voit enflez d'orgueil, aprés s'être fait violence pour entendre le long détail de toutes les terres qu'il possede, a rompu enfin son silence, pour luy répondre en cette maniere : Qui dit un hom- « me qui travaille avec avidité & avec ar- «

» sons de campagne ; il les reçoit & les » regale souvent chez-luy ; il prêche aussi. » Il prêche donc bien ? dira-t-on ; non, » il prêche mal. Mais comment se peut-» il faire que cet homme prêche mal, que » cet autre fasse mal des Livres ? C'est » qu'ils ont compté tous deux sur leurs » habitudes avec des gens illustres, sans » se mettre en peine de les imiter. On di-» roit, que comme les biens, selon les » loix de l'amitié, sont communs entre les » amis ; ils croyent être en droit de par-» tager leur gloire, sans penser à travail-» ler par eux-mêmes pour en acquerir. En » vain vous vantez-vous donc de connoî-» tre plusieurs Sçavans ; on ne se persua-» dera pas pour cela que vous connoiſ-» siez ce qu'ils connoissent. Vous êtes » pourtant assez ridicule, pour vous ima-» giner que vous avez part à leur gloire, » quoy que vous soyez tres-ignorant. » Malheur à vous, si en toutes choses » vous vous contentez de la sorte ; car il » vous suffira de frequenter les gens de » bien, sans que vous vous mettiez en » peine de leur ressembler.

VI. A peine ce discours a-t-il été fini, qu'un autre importun de nôtre connoissance nous a joints, & nous a encore ennuyez par une narration fort étenduë d'une

longue maladie qui l'avoit empêché de sortir depuis plusieurs jours. *Becafort* ennuyé, aussi-bien que moy, de cette narration prolixe, quoy que, selon l'usage ordinaire, nous n'y eussions donné tout au plus qu'une demie attention, luy a fait une réponse, à laquelle il ne s'attendoit assûrément pas. La voicy. Aussi-tôt que vous « avez commencé le long récit de toutes « les circonstances de vôtre maladie, j'eus- « se voulu vous voir déja guéri : il faut « connoître bien peu les hommes, pour « s'imaginer leur faire plaisir, en parlant « si long-temps de soy-même ! C'est vôtre « amour propre, mon amy, qui vous jet- « te dans cette erreur. Il veut que vous « rapportiez tout à vous ; mais, comme « les autres ont aussi leur amour propre, « vous leur êtes alors d'autant plus im- « portun, incommode, pour ne pas dire, « odieux, qu'ils voyent que vous voulez « leur ôter entierement ce qu'ils deman- « dent pour eux-mêmes. Hé ! du moins, « partagez avec eux. Enfin le demy sça- « vant & l'ex-malade nous ont quittez. On nous a appris dans la suite, qu'ils s'étoient broüillez ensemble dans le chemin ; parce que l'un vouloit parler toûjours des sçavans qu'il connoît, & l'autre, de la maladie qu'il n'a plus.

VII. Pour tâcher de dissiper la mauvaise humeur de *Becafort*, je l'ay engagé à prendre le party de la promenade. En entrant dans une allée, nous suivions par hazard deux Dames, dont nous sçavons parfaitement l'histoire ; &, parce que nous étions assez prés, pour entendre leur conversation, *Becafort* les a accostées, & a » parlé à l'une d'elles en ces termes : Vous » dites, Madame, que vous voulez quit» ter cette allée pour éviter cet Abbé qui » vient vers vous ? helas ! il songe beau» coup moins à vous, que vous ne songez » à celuy qui se promene dans cette autre » allée où vous avez dessein de porter vos » pas. La Dame a rougi ; cependant elle a pris la chose en riant ; &, aprés avoir badiné par quelques minauderies, & par quelques expressions plaisantes & enjoüées, elle a enfilé une route toute differente de de celle qui conduisoit à l'homme en question. Celuy-cy en a fait autant ; & apparemment aprés quelques maneges, les deux parties se seront enfin renduës au même point. *Becafort* vouloit les suivre. Hé ! luy ay-je dit, laissez vivre le monde en paix ; il ne convient point du tout à un honnête homme d'être un espion ; suivre cette femme, comme vous paroissez en avoir envie, c'est tout ce que pourroit faire

faire un jaloux ; en ce cas, je vous le pardonne. Cependant, ſi vous l'êtes en effet, il ſemble, que ce que vous venez de voir, vous inſtruit aſſez, ſans que vous ayiez beſoin d'autres éclairciſſemens. Il a ri, & a profité de ma remontrance.

VIII. Il ſeroit à ſouhaiter qu'un nouveau babillard qui nous a obſedez long-temps, profitât auſſi de la remontrance que *Becafort* luy a faite, quand il luy a parlé ainſi, aprés avoir été aſſez patient, pour entendre un babil d'une longueur inſupportable. Vous êtes bien babillard ! « Certes vous ne le ſeriez pas tant, ſi, « avant que de parler, vous vous interro- « giez interieurement de cette maniere. « Que vay-je dire ? comment le diray-je ? « eſt-il neceſſaire que je le diſe ? ſera- « t-il de quelque utilité ? Ne fera-t-il « point de peine aux autres ? Ne me nui- « ra-t-il point à moy-même ? eſt-il temps « que je le diſe ? Mais, répondrez-vous, il « me faudroit bien dur temps pour cela ! « tant mieux ; vous en parlerez moins ; « vous courrez moins de riſque ; & ceux « de la compagnie en ſeront plus contens. « Le babillard a voulu ſe juſtifier ; mais, bien plus pour babiller, que pour donner de bonnes raiſons : car il n'en faut pas attendre des gens de ſa ſorte ; ils ne ſe mettent

point du tout en peine de ce qu'ils disent ; pourvû qu'ils parlent, ils sont contens. *Becafort* a enfin coupé tout net la parole à celuy-cy, en luy disant, qu'il avoit autre chose à faire, que de l'entendre ; l'autre a essayé de se dédommager sur moy ; mais je n'ay point hesité à me servir de la même défaite. Nous sommes donc restez en repos, & nos oreilles n'ont plus eu tant à souffrir.

IX. Nôtre *Heros* s'est ensuite retiré dans sa chambre, où a il écrit fort longtemps ; puis m'a apporté ce qu'il venoit » d'écrire. Voilà, m'a-t-il dit, des reflexions que j'ay faites sur ce que j'ay vû » & entendu depuis trois jours, & qui m'a » paru digne des exercices de ma profession. Et, parce que je n'ay pû trouver » moyen de les dire à ceux à qui elles con» venoient ; pour y suppléer, je les ay » mises par écrit : car les loix de mon *He*» *roïsme* m'ordonnent d'écrire ce que j'au» ray pensé, si je ne puis pas le produire » au dehors d'une autre maniere. Il a consenti que j'en tirasse une copie ; ce que j'ay fait d'autant plus volontiers, que j'y trouvois beaucoup de verité, de sel & de raison ; & que je ne doutois point que je ne vous obligeasse beaucoup, si je vous en faisois part. Les voicy.

La premiere. Je ne ris point, il eſt vray, de ces termes myſterieux, dont vous vous ſervez tous dans vos converſations ; parce que je n'y comprens rien. Si vous me les expliquiez, je rirois peut-être, ſi ce n'eſt des termes, du moins, de vous.

La ſeconde. Sot que vous êtes ! allez-vous-en vîte ; ſortez d'icy, ſi vous voulez que Madame ſe porte mieux. Ne voyez-vous pas, que vôtre preſence la rend malade ? Sçachez, qu'elle a toûjours des vapeurs de commande, pour s'en ſervir, afin de ſe délivrer des importuns comme vous. Quoy ! vous reſtez, malgré ma remontrance ? Vous voulez donc abſoluément qu'elle guériſſe malgré elle.

La troiſiéme. Quelle comedie ! que les hommes ſont difficiles à contenter ! vous n'avez pû cacher vôtre chagrin, quand vôtre valet vous a annoncé que G..... venu exprés pour vous voir, étoit dans vôtre antichambre ; cependant, vous auriez trouvé mauvais s'il ne vous avoit pas donné cette mortification. Vôtre vanité ſe ſeroit autant plaint, s'il ne vous avoit pas rendû ce devoir, que vôtre bizarerrie ſe plaint à preſent, de ce qu'il s'en eſt acquité. Comment donc faire ? Il n'y auroit qu'à détruire ces coûtumes fatiguantes que l'oiſiveté a inventées, & que la

vanité entretient. Mais, quelques reflexions qu'on faſſe, le monde ira ſon train; parce qu'il n'y aura toûjours que trop de faineans & de vains, pour incommoder par leur oiſiveté, & pour vouloir bien par vanité être incommodez. Je tâcheray pourtant de faire, autant qu'il me ſera poſſible, de ma conduite une exception de ces uſages; parce que d'un côté je priſe trop le temps, pour le faire perdre aux autres, ou pour le perdre moy-même, & que d'un autre côté, je ne me flatte pas de faire honneur, ſi je viſite, ny qu'on s'en faſſe, ſi je ſuis viſité.

La quatriéme. Vous vous plaignez d'avoir la goutte; à la douleur près, je ne vous plains point; vous ne faiſiez preſque aucun uſage de vos jambes; vôtre caroſſe y ſuppleoit.

La cinquiéme. Donnez aſſez de temps à vôtre appetit, pour exciter en vous la faim; & vous verrez que vous dépenſerez peu en friandiſes.

La ſixiéme. Pour n'être point intimidé par vôtre grandeur, je m'en vais vous ſuivre, afin de vous voir faire la Cour à un plus grand que vous. Je vous verray-là, & à proportion, auſſi petit que moy.

La ſeptiéme. B..... en vous accordant cette grace d'une mauvaiſe maniere, n'a

pas bien fait, il eſt vray ; mais vous, qui l'avez reçûë, vous faites encore plus mal, en réflechiſſant trop ſur ces manieres. C'eſt vouloir chercher des prétextes d'ingratitude, que de chercher des défauts dans les bien-faits.

La huitiéme. Je vois bien, que vous ſerez long-temps opiniâtre : Car, à force de ſoûtenir avec obſtination vos opinions, vous avez enfin obtenu la réputation d'habile homme ; & apparemment, vous ne vous déferez pas d'un moyen qui vous a ſi heureuſement réüſſi.

La neuviéme. On dit, que l'amour & la mort égalent tout ; on pouvoit y ajoûter le jeu : car un croquant par ſa qualité, & par ſa naiſſance, fait tous les jours chez vous comparaiſon avec le Duc & le Preſident, s'il montre une bourſe aſſez remplie, pour ſoûtenir un gros jeu.

La dixiéme. Cruel Procureur, me feras-tu toûjours naître des difficultez pour m'empêcher de venir à un accommodemens ? J'aime mieux perdre quelque choſe avec ma partie, que de me ruiner entierement avec toy. Ma cauſe eſt bonne, dis-tu, je la gagneray ; mais quand ? tu la rendras ſi longue, que lorſque je ſeray à la porte du gain, il me manquera enfin de l'argent, clef abſolument neceſſaire pour l'ouvrir.

» deur, à ſe faire un grand terrier, dit
» un homme fort terreſtre. Quel plaiſir
» pour moy, dites-vous, d'avoir en ma
» poſſeſſion plus de vingt lieuës d'étenduë
» de terre. Mais je vais vous augmenter
» de beaucoup l'idée de ce plaiſir, puiſ-
» qu'il a tant de charmes pour vous. Quand
» vous comptez l'étenduë de vos terres,
» vous n'en meſurez que la ſuperficie, &
» moy j'étens la meſure en profondeur juſ-
» qu'au centre du globe terreſtre; & ainſi,
» au lieu de vingt lieuës, je vous en don-
» ne pluſieurs milliers. Raſſaſiez-vous donc
» de terre; je vous mets à même; preſ-
» ſez-vous de vous en remplir; car ce re-
» gal finira bien-tôt pour vous: le temps
» va venir, auquel il ne vous en reſtera
» pas ſix pieds. Comme celuy à qui ce diſ-
cours s'adreſſoit eſt extrémement & nou-
vellement riche, il a repliqué avec une in-
ſolence qui meritoit une repartie plus forte
& plus expreſſive que des paroles. Mais
j'ay jugé, qu'il étoit bien plus à propos
de ne luy marquer du reſſentiment, que
par un mépriſant ſilence: c'eſt pourquoy,
j'ay dit à l'oreille de *Becafort*, qu'il ſeroit
indigne de luy, de ſe commettre avec un
homme, qui n'a point d'autre merite, que
celuy d'avoir amaſſé des richeſſes immen-
ſes, par des voyes ſi odieuſes, qu'il eſt l'a-

domination du public : qu'il doit ſçavoir, que les gens de ſa ſorte ſe méconnoiſſent preſque toûjours ; qu'ils s'imaginent, que plus ils montrent de fierté, mieux ils cachent la ſource bourbeuſe d'où ils ſortent ; & que, s'ils avoient une affaire d'éclat enſemble, elle ſeroit honteuſe pour luy, mais tres-glorieuſe pour ce Partiſan. Il m'a crû, & a quitté priſe auſſi tôt.

V. Comme il étoit encore fort échauffé de ce qui venoit d'arriver, un ſoy-diſant ſçavant, à cauſe qu'il voit ſouvent des gens qui ſont veritablement habiles, s'étant rencontré dans nôtre chemin, s'eſt reſſenti de ce qui luy reſtoit de chaleur & de colere. Car il luy a parlé de la ſorte à propos de ce qu'il venoit de luy dire : Vous « reſſemblez fort à G.... & à D. C. D. C... « Voicy pourquoy. G... frequente les plus « illuſtres Auteurs ; mais il ne les frequen- « te, que pour dire qu'il les connoît, & « qu'il en eſt connu ; leur réputation l'a « mis dans le goût de ſe faire auſſi Auteur. « Il vient en effet de donner un Livre de « ſa façon ; mais le pauvre Livre, pour « venir d'un homme, qui a de ſi belles con- « noiſſances ! D. C. D. C... a relation avec « les plus celebres Prédicateurs, il perd « le moins qu'il peut de leurs ſermons, il « les va voir à la collation, à leurs mai- «

La onziéme. Il faut que vous aimiez bien la ſageſſe ! car vous ne pouvez ſouffrir ceux qui en ont plus que vous ; afin qu'ils vous ſoient plus ſupportables, vous voulez vous perſuader à vous-même, ou perſuader aux autres, qu'ils ne ſont pas ſi ſages qu'on le croit.

La douziéme. L'idée, qui vous repreſentoit vôtre fils comme vôtre ſucceſſeur, n'aide-t-elle point à vous conſoler de ſa mort ?

La treiziéme. Que je me ſuis ennuyé dans cette aſſemblée ! Je puis dire, ſans hyperbole, que chacun a tiré de ſa poche preſque tout le ſujet de la converſation. Aprés que la matiere du temps qu'il faiſoit alors, a été épuiſée, on en eſt venu aux bijoux à la mode, dont la pluſpart étoient tres-bien fournis ; & ainſi, on s'eſt ſeparé les uns des autres, ſans avoir appris autre choſe que ce qu'on ſçavoit déja, ou ce qu'il étoit tres-inutile de ſçavoir ; c'eſt-à-dire, que le temps n'étoit pas ſi beau que la journée precedente ; & enſuite, que celuy-cy avoit une belle montre à repetition ; celuy-là, une tabatiere à charniere perduë, excellemment travaillée ; cet autre, un étuy tres-bien gravé, & un miroir de poche d'un ouvrage fini. Que de temps perdu, dont on

pourroit faire un uſage utile pour des choſes importantes ! Il faut pourtant convenir, qu'il eſt ſouvent bon en quelque maniere, qu'on ſe renferme dans ces bagatelles ; parce que, ſi l'on en ſortoit, la reputation du prochain en pourroit ſouffrir.

La quatorziéme. Vous comptez ſur la confiſcation qu'on vous a accordée ? eſperance mal fondée ! mon amy. Les difficultez d'y réüſſir, vous rebuteront. On a bien de la peine à faire valoir une liberalité faite du bien d'autruy.

La quinziéme. Vous repetez tant ce mot à la mode, que vous l'uſerez en tres-peu de temps. Il ſe déplaît fort avec vous ; car vous le placez ſouvent mal-à-propos.

La ſeiziéme. Examinez la conduite des autres ; à la bonne heure ; cela eſt excellent ; mais c'eſt pourvû que ce ſoit particulierement dans le deſſein, de regler la vôtre, d'imiter ce qui eſt bon, d'éviter ce qui eſt mauvais. Sans cet uſage, vôtre examen vous rendra ſeulement critique, médiſant, mépriſant, &, par conſequent, encore plus imparfait, puis qu'au lieu de vous rendre meilleur, vous corromprez vôtre eſprit par de nouvelles malignitez. C'eſt-là l'idée que donnent

d'ordinaire d'eux-mêmes les satyriques de profession ; ils deviennent aussi odieux, qu'ils tâchent de rendre odieux ceux qu'ils maltraitent : car on est persuadé que leur esprit mordant se réjouit beaucoup plus de trouver du mal en autruy, que du bien. Caractere détestable, puisqu'il ne tend qu'à haïr les hommes, ou à les faire haïr ! On dira peut-être, que je me fais icy mon procés à moy-même, en parlant de la sorte ; on changera de sentiment, quand on fera reflexion, que, si je dis quelquefois des choses desagreables, parce que je les ay pensées ainsi, ce n'est ny par haine, ny par médisance ; mais, pour remplir mon devoir, puisque je suis *le Heros de la sincerité.*

La dix-septiéme. Des gens disent, que les femmes ne rendent aucun service à l'état ; ils parleroient bien autrement, s'ils vous connoissoient, & si toutes les autres imitoient vôtre conduite. N'est-ce pas le servir considerablement, que d'entretenir successivement, comme vous faites, plusieurs Officiers, dont les principales fonctions consistent à soûtenir ses droits, & à le défendre contre ceux qui l'attaquent ?

La dix-huitiéme. Chose admirable ! Vous étiez mal dans vos affaires ; vous les avez

renduës bonnes, en les faiſant paroître encore plus mauvaiſes qu'elles n'étoient ! Les gens qui vous appellent à preſent banquetoutier, ſeront peut-être dans la ſuite les premiers à vous faire la cour, ſi vous êtes en état de leur faire du bien.

La dix-neuviéme. C'eſt tres-judicieuſement parler, que de dire, *prêter ſerment*; car on eſt ſi peu exacte en cette matiere, qu'on retire ſouvent le ſerment qu'on a fait. Je ne demande à l'homme de bien, que le oüy & le non. Tout ce qui ſe dit au delà, ne m'aſſûre de rien, quand je ne ſuis pas certain de la probité.

La vingtiéme. Vous êtes trop attaché à vôtre humeur, pour réüſſir dans le monde, y ayant une ſi grande diverſité de caracteres d'eſprit. Vouloir, par exemple, être toûjours enjoüé, & porter ſon enjouëment dans une compagnie compoſée de gens affligez, triſtes & mélancoliques, c'eſt faire un perſonnage ridicule, parce qu'il n'eſt pas convenable à ceux devant qui on le répreſente. Le commerce de la vie civile demande une eſpece de liaiſon, qui ne ſe peut faire, quand les parties ſont ſi diſcordantes. Il eſt vray, qu'il ne faut pas montrer des défauts, pour paroître plus convenable à ceux qui en ont. Mais il eſt vray auſſi, qu'il faut, autant qu'on

peut, ne leur pas rompre en viſiere ; mais plûtôt tâcher de les faire entrer ſi adroitement dans ſes manieres, qu'ils croyent, que ce ſont les leurs propres, parce qu'ils auront bien voulu les prendre. Cet homme eſt-il opiniâtre ? Faites en ſorte que ſon changement paroiſſe venir de ſon chois, & non pas de vos remontrances.

La vingt-uniéme. Vous voulez paroître fin, pour qu'on croye, que vous l'êtes veritablement ; & ainſi, par vos démonſtrations, vous avertiſſez de ſe défier. Or la fineſſe n'opere pas grande choſe, quand elle trouve la défiance en ſon chemin.

La vingt-deuxiéme. Il me ſemble que vous avez à preſent une meilleure eſtime pour la cour, que vous n'aviez autrefois. N'eſt-ce point que la porte que vous y voyiez fermée, & où vous avez ſouvent & inutilement heurté, commence à s'ouvrir pour vous ?

La vingt-troiſiéme. Je vois pourquoy vous avez choiſi S.... pour vôtre Directeur. Il eſt d'une grande réputation ; par conſequent la profeſſion que vous faites d'être dévote, ſera connuë de bien des gens. Car quel plaiſir prendriez-vous à prier beaucoup Dieu, ſi le monde n'en ſçavoit rien ? Je ne blâme pas tout-à-fait cette précaution ; vous avez aſſez long-

temps ſçandaliſé les hommes ; il eſt juſte que vous ſongiez à preſent à les édifier. Il ſeroit pourtant bon, que vous travaillaſſiez pour vous, auſſi-bien que pour eux.

La vingt-quatriéme. Dans cette compagnie, tout le monde a fait des exclamations ſur la beauté de F.... cependant vous avez gardé ſeul le ſilence, vous n'en avez pas dit un mot. Il n'en faut pas davange, pour luy faire croire, que vous deſapprouvez tout ce qu'on a dit ; & ainſi vous la devez compter pour une ennemie irreconciliable, parce que vous n'avez pas voulu être flatteur. Mille autres occaſions ſe preſentent dans le commerce de la vie, où l'on court ſur differens ſujets le même danger. Que faire donc ? cecy. Evitez ces occaſions ; ou, ſi vous ne pouvez les éviter, accrochez-vous à des apparences de diſtractions, pour vous juſtifier. Employez toutes les adreſſes poſſibles, pour ne rien troubler. Enfin, quoy-qu'il arrive, dites toûjours vray, ou ne dites rien. Eſt-ce dans cet eſprit, que vous avez gardé le ſilence ?

La vingt-cinquiéme. Je conviens, que vous avez des titres de nobleſſe tres-anciens ; que vous poſſedez des biens immenſes ; que vous êtes un des plus grands terriers

du Royaume ; que la dignité où l'on vous a élevé, vous donne un tres-grand relief dans le monde. Convenez auſſi, que cet homme, qui n'eſt ny décoré, ny grand terrier, ny riche, ny noble, penſe juſte, écrit de même, agit avec prudence, ſe conduit ſagement. Vous l'avoüez ? permettez donc auſſi qu'on l'eſtime du moins autant pour ces bonnes qualitez qui ſont veritablement à luy, que vous pour celles que vous n'avez que par emprunt, & qu'on peut tous les jours vous ôter.

La vingt-ſixiéme. Cette affectation de vouloir prendre toûjours la derniere place, pendant que la premiere vous eſt dûë, me fait ſoupçonner que vous ambitionnez d'être vû par tout, mais avec diſtinction. Vous ne vous contentez pas du reſpect qu'on vous porte dans la premiere place, vous voulez encore qu'on vous admire dans la derniere.

La vingt-ſeptiéme. Que vous faites du bien de mauvaiſe grace ! Vous n'accordez point de faveur, que vous ne faſſiez une injure, tant vous répandez d'amertume ſur vos bienfaits.

La vingt-huitiéme. Vous êtes un étourdy. Connoiſſez les gens, avant que de parler en leur preſence, ſi vous voulez dire du mal de quelqu'un. Vous vous êtes

déchaîné contre les Partiſans dans cette compagnie, où il y en avoit un des plus renforcez, celuy-là même, de qui dépend la direction que poſſede vôtre frere.

La vingt-neuviéme. Pourquoy trouvez-vous mauvais qu'on donne ſouvent des regles pour l'exterieur? N'a-t'on pas raiſon de le faire? Car, comme les hommes ſe laiſſent beaucoup gagner par les apparences, on ne peut prendre trop de précautions pour les rendre convenables. Les manieres ſervent, pour ainſi dire, de paſſe-port à la ſageſſe & à la vertu. Celles-cy ſont, il eſt vray, excellentes par elles-mêmes; mais pour les rendre utiles, elles ont beſoin d'être produites avec des ménagemens, qui les faſſent bien recevoir.

La trentiéme. Cet homme vous ſemble trop avide & trop ambitieux; parce qu'il eſt comblé de biens & de grandeurs; parce qu'il reçoit tout & ne refuſe rien. Attendez qu'on vous preſente les mêmes faveurs, avant que de le condamner.

La trente uniéme. Vous êtes bien extraordinaire, de ſouhaiter être hors du monde, à cauſe des civilitez que vous êtes obligé de faire, ou que vous ne pouvez vous diſpenſer de recevoir! Il y a du *Bourruiſme* dans ce ſouhait. Quel mal cet uſage vous fait-il? En devenez-vous plus

pauvre, plus infirme, plus mépriſable, plus déraiſonnable, plus méchant ? Vous voudriez peut-être qu'on agît toûjours exterieurement ſelon les ſentimens de l'interieur ; cela ſeroit à ſouhaiter ; mais enfin cela ſe fait rarement ; & cependant, peu de gens y ſont trompez ; car on ſçait que toutes les ceremonies de la civilité ne conſiſtent que dans des paroles & des geſtes ; & ainſi conformons-nous-y, puiſque, ny nous, ny les autres n'en recevons aucun dommage. Voicy ce que je penſe de cet uſage ; je vous en fais part volontiers ; car vous reſterez peut-être encore aſſez long-temps dans le monde, pour en avoir beſoin. Quand un homme me dit, par exemple, je ſuis tout à vous ; il ſeroit bien étonné ſi je le prenois au mot ; mais je dois plûtôt croire qu'il m'accuſeroit de ne ſçavoir pas vivre ; & il auroit raiſon ; car aſſurément ; c'eſt en quelque maniere ne ſçavoir pas vivre dans le monde, que d'y prendre les apparences pour des réalitez ; de s'imaginer que le cœur s'accorde avec la langue, & de compter ſur cette imagination. Certes, je ne m'y laiſſeray pas tromper ; & bien loin d'exiger des ſervices de celuy qui dit qu'il eſt mon tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur, ſeulement parce qu'il le dit, je ſeray tres-at-

tentif à ne pas donner la moindre marque que je veuille faire une épreuve de l'excés de ſes offres. Il ſe conforme à la coûtume ; on n'a aucun reproche à luy faire. On ſçait bien, ou, du moins, on doit ſçavoir, que cette coûtume n'exige pas qu'on ajoûte foy à ce qu'il dit. Les diſcours obligeans, les reverences & autres démonſtrations exterieures de civilité ſemblent n'être établies, que pour reparer les ſentimens deſobligeans que l'on conſerve dans le cœur contre les hommes, afin que du moins on rende exterieurement ce qu'on doit à leur dignité, à leur rang, &c. On s'en contente ; & cela eſt ſi vray, que la pluſpart ſe mettent peu en peine d'avoir les qualitez perſonnelles qui meritent veritablement qu'on les eſtime & qu'on les honore.

La trente-deuxiéme. Empruntez de vous-même tout ce que vous pouvez, plûtôt que de recourir aux uſuriers. Vendez de vôtre ſuperflu & même de vôtre neceſſaire, plûtôt que de leur aller vendre, pour ainſi dire, vôtre repos & vôtre liberté. Mais, quelle honte ſera-ce pour moy, direz-vous, ſi je n'ay pas de la vaiſſelle d'argent, des meubles magnifiques, un grand équipage ? Mais ne ſera-ce pas une plus grande honte pour vous,

ſi les uſuriers font enfin vendre publiquement & vôtre équipage, & vos meubles, & vôtre vaiſſelle ? Vous rétablirez plus aiſément vos affaires, en tirant quelque choſe de vous même, que ſi les uſuriers s'en mêlent. Si vous êtes riche, vous vous appauvrirez avec eux ; ſi vous êtes pauvre, vous le deviendrez encore davantage. Les ſuperfluitez & les délices ont engendré les uſuriers. On emprunte tres-rarement à uſure pour avoir du pain, pour avoir le neceſſaire. Mais je ſeray donc ſans valets. Hé, ne vaut-il pas mieux que vous ſoyez ſans valets, que de vous mettre en danger de devenir valet vous-même ?

La trente-troiſiéme. Vous n'êtes pas mécontent de moy, vous voulez ſeulement le paroître ; le beſoin que vous prévoyez, que je dois avoir de vôtre protection, vous renfroigne le viſage, afin que je n'oſe vous la demander.

La trente-quatriéme. Dans le commerce du monde, examinez plus ſi l'on fait bien, que ſi l'on ſçait beaucoup. Pour la ſcience, l'exercice de l'eſprit ſuffit. Pour la probité, il faut l'exercice de l'eſprit, afin de connoître ſes devoirs, & celuy du cœur afin de les remplir. Ainſi, il y a plus d'ouvrage pour celle-cy, & par conſequent plus de mérite ; donc auſſi plus de

de ſujet d'eſtime & d'applaudiſſement. Nous nous tenons liez les uns aux autres bien plus ſeurement par la vertu, que par la ſcience. Je me fieray toûjours à un homme de bien, quoyqu'il ne ſoit pas ſçavant; mais je ne me fieray jamais à un ſçavant, s'il n'eſt pas homme de bien.

La trente-cinquiéme. Que n'avez-vous autant de merite que D. B...? Il vous ſeroit plus ſupportable. C'eſt par vôtre faute que vous le haïſſez; il auroit à vôtre égard moins de qualitez dignes de haine, ſi vous étiez plus parfait.

La trente-ſixiéme. Puiſque vous vous êtes rendu digne de cet employ, pourquoy avoir honte de le demander? Le Peintre, qui ſçait bien travailler, ſe fait-il une confuſion de demander à faire des portraits? Il n'y a pas plus de mal à chercher le travail, qu'à s'inſtruire pour s'en bien acquitter.

La trente-ſeptiéme. Ne vous ſervez point du canal de G... pour faire paſſer vos graces à ceux que vous voulez favoriſer. En donnant par vous-même, on recevra tout ce que vous voudrez donner, & vous épargnerez à celuy à qui vous donnerez, la confuſion d'avoir d'autres témoins que vous de ſon indigence. Si vous vous ſervez d'un autre, pour faire arriver vôtre

bienfait, il pourra l'avilir par des manieres déſobligeantes, par des retardemens, ou même le faire ſervir à ſes propres interêts.

La trente-huitiéme. On accourt pour ſe réjoüir avec vous du poſte qu'on vous vient d'accorder. Vous paroiſſez bien indifferent ! Eſt-ce que vous ſongez déja à en obtenir un plus conſiderable ?

La trente-neuviéme. Vous n'écoutez que vos beſoins, ſans examiner ſi l'on peut vous donner ce que vous demandez ; c'eſt pour cela que vous regardez tous les refus qu'on vous fait, comme des cruautez & des injuſtices. Pourquoy vous plaindre ſi cet homme ne vous donne pas, quand vous voyez, qu'il ne peut vous ſecourir, ſans s'incommoder luy-même ? N'a-t-il pas plus de droit que vous ſur ce qu'il poſſede ? Devez-vous trouver mauvais, de ce qu'il ne veut pas ſe faire miſerable, pour vous tirer de la miſere ? Les loix de la charité ſont-elles plus pour vous, que pour luy ?

La quarantiéme. C'eſt en ma conſideration, que vous parliez, moy preſent, à l'oreille de ce Prince. Je ne vous en ſuis pourtant pas plus obligé ; car vous ne luy parliez ainſi myſterieuſement, qu'afin de me faire croire, que vous luy parlez, quand

C

vous voulez, & qu'il vous écoute.

La quarante-unième. Hé, abregez, abregez autant qu'il dépend de vous, les peines de ceux qui ont beſoin de vôtre ſecours. Vous multipliez le bienfait, en diminuant leurs prieres, leurs remontrances, leurs ſollicitations. Ils ſouffrent; vous pouvez les ſecourir; en faut-il davantage, pour vous preſſer de leur faire du bien?

X. Un jeune homme, nôtre voiſin, qui vient ſouvent nous rendre des viſites, mais fort importunes, parce qu'il eſt grand *bagatellier*, pour montrer cependant qu'il n'eſt rien moins, que ce qu'on peut penſer de luy, a prié *Becafort* de luy prêter un volume des Eſſais de Montagne, qu'il voyoit ſur ſa table, aſſurant qu'il aimoit extrémement cet Auteur. Il eſt pourtant à remarquer, que c'étoit la premiere fois qu'il l'avoit vû; & s'il y prenoit goût, c'eſt qu'à l'ouverture du Livre, il y avoit trouvé quelques manieres de parler aſſez libres, pour luy plaire. *Becafort*, qui connoît parfaitement le caractere de l'homme, & qui ſçait qu'il eſt incapable de goûter ce qu'il y a de ſolide dans cet Ouvrage, l'a ôté, ou plûtôt l'a arraché de ſes mains, en luy diſant: Je n'aime point à prêter « mes Livres; car j'ay ſouvent remarqué, « que bien des gens ne les empruntent, «

» que pour faire croire qu'ils aiment à lire,
» sans qu'ils lisent en effet. Une femme,
» par exemple, emprunte un Livre de pie-
» té d'une dévote, pour luy persuader qu'-
» elle a de la dévotion. On emprunte d'un
» Auteur son Ouvrage, pour luy persua-
» der qu'on l'estime, & dans l'esperance
» qu'on l'aura pour rien. On emprunte un
» Livre d'une profonde érudition, pour
» se donner un air d'habile homme. On
» emprunte un Livre seulement pour le
» prêter à d'autres. Il y en a même qui
» en empruntent, pour en faire de l'ar-
» gent. Ces portraits qu'on venoit de faire
des emprunteurs de Livres, ont fort déplû au jeune homme; &, comme il est également étourdy & emporté, il a brusqué fort grossierement celuy qui les avoit faits. Et sur ce que je luy ay representé, qu'étant si brutal, il ne meritoit pas d'avoir commerce avec les honnêtes gens, il a crû se bien justifier, en disant, que c'est son humeur, qu'il ne se refondra pas. Nôtre *Heros* n'est pas, comme vous jugez bien, demeuré muet sur une si ridicule
» justification. Quoy! luy a-t-il dit, pour
» vous justifier de ce que vous êtes si vio-
» lent, vous croyez apporter une bonne
» raison, en disant, que c'est vôtre hu-
» meur! Quand vous parlez de la sorte,

vous voulez donc assurer que vous avez « naturellement un défaut insupportable ; « & que, parce qu'il vous est naturel, « vous n'êtes pas dans le dessein de le cor- « riger ? Appellez-vous cela une justifica- « tion valable ? Dites plûtôt que c'est une « opiniâtreté odieuse. Un Pedant present « à ce dialogue, qui avoit une grande dé- mangeaison de parler, & qui est un des hommes du monde le plus friand d'applau- dissemens & de loüanges, a voulu aussi donner du sien, & a pris pour texte la re- montrance de *Becafort*, qu'il s'est imaginé fortifier beaucoup, en faisant un grand éta- lage de reflexions morales, sur la réputa- tion, sur la gloire, & sur l'application qu'on doit avoir à se faire estimer de tout le monde, des grands & des petits, des pauvres & des riches, enfin de tous ceux qui composent ce qu'on appelle peuple. Il a fait une dépense étonnante d'érudition. Mais comme ces reflexions venoient fort mal-à-propos, & qu'elles n'étoient fabri- quées que de rapsodies puisées dans ses re- cueils, nôtre *Heros*, qui étoit encore trop échauffé pour laisser passer un si fade dis- cours sans replique, en a fait une qui va- loit assurément mieux, que tout ce que le Pedant venoit de dire. La voicy. Ne « soyez pas fâché que le peuple vous esti- «

» me, à la bonne heure; mais ne comptez
» jamais ſur ſon eſtime, comme ſur un avan-
» tage fort durable, l'experience en fait
» trop connoître l'inconſtance & la vani-
» té. La nouveauté, l'extraordinaire, l'e-
» xemple; voilà ce qui preſque toûjours
» produit ces démonſtrations éclatantes
» qu'il donne de ſon eſtime & de ſon admi-
» ration. Mais la nouveauté commence-
» t elle à vieillir? L'extraordinaire n'a-t-il
» plus ce qui ſurprend? L'exemple ne ſub-
» ſiſte-t-il plus? Son admiration & ſon
» eſtime languiſſent, diminuënt & enfin
» ſe détruiſent de telle ſorte, qu'à peine
» en remarque-t-on quelque veſtige. En-
» core l'objet qu'il loüoit tant, ſera-t-il
» bien-heureux, s'il évite le rebut & le
» mépris. C'eſt-là ce qu'il faut toûjours
» attendre de l'ignorance, de l'inconſtan-
» ce, de la foibleſſe, enfin de ceux qui
» jugent ſans bien connoître, qui ſe laiſ-
» ſent emporter à toutes ſortes de mouve-
» mens, & qui donnent priſe ſur eux à
» toutes ſortes d'impreſſions. Tant de tê-
» tes ſi peu attentives, ſi peu éclairées,
» ſi variables, peuvent-elles produire une
» ſolide réputation? Cette replique a été
ſuivie d'une autre qui pourroit paſſer pour
un petit ſermon; & cela, parce que le Pe-
dant s'enfloit contre luy, à cauſe qu'il eſt

beaucoup conſideré entre ceux de ſa profeſſion. En effet, il tient dans la Republique pedanteſque un poſte qui y paſſe pour être fort lucratif & fort honorable; ce que nôtre *Heros* luy a dit à cet égard, eſt de ſi bon ſens, qu'il convient beaucoup moins à un tel homme, qu'à ceux qui ſont placez par la fortune dans la plus grande élevation & dans les plus hautes dignitez. Jugez-en; le voicy mot pour mot: Comment pouvez-vous être ſi fier « & ſi rogue à cauſe de cette dignité, où « la fortune vous a élevé, de ces hon- « neurs qu'on vous rend, de ces complai- « ſances qu'on vous marque, de ces richeſ- « ſes que vous poſſedez? Vous allez per- « dre inceſſamment tout cela; je croy que « vous n'êtes pas encore aſſez fou pour en « douter. Un homme qu'on meneroit en « triomphe par pluſieurs chemins, avec « l'appareil le plus éclatant & le plus ma- « gnifique; & qui ſçauroit, qu'aprés avoir « paſſé par ces chemins, il iroit enfin im- « manquablement & dans peu de jours dans « un précipice; pourroit-il avoir un grand « attachement pour cette magnificence? « Voilà pourtant la repreſentation du ter- « me de la proſperité des plus grands du « monde. Au bout de ces triomphes, de « ces honneurs, de ces grandeurs, il y a «

» un précipice affreux, une foſſe, un tom-
» beau, qui les attend. Qu'ils prennent
» tant de détours qu'ils voudront, il fau-
» dra qu'ils y tombent. On eſt dans un
» vaiſſeau où l'on s'eſt embarqué pour al-
» les aux Indes; on y boit, on y mange,
» on y joüe, on y lit, on y va, on y
» vient, on y ſent de la joye, quand il
» eſt pouſſé pas un vent favorable; on y
» eſt agité de crainte, quand une tempête
» le tourmente: cependant le vaiſſeau va
» toûjours, & enfin il arrive. L'applica-
» tion eſt facile à faire; il faut ſeulement
» ajoûter cette difference; c'eſt qu'on peut
» revenir des Indes; mais on ne revient
» point du ſepulcre; c'eſt-là où l'on rend
» tout ce qu'on poſſede de biens tempo-
» rels; c'eſt-là auſſi que finiſſent toutes
» les inquietudes, tous les ſoins, tous les
» troubles que produiſent l'acquiſition, la
» conſervation & la perte de ces mêmes
» biens. Choſe étrange! qu'on ſoit tres-
» certain de cette verité, & que cepen-
» dant on ſoit auſſi paſſionné pour tout
» ce que comprend ce monde, que ſi l'on
» y devoit reſter toûjours. Vous allez di-
» re que je ne vous apprens rien-là de nou-
» veau; faites donc vous-même quelque
» choſe de plus nouveau, profitez-en. J'ay
eu dans cette même ſcene, mon fait auſſi bien

bien que les autres. Voulant monter ma montre pendant qu'il parloit, je l'ay laiſſée tomber par terre. Ne vous étonnez pas de cet accident, ay-je dit aux ſpectateurs; je ſuis le plus mal-adroit de tous les hommes, je ne ſçaurois rien faire de mes mains, qui tourne à bien. Oh, m'a-t-il répondu, ſi vous croyiez qu'il fallût « beaucoup d'eſprit dans les exercices ma- « nuels, vous ne vous accuſeriez pas ſi ai- « ſément de mal-adreſſe. Il pouvoit avoir « raiſon; auſſi ay-je reparty franchement, que cela pourroit bien être, en ce que nous ne nous accuſons gueres nous-mêmes d'un défaut, ſans ſous-entendre une perfection. Ma ſincerité a contribué à terminer toute la diſpute; car chacun, à mon exemple, s'eſt montré pacifique & tranquille.

XI. Nous avons dîné aujourd'huy avec un Religieux, qui eſt tel, que je n'ay jamais vû un homme qui ait plus l'eſprit de contradiction, que luy. Il eſt d'ailleurs fort homme de bien, tres-aſſidu aux exercices de ſa profeſſion. On s'imagine voir un Ange, quand il eſt aux pieds des Autels; il ſçait admirablement bien parler de la dévotion; on ne peut pas s'exprimer, ny avec plus d'onction, ny avec plus de pieté, qu'il s'exprime. Mais on ne peut pas auſſi contredire, ny plus volon-

tiers, ny plus opiniâtrement, qu'il contredit. Ce contraſte eſt aſſurément bien étrange ! Ceux qui ne le connoiſſent que par ce qu'il a de bon, l'appellent un vray petit ſaint ; je doute fort qu'il en puiſſe devenir un grand avec ſon opiniâtreté. Cet homme, comme vous voyez, étoit à *Becafort* un objet fort propre pour l'exciter à faire une remontrance ; auſſi n'y a-t-il pas manqué. C'eſt ainſi qu'il l'a faite. Comme vous êtes continuellement contredi-» ſant, revêche, inſociable, vous avez eu » grand tort de vous faire un établiſſe-» ment dans cette ſocieté, dans cette com-» munauté ! Je ne vous vois point du tout » propre pour vous conformer à l'eſprit » général qui y regne ; car il arrivera de » vôtre humeur, que vous mépriſerez, que » vous cenſurerez, que vous raillerez, & en-» fin que vous haïrez, & que vous vous fe-» rez haïr. Et, pour ſoûtenir vôtre haine, & » vous défendre de celle des autres, vous » cabalerez, vous attirerez le plus de gens » qu'il vous ſera poſſible dans vôtre party ; » ceux-cy mépriſeront auſſi, cenſureront, » railleront, haïront, & ſe feront haïr ; de » ſorte que voilà une guerre declarée, & » le trouble partout ; & voilà la ſource de » tant de diviſions qu'on remarque ſouvent » dans des Communautez, où la paix au-

roit toûjours regné, ſi un miſerable mu- « tin n'étoit venu la détruire. Quoy que « cette correction fût tres-raiſonnable, on a jugé de la maniere que l'opiniâtre l'a re- « çûë, qu'il n'en profitera gueres.

Je n'ay plus rien à vous apprendre de cette ſemaine, que ces deux remontrances qu'il a écrites, parce qu'il ne luy a pas été poſſible de les faire de bouche aux gens qui luy en avoient donné occaſion.

A un Guerrier. Vos amis diſent partout, que vous êtes allé, tête baiſſée, vous placer dans ce poſte, où le danger paroiſſoit inévitable. Quelle gloire pour vous! quelle réputation honorable vous vous êtes faite par une conduite ſi courageuſe! car tres-peu de gens ont ſçû qu'on vous avoit ſecrettement averty, qu'aſſurément le danger n'iroit pas juſques là.

A un homme qui aime beaucoup le grand monde. Prenez garde à vous, le grand monde va vous étourdir; vous n'avez point plus de beſoin de vous retirer en vous-même, que quand vous êtes au milieu de pluſieurs. Sans cela, vous vous répandrez, vous vous expoſerez à l'éblouiſſement, à la prévention, à l'opinion; & enfin vous vous laiſſerez ſurprendre, vous ne ſerez plus maître de vous. Faites-vous une retraite dans vôtre interieur au milieu de la

foule ; elle vous donnera le moyen de conſiderer attentivement ce qui vous entoure ; & ainſi, ſouvent vous mépriſerez ce que vous entendez eſtimer ; vous ne ſerez point ſurpris de ce qui ſurprend les autres ; vous ne vous ſentirez point porté d'inclination pour tant de vanitez qui ne ſont conſiderables, que par le grand nombre de ceux qui les recherchent ; enfin, comme vous aurez la liberté de ſeparer les choſes de leur exterieur, vous connoîtrez mieux ce qu'elles ſont en elles-mêmes. Ne pouſſez pourtant pas ces préciſions juſqu'à un tel excés, qu'elles vous rendent ridicule ; ce qui arriveroit, ſi elles vous empêchoient de vous conformer aux uſages, aux coûtumes, aux bienſéances & à d'autres devoirs, qui demandent dans le commerce de la vie civile, que l'on faſſe comme les autres, ſi l'on ne veut rien troubler. Car ce ſeroit, par exemple, une imprudence de ne pas reſpecter un Grand, parce qu'on ne fait pas un grand état de la grandeur ; de ne pas ſatisfaire, ſelon ſa profeſſion, à de certaines obligations ceremonieuſes, parce qu'on les regarde comme de pures mommeries ; de ne pas répondre à un compliment affectueux, parce qu'on eſt ſeur que le cœur n'y a aucune part. Exterieur pour exterieur ; voilà la regle établie, il faut la ſui-

SEPTIE'ME SEMAINE.

I. PLus nous voyons le monde, plus *Becafort* trouve matiere de cenſure & occaſion de donner l'eſſor à ſon *Heroïſme*. Une jeune femme que nous trouvons preſque partout, a été l'objet de la premiere réprimende de cette ſemaine : elle étoit avec nous en fort nombreuſe compagnie ; mais cette compagnie n'a pas empêché le *Heros* de luy dire : Je ne croy pas « qu'il y ait un jour auquel vous ayez un « plaiſir complet ; car dans une même jour- « née, vous n'en prenez qu'un morceau « de chacun ; c'eſt un compoſé de pieces « rapportées, priſes dans une converſation, « dans un concert, aux ſpectacles, aux pro- « menades à pied & en caroſſe. Mais je « me trompe ; car tous ces morceaux de « plaiſir en forment un complet ; c'eſt que « ce certain homme ſi aimable à vos yeux, « ſe trouve partout où vous êtes. La Da- « me a pris un ton de fierté & de hauteur, qui luy a attiré cette ſeconde ſortie. Hé, « ne faites point tant la fiere, ou, ſi vous « continuez, je nommeray icy l'indigne « objet de vôtre attachement. C'eſt bien « à vous vrayment à prendre des airs de «

» grandeur, pendant que vous êtes l'escla-
» ve de l'homme du plus petit merite ! Et
parce qu'elle a continué d'insister sur le
ton fier, autre correction qui n'étoit pas
moins forte, que les deux premieres. En-
» fin, aprés avoir été si long-temps dans
» l'obscurité & inconnuë, vous avez trou-
» vé le moyen de vous faire connoître !
» mais c'est bien moins par vôtre nom,
» que par celuy de ce Petit-Maître de
» Cour, dont vous êtes enfin devenuë une
» des Maîtresses. Auparavant on ne di-
» soit rien de vous; mais à present, que
» n'en dit-on pas ? Vôtre vanité s'en fait
» un plaisir; cependant vôtre réputation
» en souffre. Quelle folie, que de se ren-
» dre méprisable par vanité ! A peine a-
-t-il eu achevé, que nous sommes sortis.
Cette sortie si prompte a été causée par
un artifice, dont je me suis servy pour
nous y engager. J'étois allé, pendant le
trouble qu'avoit excité la seconde inve-
ctive, donner ordre à son Laquais de
luy venir dire, qu'on demandoit à luy
parler. J'ay mis cette adresse d'autant plus
volontiers en usage, que je voyois bien, que
nous n'aurions point du tout les rieurs de
nôtre côté; car la Dame en question est tres-
jolie & tres-engageante ; c'est pourquoy,
plusieurs Petits-Maîtres, qui étoient dans

l'assemblée, n'auroient pas apparemment manqué, pour luy faire leur cour, de s'évertuer en petits Heros de chambre.

II. Monsieur E.... s'est justement trouvé à nôtre sortie; cette rencontre a été fort heureuse; car il cherchoit *Becafort*, pour le mener passer quelques jours à sa maison de campagne; ce qui a fait croire à celuy-cy, que l'avis du Laquais étoit vray. E... à son ordinaire, a parlé beaucoup des services qu'il rend à l'Etat, & cela à propos du petit voyage qu'il alloit faire, assurant, que, si son absence étoit longue, on le trouveroit fort à redire. Nôtre *Heros*, au lieu de le flatter là-dessus, luy a répondu: Vous êtes, dites-vous, necessaire à l'Etat; dites plûtôt, que vous luy êtes utile; car vous seriez absolument necessaire, si l'Etat ne pouvoit trouver personne pour vous remplacer. Faites-en par plaisir l'épreuve; quittez la place où vos intrigues vous ont mis. Alors, que de gens se presenteront! que l'on aura à choisir! & aussi-tôt que cette place sera prise, l'agrément de la nouveauté fera qu'on ne vous regrettera point. Il alloit en dire davantage, si E... ne l'eût interrompu de la sorte: Il ne s'agit pas de cela à present; je viens de vous prier de venir

» vous divertir chez moy ; & là je vous » mettray à même pour dire à bien des » gens leurs veritez. Soyez certain, que » perſonne ne s'en fâchera pas plus que » moy. Je ſouhaitois qu'il fit cette partie ; mais il l'a abſolument refuſée, ſans que nous ayons pû ſçavoir alors la cauſe de ſon refus. Il m'a appris enſuite, que c'eſt qu'il commençoit à ſentir un mal de tête, qui l'a tourmenté & retenu trois jours dans la chambre. Comme il n'a voulu recevoir aucune viſite pendant ce temps, ſon occupation & ſon divertiſſement n'ont été autre choſe, quelque repreſentation que je luy aye faite, qu'une aſſiduité preſque continuelle à écrire ſes imaginations ; mais toûjours dans le caractere de ſon *Heroïſme de la ſincerité*. En écrivant, il ſe repreſentoit des gens avec des défauts, ſur leſquels il donnoit une libre carriere à ſon eſprit. A dire vray, ſi nous faiſons bien attention ſur ce que nous voyons tous les jours, ces défauts ne nous paroîtront point du tout imaginaires à cet égard ; nous trouverons que les pratiques du monde ſemblent être le fondement de ſes ſpeculations. Je vous en fais le Juge, vous les allez lire. Quoyqu'il y en ait un grand nombre, je ne croy pas qu'elles vous ennuyent ; car elles ſont, & fort vives, & fort diverſifiées.

A un Auteur. Vôtre Livre marque, que vous avez beaucoup lû, mais il n'en eſt pas meilleur pour cela; on n'y apprend rien de nouveau, & l'on y trouve bien des choſes qui ne meritent pas que l'on prenne la peine de les retenir. Ce que vous dites, a été dit tant de fois, qu'on ſçait vôtre Livre par cœur avant qu'on l'ait lû.

*Sur la diſpute entre *** & ***.* Mettez à part dans vôtre Bibliotheque, les Livres de ces deux formidables partis qui ſe font la guerre depuis ſi long-temps, & donnez pour inſcription à ce recueil, celle-cy: *Les Ouvrages des paſſions.*

A une Dame. Vous n'êtes ſage que par comparaiſon; c'eſt qu'au lieu que L.... ſouffre l'aſſiduité de pluſieurs hommes auprés d'elle, vous ne ſouffrez l'aſſiduité que d'un ſeul. Quand il s'agit de juger ſur cette matiere, ce n'eſt pas d'ordinaire la pluralité qui engage le plus à porter de mauvais jugemens. L... en voit pluſieurs, pour en trouver un qui s'attache à elle; mais pour vous, vous avez déja trouvé celuy que vous ſouhaitiez qui s'attachât à vous.

A une jeune fille. Tenez toûjours bon contre cet homme. Ne luy accordez rien des faveurs qu'il vous demande; car les gens qui doivent n'aiment point à voir

leurs creanciers ; c'eſt l'ordinaire des graces ; elles éloignent ceux qui les ont reçûës. Vous l'aimez, il dit qu'il vous aime ; cela eſt vray ; mais ne comptez plus ſur luy, ſi ſon amour n'a plus rien de nouveau à demander. Vous ſerez plus ſeure de l'attacher à vous par vos reſiſtances, & de le faire venir à l'union legitime qui eſt l'objet de vos deſirs, que ſi vous vous rendez à ſes pourſuites ; parce qu'il vous en eſtimera davantage ; & que bien loin que l'eſtime diminuë l'amour, au contraire, elle ne fait que l'augmenter.

A une vieille qui veut paſſer pour jeune. Vous me faites grand plaiſir, de m'aſſurer que vous n'avez que trente-cinq ans ; ſ'ét ſur ce pied, comme je ſuis de même âge que vous, me voilà fort déſabuſé ; car je croyois en avoir cinquante-cinq. On me donnoit même cet âge dans mon Extrait Baptiſtaire. Aprés cela, à qui ſe fiera-t-on? Ne devroit-on pas plûtôt s'en rapporter aux gens ſur ce qu'ils diſent de leur âge, qu'à ces pretenduës atteſtations authentiques ? Ne ſçait-on pas, que le papier ſouffre tout ? Voilà comme nous devons penſer pour nôtre conſolation. Mais, afin de nous conſoler parfaitement, il faudroit que tout le monde penſât comme nous, & que, ſi la mort nous attend ſeulement

à quatre-vingt-ans, elle voulût bien nous croire sur nôtre parole.

Encore à une vieille. Pauvre vieille! Toutes vos minauderies de jeunesse sont regardées comme autant de grimaces qui vous défigurent. Si vous n'aviez pas tant de rubans de couleur, on feroit bien moins d'attention qu'on en fait sur vos rides. Vous vous croyez donc une vieille bien laide, puisque vous affectez tant de vous rajeunir par vos parures! Avec ces parures, vous êtes une jeune en apparence & tres-laide en effet; au lieu que si vous ne les aviez pas, vous seriez une vieille passable. Vous entendez bien mal vôtre compte dans ces affectations ridicules!

A une femme fardée. Les femmes aiment à paroître belles, & jeunes afin de plaire. Vous êtes assurément dans ce goût general de celles de vôtre sexe. Cependant, vous travaillez tous les jours à devenir laide, vieille & déplaisante. Pour me croire, faites attention sur le blanc & le rouge dont vous peignez vôtre visage. Vous dégoûtez dés à present, & je vous assure, que vous allez devenir encore bien plus dégoûtante. Pour vous en convaincre, considerez celles qui se sont plâtrées comme vous.

A une petite femme. Vous êtes une fort

jolie petite femme. Ménagez donc les avantages de vôtre petiteſſe, & ne les allez pas gaſter par une envie de paroître grande. En vain élevez-vous vôtre chauſſure, ſi vous n'allongez pas vôtre corps.

A un homme d'un mérite ſuperficiel. Comme vous ne ſçavez que briller & éblouïr, frequentez ceux qui ne jugent que ſur les apparences; mais craignez les *approfondiſſeurs*. Ces gens-cy ne comptent preſque pour rien les dehors; ils veulent déplier, examiner, penetrer.

A deux Dames fort amies enſemble. Il ne faudra qu'un *cher* pour mettre bien-toſt la diviſion entre vôtre *chere* & vous. Un ſeul homme eſt capable d'introduire une haine irreconciliable entre vingt femmes qui s'aiment éperduëment, & qui ſe proteſtent les unes aux autres, qu'elle s'aimeront toûjours.

A un Noble pauvre. Certes, on connoît bien par la pauvre vie, qu'on vous voit mener, que vôtre nobleſſe eſt tres-ancienne: car il faut qu'elle ait bien fait de la dépenſe, avant que d'arriver juſqu'à vous. N'eſt-il pas vray, que vous en vendriez volontiers un ſiecle, pour avoir de quoy vivre plus à vôtre aiſe, & luy faire plus d'honneur?

A un homme fier. Vous prétendez que

re fierté vous donne l'air d'un grand
gneur; vous vous trompez; elle ne vous
paſſer que pour un grand ſot.

on avis. Pour n'aimer point à vous mon-
tant par tout, connoiſſez bien ce que
is êtes, & aſſurément, vous aurez quel-
honte de vous faire voir. Vous riſque-
beaucoup moins, ſi vous vous cachiez;
is n'importuneriez pas; vous ne don-
iez point à connoître vos défauts; on
is croiroit tout autre.

A un maître de ſcience, fort ignorant.
us vous moquez de ce que ce boſſu oſe
ntrer à danſer & à ſe preſenter de bon-
grace. Bien des gens ſe moquent auſſi
vous, de ce que vous entreprenez d'ap-
ndre aux autres ce que vous ne ſçavez
vous-même.

A une prude incommode. Quel ménage!
ndant que vous êtiez coquette, vôtre
ry ne vous donnoit point de repos; à
ſent que vous être prude, vous n'en
nnez point à vôtre mary. Vous ne ſerez
ne jamais ſans trouble; car je ne vois
int de milieu entre la ſageſſe & la folie.
oyez-moy, conſervez vôtre vertu;
is aſſaiſonnez-la de la belle humeur de
tre coquetterie.

Sur la magnificence & la ſomptuoſité.
ge tu es fou, mon amy, quand tu t'i-

magines avoir besoin de somptuosité & de magnificence pour te faire respecter & craindre ! considere, je te prie, ce venerable veillard qui se fait obéïr par un grand nombre d'autres au premier mot qu'il dit, & devant qui ils se prosternent pour marquer leur respect & leur veneration. Ce veillard a cependant les pieds nuds, & ne porte pour habit qu'une espece de sac, ouvert par les deux extrêmitez, & couvert d'un manteau, dont le maniement feroit fremir l'épiderme de tes mains, tant l'étoffe en est rude, grossiere & heriſſée. Ta magnificence t'attire seulement des respects exterieurs ; mais la vertu que ce bon homme couvre d'un pauvre habit, luy procure l'estime de tous ceux qui le voyent.

Sur les Cousins & Cousines. Cet homme qui vous vient voir si souvent, est vôtre Cousin, dites-vous ? J'attends vôtre mariage ensemble pour le croire ; car j'examineray si vous demanderez dispense. L'amour produit presqu'autant de faux parens, que de veritables.

Sur une retraite guerriere. Quelqu'effroyable que soit la defaite & la déroute d'une armée, aucun des vaincus ne croit meriter le nom de poltron & de lâche. Ils ont tous une ressource interieure de gloire

& d'honneur. Ils croyent mériter le nom de vaillans hommes, pourvû qu'ils puiſſent aſſûrer, qu'ils ſe ſont trouvez à une terrible action. Rien n'eſt plus ordinaire, que d'entendre dire, qu'on a fait une glorieuſe retraite. Il ſembloit alors aux fuyards, qu'ils étoient portez ſur les aîles de la renommée, & que le bruit des trompettes qu'ils entendoient en fuyant, n'étoit que pour publier la gloire de leur fuite.

A un riche, qui méconnoît un parent pauvre. Quoy ! vous ne voulez pas reconnoître J.... pour vôtre parent, à cauſe qu'il eſt pauvre ! Eſt-ce que vous prétendez que dans les familles où ſe trouve l'indigence, il ſe fait toûjours des baſtards ? Si vous le croyez, quelle raiſon avez vous pour prouver, que vous êtes plûtôt legitime qu'un autre ? Car apparemment vous n'avez pas oublié la pauvreté de votre premiere condition.

A un Avocat. Pour un jeune Avocat vous avez bien des pratiques ! on dit, que c'eſt vôtre femme qui vous les attire. Si cela eſt, pendant que vous plaidez dehors pour les autres, elle plaide à la maiſon contre vous. N'eſt-il pas vray, que vous vous en conſolez ; car vous gagnez l'un & l'autre ?

A une femme fardée. Vous vous affligez, parce que le viſage vous devient rouge. Vous devez plûtôt, ce me ſemble, en avoir de la joye; car vous n'aurez plus la peine de le rougir. Une rougeur naturelle eſt-elle plus méchante qu'une artificielle? mais de tous les rouges celuy qui vous ſiéroit le mieux, c'eſt le rouge de la pudeur.

A un homme trop facile. Non certes, je ne vois pas d'homme ſi complaiſant que vous. Quelque choſe qu'on demande que vous faſſiez, vous la faites. Quelque choſe qu'on demande que vous croyiez, vous la croyez; quelque ſecret qu'on demande que vous reveliez, vous le revelez; il n'y a point de nenny chez vous.

A une Dame, ſur ſa ſervante. Vous ne traiteriez pas vôtre ſervante avec tant de ménagement, ſi vous vous étiez mieux ménagée avec elle. Vous êtes ſa maîtreſſe, il eſt vray. Mais elle eſt auſſi la maîtreſſe de vôtre ſecret. Elle vous mene comme elle veut, parce qu'elle ſçait vos menées.

De la crainte. Craignez, je le veux bien; mais que ce ſoit ſans inquietude. Craignez parce que l'experience des viciſſitudes continuelles que vous voyez dans le monde, vous empêche de vous flatter d'aucune certitude

certitude & d'aucune assûrance. Craignez sans inquietude ; car il vous peut arriver aussi-tôt du bien, que du mal.

A un Musicien. Si je ne devois jamais chanter que devant vous, à la bonne heure, je n'apprendrois que vos airs. Mais, comme je me propose de chanter devant d'autres, n'est-il pas juste que j'apprenne ceux que je suis assûré, que tout le monde écoutera volontiers ? Je croy que personne ne peut trouver à redire, que je sçache les airs du maître de mon maître.

Sur la frequentation des femmes. Voyez où vous conduit cette passion que vous avez de frequenter beaucoup de femmes ; vous quittez vos meilleures affaires, pour vous en faire de mauvaises. Les femmes veulent que ceux qui les aiment, fassent tout pour elles ; & ainsi, il ne faut pas s'étonner s'ils ne font rien pour eux-mêmes.

A un mary. Vôtre femme n'auroit pas reçû tant de compagnies chez-elle, si vous-même n'en étiez pas allé tant chercher dehors. A force de la voir rarement, vous l'avez mise dans l'habitude de ne se soucier pas de vous voir.

Sur les civilitez. A voir les reverences, les civilitez, les soûmissions que les hommes se font les uns aux autres, on croi-

roit qu'ils ne ſont animez que par un eſprit d'humiliation & d'aneantiſſement ; qu'ils n'ont point d'autres combats à ſoûtenir, que celuy de ſe défendre de l'orgueil, & de faire des efforts pour travailler à qui ſera le plus humble. Laiſſons finir la ceremonie pour connoître veritablement ce qui en eſt, on vient de joüer la Comedie ; chacun va bien-tôt rentrer dans ſon naturel ; & tous montreront qu'ils ſont bien autres qu'ils ne paroiſſent. Malheur à celuy qui fonde des projets ſur ces obligeantes apparences !

A un pere ſur ſa fille. Ah que vous êtes content de la faute qu'a fait vôtre fille ! car vous avez enfin un prétexte pour ne luy point donner d'autre dotte que celle d'un Convent. Vôtre avarice l'a fait perdre dans le monde, la fera perdre dans la Religion, & enfin vous perdra vous-même. Pere cruel, n'êtes-vous riche, que pour plonger vos enfans dans la miſere ?

A une femme de mauvaiſe humeur. Hé quoy ! vous êtes toûjours de mauvaiſe humeur avec vôtre mary ! n'eſt-ce point que vous épuiſez vôtre bonne humeur avec une autre ?

De la proſperité. Toutes choſes ont leur meſure : Si elles vont au de là, l'excés les fait paroître monſtrueuſes ; auſſi arrive-t-

il tres-ſouvent, qu'elles diminuënt plûtôt qu'elles n'augmentent, quand elles ſont arrivées au degré qui leur eſt marqué. Cette reflexion doit faire craindre ceux qui ſont dans la plus grande proſperité.

A une fille recherchée en mariage. Cet homme qui vous recherche en mariage, vous aſſûre, que vous êtes entierement ſa maîtreſſe; ſi vous pouviez faire de cette aſſûrance un article de vôtre contrat.... Mais c'eſt juſtement ce même contrat, qui détruira vôtre maîtriſe.

Sur la magnificence de quelques Eccleſiaſtiques. Nous rendrions nous aux remontrances des Apôtres, s'ils venoient avec leur pauvreté & leur baſſeſſe pour nous inſtruire, pendant que nous voyons les richeſſes & l'élevation de ceux qui nous prêchent les mêmes devoirs? que ces ſaints auroient d'affaires! car ils ſeroient dans l'obligation de prêcher les maîtres & les diſciples.

De quelques femmes. Je croy qu'enfin il arrivera, que les femmes ne ſe ſoucieront plus de la médiſance; car il y en a tant de galantes, qu'il y a lieu de craindre que le grand nombre ne faſſe paſſer enfin la galanterie pour une perfection & un mérite, & qu'ainſi la médiſance n'oſe plus y mordre.

De l'obëiſſance chrétienne. On ne voit

plus guéres d'obéïſſance chrétienne depuis que le temporel eſt entré abondamment dans la pluſpart des ſuperioritez. On obéït par eſprit d'intereſt, parce que les Superieurs ont de quoy le contenter.

A un homme vain. Quelque choſe que vous diſiez, nous ſommes aſſurez, qu'on vous a trompé; mais vous êtes trop glorieux, pour le reconnoître. Si vous êtiez auſſi habile, que glorieux, nous vous croirions.

Sur une plainte injuſte. Vous vous plaignez de l'injuſtice de la république, parce qu'elle vous laiſſe dans la miſere, & qu'elle ne vous donne aucune place ny aucun établiſſement, pour vous en tirer. Commencez par vous plaindre de vous-même; car vous vous êtes plongé dans la pauvreté par vôtre faute; &, comme par la même faute, vous ne vous êtes rendu capable de rien, on ne ſçait que faire de vous. N'accuſez donc point d'injuſtice, implorez plûtôt la charité.

Sur une rupture d'amour. Si vous me vouliez croire, vous ne feriez point tant de reproches à cet homme que vous appellez infidele. Vous demandez qu'il ſe juſtifie; comme il ne luy ſera pas difficile, puiſque vous le ſouhaitez, adieu la rupture que vous avez reſolu de faire.

A un Auteur. Il y aura des envieux, des ignorans, des ſçavans, des prévenus, qui liront vôtre ouvrage, & tous ſeront plus diſpoſez à le condamner, qu'à le loüer; & vous, de l'humeur que je vous connois, vous le lirez avec tendreſſe, avec complaiſance, avec amour; & tout cela vous empêchera d'y trouver aucune faute; jugez, cela étant, du ſuccés qu'il doit avoir.

A un avare. Tout le monde vous accuſe d'avarice, je vous en accuſe auſſi; & c'eſt à cauſe de la petite dépenſe que vous faites pour vôtre famille. Hors de là, je vous trouve tres-prodigue; car je ſuis inſtruit de vos profuſions pour cette troiſiéme chambre, où rien ne vous coûte, parce que tout vous y fait plaiſir; vous y careſſez même le chat & le chien plus que vos enfans. Que vous épargneriez de dépenſes, ſi vous n'en faiſiez pas plus pour les plaiſirs qui vous ſont défendus, que vous en faites pour ceux qui vous ſont permis!

A un Prédicateur. Vous avez bien prêché; mais c'eſt ſeulement pour les yeux & pour les oreilles; car vous n'avez de bon que le geſte & la voix.

A une liſeuſe de Romans. Vous entrez en goût pour l'amour, en liſant ces grands Romans qui vous charment & qui vous

enchantent ; n'entrez donc aussi en goût que pour des heros aussi parfaits, que ceux qui y sont répresentez.

A un Médecin. Vous êtes Medecin, G... est Chirurgien ; & vous aimez sa femme ; que cet amour coûtera de sang à vos malades !

A un Directeur. Que vous perdez de temps, & que vous en faites perdre à ces femmes que vous dirigez ! Vous avez avec elles de si longs entretiens sur leurs devoirs, qu'il ne leur reste pas assez de temps pour les remplir. Vous n'en douteriez pas, si vous sçaviez, dans quels déreglemens sont les enfans & les domestiques, pendant que vous ne parlez que de regularitez à leurs meres & à leurs maîtresses.

A propos du discours ridicule d'un Petit-Maître. De quoy vous aviſez-vous de dire que la P. D. F. a tous les agrémens qui peuvent faire aimer ? Cela est tres-vray ; mais à peine vous a-t-on écoûté ; au lieu que si vous aviez dit, comme le Petit-Maître E.... qu'elle porte sur les épaules un beau visage, alors les femmes, charmées de cette expression, vous auroient & admiré & applaudi. Mais non, je me trompe, il faudroit qu'avec cette expression, vous fussiez aussi-tôt, que E.... pour leur plaire.

Sur une Bibliotheque. Quand je vois dans vôtre Bibliotheque tant de méchans livres ſi bien reliez, je ne puis m'empêcher de dire, qu'il faut que vous aimiez bien les ſottiſes, pour les faire ſi bien habiller.

Des femmes. N'y aura-t-il point pour la parfaite felicité des hommes, un paradis particulier pour les femmes? Je n'en croy pourtant rien, parce que je ſuis dans l'obligation de ne le pas croire; mais je ne penſe pas que je ſois dans l'obligation de ne le pas ſouhaiter. Ce n'eſt pas que je les croye mauvaiſes; à Dieu ne plaiſe, que je porte un tel jugement; mais c'eſt, qu'à en juger de ce qui ſe paſſe icy, ce qu'elles ont même de bon contribuë à nous ôter nôtre repos.

Sur les Livres. On vous entend dire depuis quinze ans, que vous avez un *Plutarque de Vaſcoſan.* Voilà, ce me ſemble aſſez long-temps parler de la belle impreſſion de cet excellent Livre. N'eſt-il pas temps à preſent que vous le liſiez? Ayez des Livres d'une belle impreſſion, à la bonne heure; mais n'en bornez pas tout l'uſage à les tenir rangez ſur une tablette, ou à les montrer.

Sur un livre. Je vois que vous voulez paſſer pour bien plus habile que l'Auteur

dont vous liſez l'ouvrage ; & ainſi, il faut abſolument que vous y trouviez des fautes ; auſſi m'attends-je bien, que vous m'en allez montrer.

A un joüeur. Vous admirez, dites-vous, l'habileté de ce joüeur de gobelets, à faire des tours de cartes ; & moy j'admire vôtre admiration, puiſque vous en ſçavez faire de bien meilleurs que luy. Il ſemble que vos doigts ayent des yeux, pour vous choiſir les cartes qui vous conviennent, & pour vous les donner.

De la défiance. On vous entend dire ſouvent, que vous regardez la défiance comme la mere de ſeureté. Cette précaution eſt bonne ; mais elle ſera excellente, ſi vous commencez par vous défier de vous même. Imaginez-vous, que vous êtes, pour ainſi dire, compoſée de deux *vous* ; du *vous* de la raiſon, & du *vous* des paſſions ; que le premier *vous* ſoit toûjours celuy qui ſe défie, afin qu'il ne ſe laiſſe pas ſurprendre par le ſecond.

A un mary. C'eſt une grande indiſcretion, que de loüer extremement ce qu'on qu'on poſſede, & ce qu'on ſouhaite ne conſerver que pour ſoy.

A un Poëte. En vain prenez-vous un haut ton pour me lire vos vers. Je ne les en eſtimeray pas davantage ; car à mon égard,

égard, ce n'eſt point le ſon de la voix, qui fait le bonheur; & c'eſt le bon ſens que je cherche.

A un Auteur. Je vous avertis en amy, que vous vous fiez trop ſur vôtre réputation. Il eſt vray, que les ouvrages que vous avez donnez juſqu'à preſent au public, vous font paſſer pour habile homme; mais vous avez tort de vous mettre à leur abry, pour en faire paſſer de mauvais, comme celuy-cy, par exemple, que vous venez de me lire. Ceux qui ſe laiſſent conduire par la prévention, pourront le bien recevoir. N'attendez pas le même avantage de ceux qui ne loüent que ce qui eſt loüable; & c'eſt pourtant l'applaudiſſement de ceux-cy que vous devez le plus rechercher.

A une grondeuſe perpetuelle. A quelque prix que ce ſoit, vous voulez gronder, quereller. Puiſque vous aimez tant les troubles, commencez par vous gronder & quereller vous-même; car vous le méritez bien, ayant une ſi inſupportable humeur. De cette maniere, vous ne manquerez pas d'exercice; car vous en fournirez aſſez de matiere, pour ſuppléer à celle qui pourroit vous manquer d'autre part.

A propos d'une demande. Hé, Monſieur, il y a deux mois que je vous deman-

de tres-peu de choſe, ſans que vous vouliez me l'accorder. Apparemment, c'eſt que vous avez prévû que je vous en demanderois une plus grande; & ainſi, vous avez jugé, que, quand vous m'accorderiez cette petite, comme elle me tiendroit lieu d'une tres-grande, par les difficultez que vous m'avez faites, je n'oſerois vous rien demander de plus.

A un orgueilleux. Vous vous flattez d'avoir une grande ame; pour moy, qui ne vous flatte point, je vous dis, que vous avez ſeulement une ame fiere, arrogante, orgueilleuſe.

A un habillard. Cet homme-cy eſt habile; c'eſt un avis que je vous donne en amy; car je ſçay que vous n'aimez à babiller, qu'en preſence de ceux que vous croyez plus ignorans que vous.

Sur un contre-temps. Nous ne ſommes aſſemblez icy, que pour parler de l'éloquence; ne venez donc point nous entretenir de mathematiques; nous ſçavons que vous y êtes habile; nous les eſtimons ces mathematiques; mais nous ne faiſons point cas du Mathematicien, quand il en parle mal-à-propos.

A un homme fier. Vous avez raiſon en une maniere, de rebuter ceux qui ſont au deſſous de vous, de les écarter de vôtre

preſence, de ne les pas approfondir; vous connoîtriez à la fin qu'ils méritent mieux que vous la place que vous occupez.

Des Orateurs. Peu de gens excellent en éloquence; on ne laiſſe pas d'eſtimer pluſieurs de ceux qui en font profeſſion. C'eſt qu'heureuſement pour eux, peu ſont aſſez habiles, pour connoître ce qui fait un veritable Orateur. Penſez-vous, par exemple, que toutes ces femmes qui courent vos prédications, ſoient une preuve que vous prêchiez bien?

Sur une faveur reçûë. Quand vous repetez ſi ſouvent, que le Prince vous a fait une faveur, ce n'eſt pas tant pour nous apprendre que vous l'avez reçuë, que pour nous perſuader, que vous étiez digne de la recevoir.

Sur une plainte. Que les temps ſont durs! vous récriez-vous; donnez moins dans les ſuperfluitez, vous les trouverez plus tendres & plus ſupportables.

A un homme vain. Je vous ay vû à la Cour, bien petit; & vous voulez paroître icy un geant. Je vous vois pourtant de la même taille, c'eſt vôtre imagination ſeule, qui vous repreſente à vous-même plus conſiderable que vous n'êtes. Mais comme nous n'avons pas à vôtre égard des tours d'imagination ſemblables aux vô-

tres, nous ne vous recevons que comme tel que vous êtes en effet. Nous ne vous croyons point du tout grand, à cauſe que vous avez vû des grands.

A une vieille. Plus vous vieilliſſiez, plus vous vous piquez de faire des paſſions. Si vous doublez vôtre âge, ſi vous vivez encore quarante ans, vous voudrez mettre tout le monde en combuſtion. Mais il faut eſperer, que vos égoûts diminuëront vos feux.

Sur la parenté. Cherchez dans vos titres, pour voir ſi vous n'êtes point en quelque degré parent de L.... Si vous en trouvez, il ne ſera plus pour vous un ambitieux immoderé; ce ſera un homme qui tend legitimement où ſon mérite le porte.

Des viſites. Portiers, Suiſſes, que vous êtes utiles pour l'acquit du ceremonial, puiſqu'il ſuffit que vous atteſtiez qu'on a voulu faire les viſites que le devoir obligeoit de rendre! on aime bien mieux parler à vous, qu'à vos maîtres & à vos maîtreſſes. N'eſt-ce point cela qui vous rend ſi fiers & ſi rogues?

A une perſonne fort remuante. Je ne ſuis point la dupe de vos agitations & de vos mouvemens; car je connois parfaitement bien, que vous n'avez point d'autres affaires que celle de paroître en avoir.

A un amy. Je voudrois bien que vous euſſiez plus d'amitié que d'eſprit, vous ne trouveriez pas de ſi ſpecieuſes raiſons pour me refuſer la protection que je vous demande.

A un homme nouvellement élevé en dignité. Cette élevation où l'on vous met, vous ſurprend ? vous n'y ſongiez pas : vous n'avez fait aucune démarche pour la demander ? Pour vous faire double plaiſir, on veut bien le croire ; on ne veut point s'en informer de celuy qui vous la donne ; on veut auſſi luy laiſſer le plaiſir de ſe perſuader, qu'on croit, que c'eſt au mérite, & non pas à l'importunité qu'il l'accorde.

Du mérite. Il eſt conſtant, que vous aviez oublié que G.... a du merite, & qu'il luy a fallu la faveur du Prince pour vous en faire reſſouvenir. S'il tombe en diſgrace, l'oubli reviendra.

A un Courtiſan. Quel changement en ſix heures ! Ce matin vous avez bruſqué M.... à outrance, dans vôtre anti-chambre. A preſent en ſortant de chez ce grand Seigneur, vous le gracieuſez extrémement ; oh apparemment, vous venez d'appercevoir qu'on le va rendre du moins égal à vous.

De la Comedie du monde. Allons, con-

tinuez de joüer la Comedie ; vous venez d'éclater de rire avec C.... pour luy marquer, que vous vous réjoüissez beaucoup de la fortune qu'il vient de faire. Voicy P.... qui vient de perdre sa femme; pleurez presentement avec luy, pour luy marquer la part que vous prenez à sa douleur.

Des Grands. Il est vray que R.... est un grand Seigneur, & qu'il y a de l'honneur & de l'avantage à gagner son affection. Donnez-vous cependant bien de garde de l'aider dans cette méchante affaire ; sa grandeur l'élevera au dessus du danger, de sorte qu'il s'en tirera sans peine; mais vôtre petitesse vous y fera succomber. Vous ne pourrez vous en relever par vous-même ; & ce Grand ne vous aidera point du tout à vous en relever ; au contraire, il se déchargera sur vous de tout le poids que vous craignez.

A un Precepteur. Ne vous mettez point tant en peine pour faire connoître à ce jeune Seigneur combien il est élevé au dessus des autres ; tout ce qui l'entoure, l'instruit assez là-dessus. Apprenez-luy seulement à faire un bon usage de son élevation ; car il se trouvera peu de maîtres qui voudront prendre ce soin.

Des Jugemens. Vous reconnoissez enfin de

l'équité dans le Prince; mais il falloit pour cela, qu'il vous plaçât, comme il a fait, plus haut que vous n'étiez: car c'eſt ſur vôtre interêt que vous la meſurez.

Du ſuperflu. Faites-y bien attention; vous vous donnez plus de peines pour les choſes, donc vous pourriez fort bien vous paſſer, que pour celles qui vous ſont neceſſaires.

De l'ambition. Que l'on s'épargneroit d'inquietude, ſi l'on proportionnoit l'idée de ſon établiſſement à la durée de ſa vie!

A une Dame. Mettez vos gans; nous ſçavons que vous avez de belles mains. A force de les montrer, vous les ferez enfin devenir laides.

III. Auſſi-tôt que *Becafort* s'eſt ſenti délivré de ſon mal de tête, & que ſa ſanté a été rétablie, nous avons reçû des viſites. Heureuſement ceux qui ſont venus d'abord, étoient des gens qui connoiſſoient ſon foible, & qui, par conſequent, n'étoient pas d'humeur à l'irriter, en ſe fâchant eux-mêmes de ce qu'il leur pouvoit dire. Un entre autre (c'eſt M. *Geromne*, que vous connoiſſez, & qui eſt des amis de vôtre famille) s'eſt fait un plaiſir de s'attirer les mercuriales de ſon *Heroïſme*. C'eſt le premier qui a égayé nôtre ennuyeuſe ſo-

litude. En entrant il m'avertit en particulier, qu'il luy alloit donner une belle carriere ; cependant il m'a prié d'ordonner de ne laiſſer entrer perſonne, afin qu'il n'y eût aucun témoin de ce qui ſe paſſeroit entre nous ; ce que je luy ay accordé d'autant plus volontiers, que je trouvois cette précaution fort raiſonnable. *Geromne* a commencé la premiere Scene de cette Comédie, par montrer beaucoup de diſtraction ſur ce qu'on luy diſoit. Que vous » êtes diſtrait, luy a dit *Becafort*, mais » avoüez la verité ; on ne vous fâche point, » quand on vous accuſe de diſtraction ; vous » la regardez comme la marque d'un eſprit, » qui penſe toûjours à differentes choſes, » & qui ſont toutes grandes ; c'eſt pour- » quoy, vous ne vous en corrigez point. » Je vous conſeille pourtant de vous en » corriger ; car ce manege ne vous fait » point honneur. Vous ne ſçavez peut- » être pas, qu'on donne à vôtre diſtra- » ction le nom d'étourderie ; mais on n'oſe » vous le dire auſſi franchement que moy.

Toute la converſation, qui a duré aſſez long-temps, n'a été preſque compoſée, que de dits de la part de *Geromne* exprés, pour s'attirer des repliques déſobligeantes que *Becafort* n'a pas manqué de luy faire ſur le champ. Je vais vous les rapporter

en maniere de dialogues, paſſant ſous ſilence ce qui s'eſt fait & dit entre deux, ſans avoir rapport au caractere *Hypocondriaque* de nôtre *Heros*.

1. *Geromne.* Je ne croy pas qu'il y ait dans le monde un homme moins ambitieux que moy, quoyque je ne refuſe pas les élevations qui ſe preſentent.

Becafort. Vous n'avez pas d'ambition; je le croy comme vous le dites; mais je ne vous en loüe pas plus pour cela; car je ſçay, que c'eſt parce que vous avez trop de pareſſe pour être ambitieux.

2. *Geromne.* Vous en demandez trop à un ignorant comme moy.

Becafort. Quand vous avoüez que vous êtes un ignorant, voulez-vous de bonne foy; qu'on le croye comme vous le dites? Pour moy je vous avoüe auſſi ſans façon, qu'on le croit ainſi; mais on ne vous tient point compte de vôtre ſincerité; car vous attendiez quelque choſe de plus obligeant.

3. *Geromne.* D'où vient que vous ne me faites point compliment ſur ma nouvelle dignité?

Becafort. Voicy mon compliment.; je ne ſçay s'il vous contentera. A preſent que vous êtes dans l'élevation; tout ce qui vous étoit égal, vous va paroître bien petit, en comparaiſon de vous! auſſi l'al-

lez-vous bien mépriſer. Que de faux-pas vous feriez dans cette dignité où la faveur vient de vous mettre ! vous vous laiſſez aiſément prévenir ; voilà ce qui me fait particulierement craindre pour vous & pour les autres.

4. *Geromne.* Il y a huit jours que je ſuis en regal ; voulez-vous que je vous faſſe le détail des feſtins où je me ſuis trouvé ?

Becafort. Mangez, mangez, puiſque vous aimez tant à manger ; mais ne venez point nous étourdir de vos *mangeries* : eſt-ce que vôtre bouche n'eſt faite abſolument que pour cela ?

5. *Geromne.* Enfin j'ay fait une maîtreſſe ! vous allez dire ſans doute, que je m'y prens ſur le tard.

Becafort. N'avez-vous point de honte de faire l'amoureux à vôtre âge ? Mettez-vous dans l'eſprit, qu'elle n'a point d'amour pour vous, qu'elle n'en aura point, quelques témoignages qu'elle vous en donne ; & que ſi vous pouvez plaire, ce n'eſt que comme plairoit un bouffon, qui joüeroit un rôlle ridicule. Elle ne vous marque un faux amour, qu'afin de tirer de vos liberalitez de quoy en témoigner un veritable à un autre.

Geromne. L'eſprit de ma maîtreſſe eſt uniquement ce qui me charme, ce qui me captive.

Becafort. C'eſt ſon eſprit ſeul que vous aimez, dites-vous? vous êtes uniquement charmé de ſes converſations? mais d'où vient donc, que, quand d'autres femmes qui la vallent bien en eſprit, vous embaraſſent & vous inportunent? oh, certes, vous aimez encore autre choſe avec l'eſprit.

6. *Geromne.* Je crains beaucoup la compagnie des ſçavans; ils m'ennuyent & me fatiguent.

Becafort. Il faut être bien ignorant, pour trouver les ſçavans inſupportables; car les contraires ne s'accordent jamais.

7. *Geromne.* Moy, rire à la Comedie! fi, cela ne me convient point; au contraire, je ne ſuis jamais plus ſerieux, que, quand je vois rire le parterre.

Becafort. Le parterre rit donc deux fois; c'eſt-à-dire, des bouffonneries du ſpectacle, & de vôtre gravité affectée.

8. *Geromne.* Quelque ignorant que je vous paroiſſe, je pourrois pourtant vous citer bien des Philoſophes pour ſoûtenir ce que je dis; quoyque vous reconnoiſſiez qu'il n'en a pas beſoin.

Becafort. Quand vous me citeriez tant de Philoſophes, pour autoriſer une verité, dont perſonne ne doute, ſeroit-ce pour me perſuader, que, s'ils diſoient le

contraire ; je ſerois obligé de prendre cette verité pour un menſonge ?

Geromne a enſuite affecté de ne rien dire pendant quelque temps ; comme par mépris pour ce qu'il venoit d'entendre ; ſur quoy Becafort a parlé de la ſorte.

Becafort. Hé, parlez, Monſieur, parlez ; puiſque vous prétendez ſçavoir parler. Eſt-ce que nous ne ſommes pas dignes de vous entendre ; vôtre ſilence affecté à nôtre égard, nous donne ſujet de croire, que vous dites interieurement à vous-même, que nous ne ſommes que des ſots. Et nous de nôtre côté, nous appellerons vôtre affectation ſottiſe.

9. *Geromne.* Je m'imagine, que c'eſt par plaiſanterie, que vous loüez tant cet ouvrage ſi contraire au goût de ce temps-cy.

Becafort. Il y a plus de deux mille ans, que ce Livre eſt fait ; ne prenez donc pas le goût de vôtre temps, pour décider du merite de l'Auteur ; entrez plûtôt dans le goût du temps, auquel il l'a compoſé. Si vous ne le trouvez pas bon, ne dites pas, l'Auteur eſt un mauvais Auteur ; contentez-vous de dire, que le goût de ſon temps étoit mauvais ; encore ne devez-vous pas aiſément prétendre qu'il ſoit mauvais : car vous êtes prévenu pour celuy

du vôtre. On peut vous recuſer. Qui eſt-ce donc qui en décidera ? Il faudroit pour cela un homme que ne fût d'aucun temps ; car on eſt toûjours prévenu pour celuy auquel on vit veritablement. Ecoutez les vieillards ; rien n'étoit, ſelon eux, meilleur, que les uſages du temps de leur jeuneſſe.

10. *Geromne.* Sçavez-vous bien que je veux joindre à mon nouvel état une charge conſiderable dans la robe.

Becafort. Si vous avez de l'argent de reſte, acherez donc auſſi de la ſcience & de l'équité ; car, je vous le dis franchement, vous n'en avez pas aſſez.

Geromne. On ne vend ny l'une, ny l'autre.

Becafort. Que ferez-vous donc de vôtre charge ? C'eſt une paire de lunettes miſe au nez d'un aveugle. C'eſt un fuſil mis entre les mains d'un homme qui ne ſçait pas tirer droit.

Geromne. On me preſente déja un Secretaire ; mais je luy ay ſignifié que je luy donnerois peu de choſe pour ſes appointemens.

Becafort. C'eſt-à-dire, que vous aimez mieux donner largement pour des chevaux & des chiens de chaſſe ; parce que vous avez bien plus à cœur d'être bon chaſſeur, qu'habile Juge.

11. *Geromne.* Il n'y a icy qu'à réfléchir sur ce que S... vient de faire, pour connoître la petiteſſe de ſon genie.

Becafort. Je ne me flatte jamais de connoître veritablement les hommes, en voyant leurs actions; je me flatterois de cette connoiſſance, ſi je ſçavois bien la fin qu'ils ſe ſont propoſée, & les moyens qu'ils ont pris pour agir.

12. *Geromne.* Ces gens-là ſont mes parens, je l'avoüe; mais ils m'ont chagriné. N'eſt-il pas juſte que je faſſe du bien plûtôt à d'autres qu'à eux?

Becafort. Qu'eſt-ce que peut meriter une charité vindicative, au préjudice de ce que la juſtice demande de vous?

13. *Geromne.* Quel plaiſir de bâtir! voicy encore une nouvelle maiſon, dont je fais poſer les fondemens. Rien ne m'a tant réjoüy, que les ceremonies qu'on a faites à la poſition de la premiere pierre.

Becafort. Vous reſſemblez à vos Architectes; car vous bâtiſſez pour les autres, j'entends pour vos créanciers, puiſque vous n'avez pas payé les deux premieres.

14. *Geromne.* Je ne ſuis pas tant courtiſan, que vous le croyez. J'aime mieux qu'on me faſſe la cour, que la faire aux autres.

Becafort. Vous n'avez qu'une demie li-

berté, ſi en même temps que vous ne voulez pas faire la cour aux autres, vous vous intriguez pourtant afin qu'on vous la faſſe à vous-même.

15. *Geromne.* Quelques loüanges qu'on donne à C... je ne ſuis point pour ſes prédications.

Becafort. C'eſt que le Directeur de ce vieux frere dont vous attendez l'heritage, prêche autrement que C...

16. *Geromne.* On ne peut être plus édifié que je le ſuis du R. P. P. quand je le trouve chez ma ſœur. J'aime le monde; mais toutes les fois que j'entends parler ce bon Religieux, je ſuis la moitié moins mondain.

Becafort. Il l'a gagnée par la dévotion; & il y gagne en la dirigeant. Jugez, s'il n'eſt pas de ſon interêt de paroître beaucoup dévot.

17. *Geromne.* J.... certes a raiſon de ſe produire le plus rarement qu'il peut en public avec ſa femme.

Becafort. C'eſt-à-dire, qu'il a honte de montrer en public qu'il l'aime; bien-tôt il aura peut-être la même honte en particulier.

IV. Les autres viſites ſe ſont paſſées auſſi paiſiblement, que celle de *Geromne*; mais elles n'ont pas été ſi longues; car tous n'é-

toient pas d'humeur, comme luy, à se faire dire par plaisir de suite un grand nombre de duretez. A voir cette affluence de differentes personnes qui venoient trouver un homme, avec certitude, qu'il ne les ménageroit point, qu'il leur diroit tout ce qu'il penseroit d'eux, je m'imaginois être spectateur d'un tribunal de verité, où l'on est en possession & en autorité de dire aux gens ce qu'ils meritent qu'on leur dise, sans qu'il leur soit permis de le trouver mauvais, ou du moins d'en témoigner aucun ressentiment. Voicy donc tout ce que *Becafort* a dit de plus *heroïque* (j'entends selon luy) dans le reste de la semaine. Préparez-vous à lire des saillies, des conjectures, des censures, des imaginations qui ne sont pas moins hardies que toutes celles que je vous ay appriſes jusqu'à présent, & qui (peut-être parce qu'il étoit convalescent) ont été reçûës par les parties interessées, avec complaisance, & même, ce sembloit, avec amitié, ou, si vous voulez, avec compassion. Vous en trouverez un tres-grand nombre; car nôtre *Heros* n'avoit autre chose à faire, en ce qu'on ne luy resistoit en rien, & qu'il se faisoit une succession presque continuelle de nouveaux objets pour exercer son *Heroïsme*. Personne ne se fâchoit; pour moy je croy que

c'est

c'eſt parce qu'il n'y avoit perſonne qui n'en eût ſujet. En effet, quelque atroce que ſoit une injure, je m'imagine que ſi on la diſoit à tout le monde, & qu'aucun n'en fût exempt, tout le monde n'en feroit que rire. Au reſte *Becafort* commence d'être beaucoup connu icy; entre ceux de nôtre connoiſſance, qui viennent le voir, j'en remarque quelques-uns que nous ne connoiſſons point du tout; cependant ils ſont conduits par gens connus; apparemment c'eſt la curioſité qui les amene. Ils ne parlent point, ils ſe contentent d'entendre parler; & il me paroît que le jeu leur plaît beaucoup; peut-être, parce que, par leur ſilence, ils ne riſquent rien du leur. Quoy qu'il en ſoit, tout s'eſt paſſé aſſez heureuſement juſqu'icy. Comptez que je veilleray exactement, afin que rien ne nous arrive de ſiniſtre. Sçavez-vous bien, qu'il y a des gens qui m'ont aſſuré, que quelques perſonnes de conſideration diſent, qu'il ſeroit à propos, qu'il y eût dans tous les quartiers de la ville un *Heros* de cette eſpece, ſoûtenu & établi par une loy qui ordonnât à tous les particuliers de l'aller voir une fois la ſemaine, pour s'entendre dire leurs veritez? On fait même un plan de cette loy & de cet uſage, que je vous envoyerois volontiers, ſi je voyois quelque

apparence qu'on pût parvenir juſqu'à l'execution. En attendant qu'il ſe faſſe un établiſſement ſi utile, venons à nos nouvelles remontrances.

A un Plaideur. Enfin vous voilà donc délivré de vôtre dette, parce que vôtre creancier a manqué dans une procedure eſſentielle, pour prouver que vous êtes debiteur. Mais n'y a-t-il pas une autre juſtice ſuperieure, qui ordonne de ne pas retenir le bien d'autruy, tant qu'on eſt debiteur? Comme cette juſtice eſt bien plus éclairée & bien plus abſoluë que celle des hommes, vous ne luy échaperez pas; elle vous fera payer tôt ou tard.

Sur les langues. Puiſque le malheur de la difference des langues eſt introduit, à tort voulez-vous negliger d'en faire apprendre à vôtre fils autant que vous pourrez; il y trouvera des diſpoſitions pour s'inſtruire de toutes les ſciences, & une facilité pour ſe tirer d'affaire avec les étrangers. Que l'on abregeroit de chemin, s'il n'y en avoit qu'une! Je ſouhaiterois volontiers voir un Monarque univerſel; mais c'eſt à condition qu'on ne parleroit qu'une langue dans tous les états.

A un Prédicateur. La belle chûte, que celle de vôtre premier exorde pour venir à l'*Ave*! Vous avez badiné tres-agreable-

ment sur les mots ; j'ose dire, que vous serez responsable de vôtre talent ; car vous en abusez. De la maniere que vous vous en servez, il conviendroit mieux à des sujets comiques, qu'à des matieres aussi serieuses que celles que vous venez de traiter.

Des grands & des petits. On ne peut pas dire, que vous n'ayez pas plus de raison que P... mais on ne peut pas dire aussi que P... n'ait plus de force & d'autorité que vous. Alors P... n'est pas le plus raisonnable, il est vray ; toutefois il paroîtra le mieux raisonnant. Ne voyez-vous pas tous les jours des grands qui sont foux, terrasser par leurs discours des petits qui sont sages ? Pour un homme aussi habile que vous êtes, vous me faites grande pitié, de n'avoir pas fait encore assez d'attention sur cette injustice, pour la connoître !

A un homme de bien, seulement par speculation. Vous avez parfaitement soûtenu les interêts de la Religion ; on ne peut pas prendre plus vivement son party, que vous avez fait. Vous sembliez même être prêt à rompre avec vos parens & vos meilleurs amis, lorsqu'ils l'attaquoient. Comment se peut-il faire, que montrant tant d'ardeur pour prouver qu'elle est la verita-

ble, vous faſſiez paroître tant de negligence dans la pratique de ſes maximes? Suivez plus fidelement ſes préceptes, & l'on vous croira mieux.

A un Auteur. Vôtre Préface ſert bien moins à faire connoître veritablement ce que contient vôtre Livre, qu'à montrer que vous l'eſtimez beaucoup, & que vous ſouhaitez avec ardeur qu'on l'eſtime autant. Ces ſouhaits ſouvent ne réuſſiſſent pas; on ſe défie d'ordinaire du merite d'un Livre, parce que l'Auteur, par ſon empreſſement à demander grace, a paru lui-même s'en défier.

Vanité des choſes du monde. Il n'y a pas dans le monde tant de choſes de conſequence que vous le croyez, & que vous le dites: Examinez bien, pour en être convaincu, le motif & la durée de ce qui s'y fait, de ce qui s'y dit, de ce qui y exiſte; quand je dis, de ce qui y exiſte, j'entends ces évenemens qui vous ſurprennent; ces magnificences qui vous ébloüiſſent; ces richeſſes, ces charges, ces dignitez, qui forment dans vôtre eſprit des idées beaucoup plus grandes qu'elles ne ſont elles-mêmes.

A un jeune homme. Je ne vois gueres d'hommes moins diſpoſez que vous à devenir ſages; & cela, parce que vous pretendez tirer de la gloire de vos folies. La

ſageſſe vous fait pitié ; vous auriez honte de vous ranger dans ſon party ; mais un air extravagant vous paroît bien plus digne de vous ; avec cet air, vous morguez la ſageſſe, la prudence, toutes les vertus. Choſe admirable ! c'eſt que pendant que le plus grand nombre des hommes ſe moque de vous, vous ne laiſſez pas de vous admirer vous-même.

A une jeune fille qui va ſe marier. Oüy certes, c'eſt un fort joly homme que vous allez épouſer ; il a des manieres tout-à-fait galantes ; ſes poches ſont pleines de bijoux ; ſes habits ont la réputation d'être des plus magnifiques & des mieux entendus ; ſes eſpions ſont fort fideles ; car ils l'avertiſſent de toutes les modes auſſitôt qu'elles commencent de naître ; il fait beaucoup de dépenſe, & noblement ; rien ne luy coûte (car il ne paye rien) terminez vîte cette affaire ; il y a pluſieurs Marchands qui ont autant d'impatience que vous de la voir finie. Peut-on trop acheter un ſi joly homme ? Il fait de la dépenſe pour vous plaire, n'eſt-il pas juſte que vous en faſſiez auſſi pour luy ? Vôtre dotte peut-elle être mieux employée, qu'à payer ce qui luy a donné moyen de paroître ſi aimable à vos yeux ?

A un Juge. Par l'injuſtice de vôtre ſen-

tence, vous faites plus de mal que le plus cruel ennemy ; car on a droit de se défendre contre les cruautez de celuy-cy ; au lieu que parce que vous tenez en main la balance de la justice, on est injustement mal-traité de vous, sans qu'on ose s'en plaindre ; au contraire, on paroît avoir tort, on est accusé d'injustice, si l'on se plaint.

A un Philosophe. Vous ne mépriſez les riches, que parce que vous estimez beaucoup les richesses, & qu'ils les retiennent toutes pour eux, sans vouloir vous en faire aucune part. Une preuve que ce n'est pas sur la mesure du merite, que vous reglez celle de l'estime que vous faites, ou du mépris que vous avez, c'est qu'il suffit qu'on paroisse plus pauvre que vous, pour vous être insupportable ; sans que vous preniez soin d'approfondir la pauvreté qui paroît, pour voir si elle ne cache pas quelque perfection qui soit digne de vos égards & de vos ménagemens.

A un Usurier. On ne vous croit point genereux & équitable, quoyque vous donniez liberalement ; parce qu'on sçait les lâchetez & les injustices que vous avez mises en usage pour acquerir ce que vous donnez.

A un Petit-Maître fort co[illegible] par les

femmes. Vous êtes fort à la mode ; mais, comme vous ſçavez, les modes paſſent icy fort vîte ; & ainſi l'empreſſement que quelques femmes coquettes & étourdies ont pour vous, ne durera pas. Je compterois davantage ſur vôtre vogue, ſi vous aviez plus de ſolidité. Vous n'êtes compoſé que de creme foüettée, dans peu de temps vous ſerez comme reduit en eau fort fade.

A un Mary. Donnez, donnez à vôtre femme ce qu'elle demande, elle en a beſoin ; aimez-vous mieux que d'autres le luy donnent ? En ce cas, vous ne laiſſerez pas de payer d'une maniere ou d'autre. Pendant que vous luy refuſerez le neceſſaire ; il ſe trouvera des gens qui s'offriront à le luy fournir, & même le ſuperflu. Jugez s'il eſt facile à une femme qui eſt dans le beſoin, de refuſer conſtamment ceux qui ſe preſentent pour la ſecourir, & ſi elle voudroit être aſſez ingrate pour n'en marquer aucune reconnoiſſance.

A un homme honteux de ſa naiſſance. Ne cachez point tant la baſſeſſe de vôtre naiſſance, ayant une ſi grande réputation d'homme ſage & habile. Les dignitez où vous ont porté vos vertus, vous feront d'autant plus d'honneur, qu'on ſera per-

ſuadé, que c'eſt par vôtre ſeul merite perſonnel, que vous vous êtes élevé ſi haut. Si vous avez honte de vôtre origine, on aura honte de vous avoir eſtimé.

De la liberalité. Puiſque vous voulez paſſer pour être tres-liberal, exercez premierement vôtre liberalité ſur vos creanciers; ils vous en marqueront même, ſi vous voulez, leur reconnoiſſance, comme ſi vous leur faiſiez une grace, & non pas, comme ſi vous vous acquittiez d'une dette.

A un ſot magnifiquement vêtu. Tout le monde vous admire, quand vous paroiſſez avec la magnificence de vos habits; mais vous gâtez l'admiration auſſi-tôt que vous commencez de parler. Contentez-vous donc de vous montrer, ſi vous voulez que l'on continuë de vous trouver admirable. Que vous ſeriez un homme ennuyeux pour des aveugles, ſi vous vous mêliez dans leur compagnie!

A une veuve prête à ſe marier avec un Poëte. Quoy! vous vous allez marier au Poëte G. N. G.! C'eſt-à-dire, que vous allez épouſer des Madrigaux, des Epigrammes, des Stances & des Sonnets; car, le pauvre garçon! voilà tout ce qu'il peut vous donner. Aprés vôtre mariage, il ne pourra plus faire que des Elegies, que vous ne

ne prendrez point du tout plaisir à lire. Ne feriez-vous pas mieux, pour vous marier, de vous rendre plûtôt à la raison, qu'à la rime?

Avis à une jeune fille. B .. ne dit mot, quand tout le monde vous cajole; il vous tend un piege; prenez garde d'y donner. Il veut, par son silence affecté, vous intriguer, vous agacer, vous exciter à tâcher de découvrir, si c'est qu'il ne vous trouve point aimable. Pour peu qu'il vous voye aller à cette découverte, il sera persuadé, que c'est que vous voulez qu'il vous aime; & si vous le voulez absolument, vous pourrez l'aimer luy-même, pour l'engager à vous aimer aussi. Et c'est ce qu'il demande. En ne disant mot, il gagnera peut-être plus sur vous, que ceux qui disent beaucoup. Cette sorte de silence des hommes est souvent un leurre pour attraper les femmes; & ils ne manquent guéres d'y réussir.

A une femme facile à se laisser prévenir. Il ne faut pas tant d'habileté, que vous le pretendez, pour vous faire venir au point qu'on se propose; sçavoir bien vous prévenir; voilà ce qui suffit pour cela. Vous êtes une des plus grosses fines que je connoisse. Chez vous, les premieres idées sont si fortes, qu'elles resistent à toutes les

autres, & tiennent tant de place, qu'elles n'en laiſſent aucune pour recevoir ce qui ſurvient. Auſſi ceux qui vous connoiſſent ſont-ils tres-attentifs à prendre à vôtre égard les devans. On ne laiſſe pas de vous entendre dire tous les jours, que vous ne vous rendez qu'à la raiſon; mais vous ne la recevez cette raiſon que des premiers venus, comme s'il n'y avoit qu'eux qui la puſſent avoir.

A un Mary. Je vous le repete, vôtre femme vous ruine; elle vous a apporté une dotte conſiderable; cela eſt vray. Mais elle medite une ſeparation qui luy donnera moyen de la retirer; & ainſi, il n'y aura que vous à plaindre; car elle n'aura dépenſé que le vôtre. Cependant perſonne ne vous plaindra; parce que vous aurez paru vouloir bien être ruiné. Vous n'avez pas dépenſé, mais vous avez permis qu'on dépenſe; l'un revient à l'autre.

A une fille fiere. Vôtre fierté écarte tout le monde; vous vous laſſerez de ces écarts; un miſerable alors ſçaura vous plaire; & alors auſſi le merite de ceux qui vous recherchoient ſera vangé; ils étoient dans vôtre jeu, vous les avez écartez, il n'eſt pas permis de reprendre ſon écart.

A une fille qui va acheter des étoffes. Vous avez raiſon de demander à D... quelle

étoffe luy plaît le plus, avant que d'en acheter; c'eſt bien le moins que vous puiſſiez faire, puiſqu'il la payera. Quelle joye pour luy, de ce que vous vous conformez à ſon goût! que ſa liberalité eſt ragoûtante pour vous! Que peut-on penſer d'un jeune homme & d'une jeune fille qui ſont ſi ragoûtans l'un pour l'autre? L'un paye, l'autre reçoit avec plaiſir. Oh certes, on ne peut pas trouver un plus bel accord; pour bien faire les choſes, ce n'eſt pas aſſez de donner l'étoffe, s'il n'en paye la façon. Il la payera; une gracieuſe minauderie de vôtre part le mettra dans une telle ſituation, qu'il en fera encore volontiers les frais: le bon garçon croira même vous en devoir de reſte. Que c'eſt une bonne condition, que celle d'une jeune & jolie fille! l'âge eſt un vray rabat-joye; car il gâte tout. Vous riez, comme ſi vous n'en vouliez rien croire? Oh dans dix ans, je riray à mon tour, & vous ne rirez pas ſi volontiers que moy.

A un mary. Vous aimez trop vôtre femme, cela l'incommode; & c'eſt parce que cela l'incommode, que vous n'avez pas ſujet de la tant aimer. Il ſemble, que vous ne compreniez pas ce que je veux dire; étudiez bien ſa conduite, & vous le comprendrez; cette étude l'embarraſſera; mais

vous vous débarrasserez en même temps de gens dont la compagnie fait que la vôtre incommode.

A une femme. C'est particulierement vôtre mary qui se ressent de vos maladies ; car vous n'en avez presque que pour luy. S'il pouvoit se resoudre à faire un petit voyage, vôtre santé n'auroit pas la moindre alteration. Oh les maris donnent bien des vapeurs à des femmes comme vous ; car ils donnent bien de l'ennuy.

A une jeune fille. Vous rejettez B... qui vous aime de bonne foy ; vous vous donnez à R... qui ne se soucie point du tout de vous. Que je crains pour vôtre repos, quand celuy-là sera le maître ! car vous ne pourrez vous défendre de l'épouser ; le ressouvenir des rebuts pourront bien détruire l'amour.

Sur un lâche hardy. Ne vous y fiez pas ; C... G... vous battra, puisqu'il vous attaque ; car il n'est jamais aggresseur, que contre ceux qu'il sçait assurément être plus foibles que luy. Ne voyons-nous pas, par exemple, des breteurs, qui insultent fierement un Bourgeois ou un Abbé, parce qu'ils les voyent sans défenses ; & qui deviennent souples & doux comme des agneaux en presence de ceux qui sont comme eux les matamores ?

Des femmes. Vous voilà bien étonné, de ce que cette femme aime avec tant de paſſion ce fat ! Pour moy, je n'en ſuis pas ſurpris. Les femmes & la fortune ont à cet égard, la même conduite ; ce n'eſt pas le merite qu'elles favoriſent le plus. Je les ay vûës ſouvent gracieuſer un magot, ou un étourdy, bien plus qu'un homme aimable par ſes manieres, par ſa ſageſſe & par ſa prudence. De tout temps il y a eu des goûts fort dépravez.

A un Medecin. Hé, Monſieur, il ne s'agit pas icy de ſaignée, de lavement & de purgation pour guerir la triſteſſe de cette Dame. Il faut la ſoulager par un contraire ; ces remedes ne le ſont point. L'abſence de S... la rend malade, ſa preſence la guerira. Sa femme de chambre ſçait mieux ce qu'il luy faut que vous, quoy qu'elle n'ait jamais lû ny Hypocrate, ny Galien ; qu'on la laiſſe faire, & l'on en verra bien-tôt l'effet.

Sur une promeſſe. Vous croyez être trop de qualité, pour que je me fie à ce que vous me promettez, puiſque vous pretendez, ſans doute, être auſſi maître de vos promeſſes, que de moy ! Vous allez vous imaginer, qu'à cauſe de vôtre ſuperiorité, je n'oſerois me plaindre ; outre qu'un Grand comme vous ne peut pas ſe perſua-

der qu'il doive jamais rien à un auſſi petit que moy.

Aun mary. A meſure que vôtre femme diminuë en jeuneſſe, le meilleur conſeil que je puiſſe vous donner, c'eſt de vous dire que vous devez faire vos efforts pour croître en habileté ; car, ſa vieilleſſe arrivée, vôtre employ pourra partir. Si vous ne vous ſoûtenez vous-même, vous tomberez bien-tôt. Comme on ne ſe ſouciera pas que vous ſoyez auprés d'elle, on ne ſongera plus à vous envoyer ſi loin. Quand une femme eſt vieille, le mary en eſt alors le paiſible poſſeſſeur.

A un pere, ſur ſa fille. Eſt-ce que vous voulez abſolument que vôtre fille aime P...? car vous luy en faites de ſi frequentes & de ſi fortes défenſes, que vous luy en donnerez l'envie, ſi elle ne l'a pas. A force de défendre d'aimer un homme, on fait croire qu'il eſt aimable.

A un Abbé. Comme les femmes vous courent depuis que vous êtes devenu gros Beneficier ! Si vous ne courez plus vîte, elles vous attraperont. Pour peu que des gens de vôtre profeſſion les écoutent & ſe laiſſent conduire par elles, il faut compter qu'elles le menent bien loin.

A un Procureur. En vous chargeant de mon Procés, je vous avertis, que je veux

gagner ou perdre ſans retardement ; & ainſi point de pieces à l'écart, qui puiſſent ſervir de reſſource, à moy pour replaider, à vous pour regagner.

A une Dame. Enfin vous avez un habit à la mode ; vous ne ſerez plus malade, vous oſerez à preſent ſortir. Que vous allez vous bien porter en portant cet habit !

A un Grand. Payez, Monſieur, payez ce que vous devez à ce pauvre homme ; faites-luy ſentir que vous êtes grand Seigneur, par d'autres endroits, que par vos careſſes affectueuſes. Dans cet air de familiarité, dont vous voulez bien uſer envers luy, on trouve plus d'orgueil que de bonté, puiſque vous pretendez le faire aſſez valoir, pour qu'il tienne lieu de payement de ce que vous devez.

A un mary. Le Devin avoit prédit que vous n'auriez jamais d'enfans ; mais il avoit prédit à vôtre femme qu'elle en auroit ; cependant vous en avez : aprés cela, fiez-vous à ces ſortes de gens. Pourtant ne ſe pourroit-il pas faire que le Devin auroit prédit juſte ?

A une Dame. Aurez-vous le courage de n'accorder rien à cet homme, qui vous donne tout ce que vous luy demandez ? Voyez combien il eſt honnête, obligeant

& poli ! il appelle en public prêter ce qu'il veut vous donner en particulier. Le jeu vous en fait faire tous les jours l'agreable experience. Ah vous avez un trop bon cœur, pour être ingrate envers un homme si obligeant !

A un pretendu bel esprit. Ce que je viens de dire ne signifie point du tout ce que vous voulez faire croire par les explications que vous y donnez. Ne me faites point, je vous prie, penser plus finement que je ne pense. Expliquez vos pensées comme il vous plaira ; vous en êtes le maître ; quant aux miennes, je veux en être moy-même le commentateur.

A un Avocat. Oüy, je vous le soûtiens, vous chargez trop ma cause d'écritures ; les bonnes raisons ne tiennent point tant de place. En rapportant tant de choses inutiles, vous me faites soupçonner que je manque des necessaires.

A une tante. Vous ne resisteriez pas avec tant de fermeté au mariage qu'on propose pour vôtre niece, si vous n'étiez point dans l'obligation de faire un present de nopce. Ce n'est point que le party qui se presente, n'ait pas assez d'argent ; mais c'est qu'il vous faudroit vous-même en débourser.

A un homme petulent. On vous vit hier

faire ſi hardiment le maître au feſtin de M.... qu'on croyoit que c'étoit vous qui donniez ce repas. On ne ſçavoit, en ſortant, lequel on devoit remercier de luy ou de vous. Sçavez-vous bien que vous étiez en même temps inſupportable au maître & odieux aux conviez?

A un Nouvelliſte. Hier vous annonçâtes une nouvelle, &, pour l'autoriſer, vous aſſuriez l'avoir appriſe du Comte de **. Ce Comte étoit preſent lorſque vous la diſiez; vous ne le connoiſſez point, ſans doute, & il aſſura ne vous avoir jamais vû que cette fois. On admira autant ſa bonté, de ne vous avoir pas donné en face un démenty, que vôtre impudence & vôtre indiſcretion, d'avancer avec tant de hardieſſe un menſonge. Je vous parle un peu vivement, comme vous voyez. Si pendant quelques jours, pluſieurs vous parloient de la ſorte, aſſurément vous parleriez avec plus de prudence & de circonſpection.

A un homme qui ſe pique d'avoir beaucoup d'eſprit. Vous voulez faire trop de dépenſe d'eſprit; vous n'y fournirez jamais avec le peu que vous en avez.

A un mary. Vôtre femme, dites-vous, eſt tres-heureuſe au jeu; car elle gagne pour s'entretenir de tous les habits ma-

gnifiques qu'elle porte. N'eſt-ce point parce qu'elle joüe avec D.... ou en ſa preſence ? Il eſt homme à ſoulager volontiers les jolies femmes dans leurs beſoins.

A un Joüeur. Quelque ennuyeux que vous ſoyez par vous-même, on ne s'ennuye point de vous voir chez F... Vous y perdez aſſez d'argent, pour y déſennuyer ceux qui le gagnent. Le ſon de vos louis d'or vaut mieux pour plaire, que celuy de toutes les paroles que vous pourriez prononcer. L'ouverture de vôtre bourſe, réjoüit beaucoup plus que celle de vôtre bouche.

A un homme qui ſe plaint toûjours. On avoüera, ſi vous voulez, que vous êtes ſujet à beaucoup de maux ; mais vous en parlez ſi ſouvent, qu'on craint qu'à la fin vous n'en infectiez l'air, & que vous ne les communiquiez à ceux qui vous approchent.

A un mauvais plaiſant. A force de faire le plaiſant, vous excitez à rire autant de vous, que des plaiſanteries que vous dites.

Sur une familiarité affectée. Ces airs de familiarité que vous oſez prendre publiquement avec ce grand Seigneur, ne m'impoſent point du tout ; ils ne me perſuadent point, que vous ayez autant de credit ſur luy, que vous voudriez le faire croire. Vô-

tre conduite n'eſt point propre pour vous en faire eſtimer. Eſt-ce qu'on a de la conſideration pour les ſots?

Du Diable. Vous m'allez toûjours dire, que c'eſt le Diable qui vous a fait faire cecy, qui vous a fait faire cela, qui vous a tenté. Le malheureux ne penſoit peut-être pas alors à vous. Les Diables ne ſont pas toûjours aux trouſſes de ceux qui ont aſſez de diſpoſition par eux-mêmes, pour faire le mal, ſans ſecours & ſans inſtigation.

A un pareſſeux. Vous n'êtes pas vindicatif, cela eſt vray; il en coûte trop de peine pour ſe venger, & vous aimez trop la vie douce, pour prendre cette peine; & ainſi vous faites une vertu de vôtre pareſſe.

Des deſirs. Vos deſirs ont trop d'ardeur & d'impatience; s'ils réüſſiſſent, vous n'en ſentirez pas tant de plaiſir; s'ils ne reüſſiſſent pas, vous vous deſeſpererez.

Sur la proſperité d'un amy. Eſt-il bien vray que vous ſoyez ſincerement réjoüy de la fortune que vient de faire vôtre amy S.... ? Son élevation ne diminuë-t-elle point vôtre joye, quand vous jettez la vûë ſur vôtre petiteſſe? Il avoit ſouvent beſoin de vôtre ſecours, vous aurez dans la ſuite peut-être ſouvent beſoin de ſa pro-

tection ; cela ne vous humilie-t-il point trop ?

Sur une consolation. Entre nous, ce n'eſt pas la raiſon qui vous a enfin conſolée ; vous vous ennuyiez de faire ſi long-temps un ſi triſte & ſi gênant perſonnage.

A un homme amoureux. J'ay remarqué, que quand on vous a demandé ſi cette fille, pour qui vous avez tant de paſſion, a de l'eſprit, vous vous êtes plus ſervy du vôtre que du ſien, pour montrer qu'elle en a. Qu'elle eſt judicieuſe ! qu'elle eſt raiſonnable ! vous récriez-vous ; & tout cela, parce que vous avez ſujet de vous récrier : qu'elle eſt belle !

A un Amant, laſſé d'aimer. Puiſque vous voulez rompre avec D... B... ne la trompez pas, faites-luy en confidence ; dites-luy ſans façon : Je ne vous aime plus tant, je vous l'avoüe de bonne foy ; ne m'en demandez pas la raiſon ; car il me ſeroit auſſi difficile de vous la dire, que celle qui m'a engagé de vous aimer. La confeſſion que je vous fais, n'eſt pas ordinaire ; mais elle n'en eſt pas moins équitable, puiſqu'elle vous montre, que je ne ſuis pas d'humeur à vous tromper. Tenez-moy compte de ma ſincerité, comme de la choſe la plus rare ; car il ne s'en trouve preſque point ſur cette matiere. Je

m'ennuye à preſent beaucoup avec vous; ce n'eſt pas que vous ſoyez ennuyeuſe; mais c'eſt que l'habitude de vous voir a uſé le plaiſir que me donnoit vôtre préſence.

A une jeune fille. Oh, ma chere Demoiſſelle; je ſçay à preſent pourquoy vous avez tant d'amitié pour T.... que vous appellez ſi affectueuſement vôtre chere; je l'ay deviné, en voyant ce jeune blondin ſon frere, qui ne la quitte preſque jamais.

A une Dame. Si vous voulez que je vous diſe quel jugement vous faites de cet homme, dites-moy auparavant ce que vous ſentez pour luy.

A un pere, ſur ſon fils. On ne peut nier que vôtre fils ne ſoit coupable d'une grande faute; ſon déreglement merite punition; mais, ſi vous m'en croyez, vous le punirez en ſecret; ne publiez point ſes deſordres, ne le diffamez point. Il eſt jeune, il poura corriger ſes mœurs; mais il ne pourra peut-être pas rétablir ſa reputation, ſi vous le châtiez avec éclat.

A une Dame. Cette femme ne vous paroît haïſſable, que parce qu'elle eſt trop aimable aux yeux de H..... ſi H..... n'étoit point tant aimé de vous, vous la haïriez beaucoup moins.

A propos des Prédicateurs. N.... a fort bien prêché, dites-vous, & D...., fort mal. Je ſuis cependant extrémement porté à croire que l'un n'a pas mieux prêché que l'autre à vôtre égard ; car je vous vois faire toûjours les mêmes fautes.

A un Avocat. Puiſque vous demandez juſtice, ne dites donc point d'injures. Si cette juſtice fait ſon devoir, elle vous punira de vos calomnies. Les parties ſe haïſſent aſſez, pourquoy augmenter leur haine par des diſcours qui ne ſont propres qu'à l'enflammer ?

A un cenſeur de Sermons. Vous allez à la prédication comme juge ; ce n'eſt pourtant pas là vôtre employ. Allez-y plûtôt comme criminel ; car on y condamne des deſordres, dont vous êtes coupable.

A un Avocat. Que B.... ne pouvoit-il penetrer dans vôtre eſprit, quand vous l'avez aſſuré, que ſa cauſe étoit bonne ! il auroit connu, qu'en effet elle étoit bonne, mais ſeulement pour vous.

A un mary, C'eſt dit-on, une mélancholie interne qui rend ta femme malade ; procure luy une externe réjouïſſance ; ne la retiens pas ſi long-temps chez toy ; laiſſe luy la liberté de ſortir. Auſſitôt qu'elle aura pris l'air, tu verras qu'elle ſera toute autre. Je croy pourtant,

que tu n'en feras rien : car tu crains qu'elle ne devienne tout autre en plus d'une maniere.

A une femme. Vous ne craignez point que vôtre mary ſoit ſans employ : car vous ſçavez bien gagner ceux qui les donnent ; vous étes toûjours employée du moins autant que luy. Ne meſurez pas cependant vos dépenſes ſur la grandeur de vôtre crédit : car il viendra un temps, où vous n'en aurez plus.

A un vieillard médiſant. Vous aimez à médire des autres ! Je gagerois que c'eſt que dans vôtre jeuneſſe vous avez bien donné ſujet de médire de vous. Que vous auriez bien plus de charité, ſi vous pouviez redevenir jeune !

A un jeune homme. Il n'eſt par ſurprenant, que vous marquiez tant d'ingratitude à ceux qui ont pris ſoin de vôtre éducation ; vous en avez ſi peu fait vôtre profit, que vous ne croyez pas leur en devoir de reſte.

Des Maltotiers. Que d'anciens ſçavans, dont les ſiecles nous ont conſervé les ouvrages avec éloges! Que d'anciens Maltôtiers, dont on déteſte les actions & la memoire!

Sur une grace qu'on demande. Il eſt vray, j'ay tort de vous avoir dit, pour vous exciter à me faire plaiſir, que vous y

trouveriez de l'avantage pour vos intérêts ; je devois vous le laisser deviner.

A un Maltôtier. Cela est resolu ; vous voulez donc absolument vous faire un gendre de qualité, pour relever vôtre bassesse. Sçavez-vous bien, qu'on va plus que jamais faire reflexion sur la source bourbeuse d'où vous sortez ? & plus ce gendre sera noble, plus ces reflexions, qu'il sçaura bien qu'on fait, seront mortifiantes pour luy ; jugez de quel œil il vous regardera.

A un grand. Quand vous méprisez B.... à cause qu'il n'a pas une charge aussi considerable que la vôtre, vous ne faites pas attention, qu'étant plus riche que vous, il peut acheter vôtre charge, & vous acheter, pour ainsi dire, vous-même.

A un riche. En si peu de jours avoir acquis de si grandes richesses ! que cela est digne d'admiration ! que la fourberie fait de chemin en peu de temps !

A une femme. Sçavez-vous pourquoy D.... n'est plus de vos amies ? C'est que vous avez des habits bien plus magnifiques, qu'elle n'en a. Tout le monde vous regarde, quand vous êtes ensemble ; & à peine daigne-t-on jetter les yeux sur elle. Y a-t-il rien de plus mortifiant pour une femme ; jugez-en par vous-même, si vous étiez

ètiez en ſa place. Vos parures font ſouffrir juſqu'à ſes domeſtiques ; ſon mary même en pâtit.

Encore à une femme. Vous venez d'en dire de bonnes, vous & vôtre bonne amie ! Vous vous étes bien dédommagées toutes deux en particulier de la contrainte où vous étes, quand les hommes parlent en compagnie librement devant vous !

A la même. Quand on vous dit, aprés des remontrances ſur vôtre conduite, que cependant, l'on vous croit ſage, ſoyez perſuadée qu'on n'en croit rien. Travaillez à vous regler, comme ſi l'on vous aſſeuroit, qu'on ne doute pas que vous ne ſoyez dans le déreglement.

A un riche. Oh vous paſſez pour être ſi riche, que je n'oſe pas me joüer avec vous. Tous ces gens qui nous entourent, ſe jetteroient dans vôtre parti. Comment aprés cela pourrois-je avoir raiſon ; un homme tel qu'on me croit, diſputant avec vous, a toûjours tort.

D'une confidence. Je crains une choſe dans la confidence que vous avez faite à C.... c'eſt que, comme vous ne la luy avez pas faite toute entiere, ce qui y manque, ne luy donne un prétexte, pour vous manquer de fidelité.

A deux amans. Aprés avoir fait l'a-

mour enſemble fort longt-emps, vous allez donc enfin vous marier. Adieu vos amours. A dieu les expreſſions de tendreſſe: car il a y tant d'années, que vous en faites dépenſe, qu'il ne vous en reſtera plus.

A un riche. Vous vantez devant le pauvre R.... vos terres, vos revenus; vous luy faites un détail de toutes les faveurs, dont la fortune vous accable. Apparemment vous voulez luy en faire part, ou vous avez deſſein de luy faire mieux ſentir ſa pauvreté, en luy repreſentant l'excés de vos richeſſes.

A une Tante. Je le croy, comme vous le dites, que vous ne ſeriez pas tant en colere contre vôtre niece, ſi vous l'aviez accompagnée dans cette partie de plaiſir; mais je croy auſſi que l'attention que vous ſouhaittez faire ſur ſa conduite, n'eſt que le prétexte de vôtre colere, & que le deſir de prendre part à ce divertiſſement, en eſt le veritable ſujet; ce ſont des revenans-bons pour la plûpart des meres & des tantes, que de ſuivre leurs filles & leurs nieces par tout. L'agréable maxime pour elles, que celle qui dit, qu'il n'y a pas de mal, que la jeuneſſe ſe divertiſſe; mais qu'il faut que la vieilleſſe y ſoit!

Avis. Monſieur, chaſſez cet homme; il fait trop le maître chez vous; ſi vous

le ſouffrez plus long-temps, on croira à la fin, qu'il fournit à toute vôtre dépenſe, puiſque vous ne pouvez ſouffrir rien qui ne ſoit de ſon goût; n'écoutez pas vôtre femme là-deſſus; elle eſt partie intereſſée.

A un mary. La belle proüeſſe que vous venez de faire, en rendant publics les mécontentemens que vous avez de vôtre femme! Je connois vôtre foible; vous chercherez bien-tôt à vous racommoder; vous luy demanderez pardon des fautes qu'elle a faites; vous paroîtrez autant ridicule, que vous l'avez fait paroître criminelle!

A un prétendu eſprit fort. Vous croyez être un eſprit fort & ſuperieur, en vous montrant incredule en fait de religion. Non vôtre eſprit eſt foible, car il ne peut ſoûtenir de grandes veritez; il eſt petit, car il ne peut s'étendre juſqu'à de grands myſteres.

Avis. Attendez, attendez; ne vous preſſez pas d'acheter un caroſſe & des chevaux: car on dit qu'on va abſolument défendre les jeux dangereux pour les dupes; ſi cela eſt, vous aurez à choiſir & chevaux & caroſſe; parce que bien des gens ne pourront plus mettre en uſage leur induſtrie, pour les entretenir.

A une jeune fille. Ma chere enfant, ne

vous obſtinez point à dire, que vous voulez être Religieuſe ; vous approchez de quinze ans ; on prendra des meſures ſur ce que vous dites ; & à ſeize vous les voudrez peut-être rompre ; mais il ne ſera plus temps.

Sur une Satyre. Cet ouvrage ſatyrique vous paroît bien difforme ! N'eſt-ce point à cauſe que vous vous y voyez ? Reformez vos mœurs, la Satyre vous paroîtra alors auſſi belle, que ſi vous l'aviez faite vous-même.

A un jeune homme. Elle agit à vôtre égard avec fierté & avec hauteur, j'en conviens. Mais comptez, qu'elle n'employe ces manieres rebutantes, que pour vous attirer davantage. Retirez-vous pour quelques jours afin d'en faire l'épreuve ; & je vous aſſeure qu'elle vous minaudera de ſon mieux.

A un garçon Marchand. Que tu eſt content de toy-même, mon amy, de ce que cette Dame ne veut acheter que de toy ! Je crains qu'enfin toy ou ton Maître ne paye l'étoffe ; elle en a l'intention. Si tu n'étois point tant prévenu pour ton prétendu merite, tu le reconnaîtrois aux gracieuſetez qu'elle te fait.

A un homme couru des femmes. Preſque toutes les femmes en veulent à vôtre cœur ;

vous ne ſçavez vous-même pourquoy ; vous vous en émerveillez ! Je le ſçay moy. C'eſt que la premiere que vous avez aimée, étoit reconnuë pour une des plus belles ; & ainſi, les autres regardant vôtre amour comme une atteſtation authentique de beauté, il ne faut pas s'étonner, ſi elles s'intriguent tant pour l'obtenir.

Avis. Il n'y a pas lieu de trouver étrange de ce qu'elle ne s'accommode pas de vous. Comme vous montrez trop d'eſprit, elle voit bien que vous ne donnerez jamais dans les panneaux qu'elle voudroit vous tendre.

A un prétendu eſprit fort. Vous tranchez de l'eſprit fort, en vous montrant incredule aux veritez de la religion. Tant de grands hommes qui s'y ſont rendus, quoy qu'ils fuſſent inſtruits des plus ſublimes & des plus profondes connoiſſances, étoient donc bien foibles en comparaiſon de vous.

A un Noble. Si l'on veut vous laiſſer faire, vous ferez remonter vôtre genealogie juſqu'à Adam. Mais vous n'y trouveriez pas vôtre compte : car, dans ces temps ſi éloignez de nous, on ne reconnoiſſoit point ces titres de Nobleſſe, dont vous vous bouffiſſez ſi fort.

A deux Amans. Vous vous aimez trop

tous deux ; cela ne peut pas durer. L'excés de vôtre amour en produira bien-tôt la diminution. Vous vous ennuyerez bien-tôt l'un de l'autre. Parce que vous faites en peu de temps une si grande dépense de tendresse, que vous n'y pourrez enfin fournir.

A un Maître sur son valet. N'est-il pas vray, que, quand vous dites mille injures à ce valet, vous le prenez pour un stupide, qui à peine sent-il les coups que vôtre langue luy porte ? que vous vous trompez ! aussi-tôt qu'il sera sorti de vôtre presence, il ira dire de vous à ses semblables, autant de mal que vous en avez dit de luy ; & peut-être l'un & l'autre ne mentirez-vous pas.

A un vieillard amoureux. Avec vos soixante & dix ans, vous croyez, que cette jeune fille vous aime ? Pauvre dupe que vous êtes ! Elle n'aime que vos soixante-dix mille livres ; rendez-vous justice, je vous en prie ; il n'y a en effet que cela qui soit aimable chez-vous, même quand vous y êtes.

A un Orateur. On se trompe, quand on asseure, que vous avez fait un beau discours public ; vous ne l'avez pas fait ; vous l'avez seulement déclamé. Est-ce qu'on est grand Seigneur, pour se donner la mê-

me peine que ſe donnent les petites gens? Que les petits prennent le ſoin de bien penſer, à la bonne heure; c'eſt leur affaire; c'eſt leur devoir, & en même temps beaucoup d'honneur pour eux, quand les grands veulent bien dire ce qu'ils ont bien penſé.

A un avare. Voicy pourquoy vous trouvez vôtre vin mauvais; c'eſt, afin d'avoir un prétexte pour boire celuy des autres.

A un Medecin. Vous aſſeurez, que D... ne pourra guérir, parce qu'il ne ſe gouverne pas ſelon vos principes; je le croirois auſſi-bien que vous, ſi j'étois certain que vos principes ſont infaillibles pour la guériſon.

A un Maître à danſer. Pour un habile Maître à danſer, vous êtes bien ſujet à faire des faux pas! Quoy! aprés trois écolieres qu'on vous a obligé de quitter, parce que vous paſſez les bornes de vôtre profeſſion, vous paroiſſez vouloir encore courir le même riſque avec cette quatriéme! Sur ce pied là, on ſe contentera d'apprendre de vous à faire la reverence, pour vous congedier.

A une femme. Vous avez une furieuſe vertu! vôtre mary n'a pas un moment de repos avec elle; je croy qu'enfin vôtre ſageſſe le fera devenir fou.

A une Coquette. Ce discours qu'on vient de faire contre la coquetterie, est à vôtre égard, comme un miroir que vous ne regardez que de côté ; aussi n'y voyez-vous que d'autres objets, sans vous y voir vous-même. Avancez un demy pas, mettez-vous vis-à-vis, vous vous y verrez aussi.

Sur la Comedie. Ne fera-t-on point quelque Comedie de *Janus*, pour la commodité de ceux qui ne voyent les Acteurs, que par derriere ? C'est pour vous que je fais ce souhait ; mais peut-être ne vous en souciez vous pas : car je m'imagine que vous aimez bien mieux vous donner en spectacle, que le voir.

A un Auteur. Vous avez fait ce Livre à vos heures de loisir ; du moins vous nous en asseurez. Je vous croy ; aussi ne le liray-je, que, quand je n'auray rien du tout à faire.

A un mary. Ce grand jeune homme vous donne une pension bien grosse ! N'est-ce point parce qu'il y en a deux qui la payent ? Il faudroit sçavoir cela de vôtre femme.

Plaisanterie. En nous parlant de vos remedes, pendant que nous sommes à table, est-ce que vous nous voulez faire rendre par la bouche, ce que vous avez rendu par le derriere ?

A une jeune fille qu'on prie de chanter. Hé là là, chantez, Mademoiſelle, chantez; puiſque vous ſçavez chanter. Vous en avez plus d'envie que vous ne dites; vous êtes enrhumée; vôtre diſné vous étouffe; vous êtes toute eſſoufflée pour être venuë icy; vôtre voix n'eſt pas aujourd'huy flexible. Nous ſçavons tous cela, avant que vous l'ayiez dit.

A un pere avare. Un fils vient de vous naître; vos parens & vos amis s'en réjouïſſent; mettez pour quelque temps à part vôtre attachement à vos richeſſes; pour vous réjouïr avec eux de cette naiſſance. Avoüez-le de bonne foy; l'augmentation de vôtre famille vous inquiete, en ce que vous en tirez une conſequence pour la diminution de vos biens, par le partage que vous craignez d'être obligé d'en faire. Un avare regarde de bien loin & de bien prés.

A une Dame. Cet Officier vous fait bien la cour! Comme les gens de ſa ſorte ſont toûjours fort preſſez, vous ne filerez pas long-temps l'amour avec luy. Ce que vôtre réputation en ſouffrira, ne ſera pas de longue durée, à moins qu'on ne parle mal de vous à ſon égard, lorſqu'il n'y aura plus ujet d'en parler.

Sur un bienfait. Je vous remercie, de

la grace que vous venez de me faire, & en même temps je vous la pardonne, quoy que vous m'ayez autant offensé par vos rebuts qu'obligé par vôtre bien fait.

A une jeune Veuve. On preste volontiers à G.... parce qu'on sçait, que vous êtes une riche veuve, & qu'il est vôtre intime amy. En luy procurant un si grand crédit chez les Marchands, vous perdez beaucoup du vôtre chez les sages.

A un Dame. Si vous ne chassez cette jolie femme de chambre, on croira, que vous la gardez pour amuser vôtre mary, afin qu'il donne le temps à un autre de s'amuser avec vous.

A une femme. Erreur, que de croire, qu'en vous mariant, vous serez à l'abri de la censure! Est-ce qu'un mary justifie chez le public la coquetterie & le déreglement de sa femme? s'il vous permet de n'être pas sage, croyez-vous, que pour cela le public vous le permette? Ce seroit un beau privilege pour les maris, que celuy-là!

A un homme marié. En souhaitant des enfans, vous souhaitez des heritiers, qui fonderont peut-être leur bonheur plus sur vôtre mort, que sur vôtre vie.

A une femme. Avec un si petit bien, comment pouvez-vous fournir à une si

groſſe dépenſe ? Tout le monde vous ſeroit volontiers cette queſtion auſſi-bien que moy, ſi on l'oſoit ; mais chacun ſe contente de ſe la faire à ſoy-même, & les réponſes qu'on y donne, ne vous font point du tout d'honneur ; car on les tire de vôtre beauté & de vôtre coquetterie.

A une homme amoureux d'une Comedienne. Voicy pourquoy vous avez trouvé cette Comedie fort de vôtre goût ; c'eſt parce que la belle D.... n'y joüoit pas, & qu'ainſi vous aviez tout le temps de luy en conter.

A un Marchand annobli. Avec vôtre ambition, vous vivez miſerable. Fils d'un riche Marchand, vous voilà devenu noble, & pere de pluſieurs enfans ; ce qui ſuffiſoit pour vous, ne peut ſuffire pour pluſieurs ; vôtre pere, avec ſon commerce, vivoit au large, parce qu'à meſure que ſa famille augmentoit, ſes biens croiſſoient ; les vôtres ſont fixez ; mais vôtre famille ne l'eſt pas de même. Il vous cuira d'avoir voulu gratter vôtre demangeaiſon de devenir noble.

A un Valet. La maîtreſſe, dont tu es le domeſtique, eſt bizarre, fiere, emportée, violente ; mais elle eſt jolie & coquette ; n'eſt-il pas vray, que tu ne voudrois pas la quitter, pour en ſervir

une plus douce & plus tranquille ? Ses amis ont soin d'adoucir l'amertume de tes peines, & de t'exciter à la patience.

V. Je vous ay dit que toutes les visites qu'on nous a faites le reste de cette semaine, se sont passées tranquillement ; cela est vray, si l'on en excepte la derniere ; c'est celle d'une mere de famille, à qui *Bécafort* a parlé de la sorte à propos de ce qu'il » venoit d'apprendre. Il vous sied bien » vrayment, aprés avoir jasé pendant » deux heures dans vôtre salle avec cet » homme qui vous voit tous les jours, » d'aller faire ensuite de severes reprimen- » des à vôtre fille, à cause que vous l'avez » trouvée ensuite parlant à un jeune hom- » me sur votre porte ! Je gagerois qu'elle » dit à present en elle-même : ma mere ne » me seroit pas venuë gronder si-tôt, si sa » compagnie ne l'avoit pas si-tôt quittée. Cette femme s'est mise dans une colere effroyable ; je l'ay prise en particulier, & me suis servi de mon signe avec tout mon sçavoir faire, pour appaiser sa fureur, mais elle n'en étoit que plus furieuse. Je l'avoüe, elle avoit raison ; car on venoit de luy tenir un discours, d'autant plus sensible, que la verité l'autorisoit. Elle est sortie, en fulminant contre nous ; j'ay craint beaucoup pour sa fille, à moins que

l'homme, en queſtion, ne ſe ſoit trouvé par bonheur chez elle, pour la radoucir.

Nôtre *Heros* eſt à preſent en parfaite ſanté; ce que j'attribuë à l'agréable liberté qu'il a euë aſſez long-temps de dire tout ce qu'il penſoit, à tous ceux qui ſe preſentoient. Je ſouhaite que la ſemaine prochaine ſe paſſe comme celle-cy.

HUITIE'ME SEMAINE.

I. NOtre hôteſſe a une fille des plus jolies du quartier; elle ne manque pas par conſequent, de gens qui la lorgnent; mais de tous les lorgneurs, il n'y a que ceux qui portent une épée & un plumet, qui paroiſſent luy plaire. Sa mere la gronde ſouvent ſur ce goût, auquel elle donne un nom que je n'oſerois dire. La fillette aſſeure qu'elle ne ſe ſoûcie pas plus de ceux-cy, que des autres; cependant nous avons remarqué, qu'elle eſt fort émerillonnée, quand elle voit quelqu'un un avec étalage martial. *Becafort* l'en a raillée aujourd'huy en ces termes. A voir combien vous aimez les guerriers, « quoy que vôtre mere ne les aime pas, « vous courez riſque de ne trouver point «

» d'épouſeur ; car on pourra craindre que » vous n'aimiez fort la guerre en ména- » ge. Elle a ri de tout ſon cœur ; car elle entend fort bien raillerie ; de plus à ſon âge, il n'y a rien, qu'on faſſe ſi volon- tiers, que de rire. Ces ris me font croire, que, quelques précautions que la bonne mere puiſſe prendre, elle aura enfin pour gendre un guerrier.

II. Nous ſortons d'une compagnie, où nôtre *Heros* a donné un coup de langue, qui m'a veritablement mortifié ; parce qu'il attaquoit la maîtreſſe de la maiſon, pour qui aſſeurément nous devons avoir des ménagemens & des égards. Le coup ne s'adreſſoit pas à elle directement ; mais à ſon laquais ſur une annonce qu'il venoit » de luy faire. Il paroît, a-t-il dit à ce gar- » çon, que tu connois peu ta maîtreſſe, » quand la voyant en compagnie avec des » gens de qualité, tu luy viens annoncer » hautement la viſite d'un Bourgeois ! heu- reuſement ce Bourgeois eſt entré auſſi- tôt. Et j'ay ſi bien fait, que nous ſom- mes ſortis avant luy, tant je craignois les plaintes que la Dame avoit ſujet de fai- re.

III. Le jeune homme dont je vous ay parlé à propos de ſpectacles, dans une des précedentes ſemaines, a encore eû cette

reprimande-cy, à propos d'une Comedie où nous l'avons vû. Les sentimens ont « été fort partagez sur les coups de sifflets « qu'on a entendus à la Comedie; les uns « disoient, que c'étoit pour la piece; d'au- « tres, que c'étoit pour vous. Il a été dif- « ficile de décider là-dessus: car vos ex- « travagances meritoient autant d'être sif- « flées, que les paroles des Acteurs. Puis- « que vous voulez tant folâtrer sur le « Theatre, que ne vous faites-vous Come- « dien? On ne trouvera plus tant à redire « à vôtre conduite; vous ferez vôtre met- « tier. Mais autant en emporte le vent: « car il se fera toûjours un plaisir, & même un mérite, de se donner ainsi en spectacle. Il s'imagine, le bon garçon! Que toutes les femmes n'ont les yeux que sur luy. Il reçût le même jour cet avis de *Becafort* sur une fameuse coquette qu'il commence de voir, & qui le ruinera sans doute, s'il forme un commerce avec elle. Si vous croyez « la gagner par les presens, vous aurez de « grandes dépenses à faire pour y parvenir; « car il faudra que ceux que vous luy fe- « rez, soient si considerables, que d'autres « n'en puissent pas faire de plus grands. El- « le est à qui plus luy donne. Son écono- « mie là-dessus est incomparable; elle fait « tout valoir, & observe dans ses faveurs «

» une eſpece de proportion arithmetique ;
» qui a bien plus l'interêt pour régle que
» l'amour.

IV. Une petite mutine, qui veut abſolument ſe marier à un homme que ſes parens n'eſtiment point, & qui en effet ne merite aucune conſideration, a dit à *Becafort* qui l'en vouloit diſſuader, qu'elle trouve bon cet homme tel qu'il eſt ; qu'elle ſe marie pour elle, & non pas pour les autres ; que ſi elle eſt malheureuſe, comme ce ſera ſa faute, elle ne s'en prendra à perſonne ; qu'elle en ſouffrira toute ſeule. Et moy, je vous ſoûtiens, » luy a répondu le *Heros*, que dans la » ſuite vous en rejetterez encore la faute ſur ceux qui ont de l'autorité ſur vous, » de ce qu'ils ne s'en ſont pas ſervis pour » reſiſter à vos volontez ; qu'ils en ſouffriront, parce que vous les tourmenterez continuellement par vos plaintes, & » par la repreſentation que vous leur ferez de vos peines. Cet avis a été reçû avec un hochement de teſte, qui marque, qu'elle eſt bien éloignée d'en profiter. Elle a trop d'amour, pour ſe rendre à la raiſon.

V. Nous mangeons quelquefois avec un Marchand de cette Ville, qui eſt un des voiſins & des amis de nôtre hôte. Cet

homme ne fait que nous étourdir des bontez & des conſiderations que M. le Comte de *** a pour luy, des manieres familieres avec leſquelles il agit à ſon égard, & de je ne ſçay combien d'autres circonſtances qui le flattent, & qui luy ont enfin attiré ces paroles de *Becafort :* Quand j'apprens que ce Comte fait tant d'amitiez « à un homme comme vous, cela m'eſt « fort ſuſpect. J'aurois de la peine à trouver les raiſons de ces careſſes, ſi vous n'aviez pas une belle femme. Quoy ! a répondu le Bourgeois, pour qui prenez-vous ma femme ? Je la prens pour une « perſonne d'un grand merite, a répliqué « *Becafort*, puiſque je la juge ſi digne de « la conſideration d'un grand Seigneur, « que je veux bien croire, qu'elle en a de « reſte, pour vous en faire part. L'hôte « qui voyoit, que la converſation s'alloit échauffer, & qui en craignoit les ſuites, a donné des explications obligeantes de cette conſideration qui faiſoit le ſujet de la querelle, puis a porté au Marchand la ſanté du grand-Seigneur ſon bon amy ; & enfin, à force de luy porter des ſantez, & d'en tirer raiſon, il l'a ſi bien égayé, qu'il n'auroit pas été de meilleure humeur, quand même M. le Comte auroit été preſent.

VI. Aprés ce repas, qui étoit un ſoupé, *Becafort* s'eſt retiré dans ſa chambre, où il a écrit pendant une partie de la nuit, les penſées ſuivantes, à propos de pluſieurs choſes qu'il a entenduës dire de differentes perſonnes, les trois premiers jours de cette ſemaine. Il me les a lûës à ſon lever, m'aſſurant, que, s'il trouvoit occaſion d'en regaler ceux qui luy en ont donné le ſujet, il ne la negligeroit pas.

A une coquette. Coquette que vous étes, aprés que C... a été long-temps vôtre amant, vous oſez luy propoſer aujourd'huy, de ſe contenter d'être ſeulement vôtre amy ! Cela veut dire, que vous voulez le retenir ſeulement pour les utilitez qu'il vous apporte, pendant que vous donnerez vôtre tendreſſe à un autre. Mais que dis-je, tendreſſe ? les femmes de vôtre ſorte n'en ont point ; elles veulent vendre & commercer.

A un bâtiſſeur. Les uſuriers lorgnent beaucoup cette grande maiſon que vous faites bâtir. Prenez garde à vous, ils en recevront peut-être l'argent des premiers loyers.

A une Dame. On accuſe vôtre femme de chambre d'avoir une intrigue. Elle répond, que vous le ſçavez bien. Puiſque vous la ſouffrez ſans la reprendre, il faut

qu'elle ſçache, que vous êtes vous-même repreheníible d'un pareil cas.

Encore à une coquette. Chez vous, aimer noblement ne trouve pas grand accés, à moins qu'on n'entende une grande liberalité par cette nobleſſe d'amour. Vous en voulez bien plus à la bourſe, qu'au cœur. Pour être à preſent bien-aiſe avec vous, il faut vous donner moyen de vivre dans la ſuite à vôtre aiſe.

A un amoureux. Tout fin & tout ruſé que vous êtes, vous deviendrez dupe; vôtre amour eſt mon garant. Depuis que vous vous êtes donné à M... il ſemble que vous luy ayiez en même temps abandonné toutes vos fineſſes, pour vous tromper vous-même; elle vous mene comme elle veut.

A un Orateur. Que vous vous êtes attiré d'admiration par le diſcours que vous venez de prononcer! En effet, les choſes incomprehenſibles ne meritent-elles pas qu'on les admire? Avez-vous bien vous-même compris ce que vous diſiez? Vôtre ſtile aſſurément étoit des plus ſublimes; car il vous a fait monter ſi haut, que perſonne ne pouvoit vous atteindre. S'il vous en coûte beaucoup, pour vous guinder de la ſorte, certes vous devriez épargner cette dépenſe; car elle n'eſt d'aucun profit, ny pour vous, ny pour vos auditeurs.

Raillerie. On vous a pris au ſpectacle pour un mouchard, qui meditoit quelque capture; car on vous a vû par tout conſiderer avec attention tous les ſpectateurs. Je n'en croy pourtant rien; mais, ſi j'avois une queſtion à vous faire, je vous demanderois bien plûtôt, comment étoient faits tous les viſages, que quelle piece on a repreſentée.

A une Dame. Vôtre principale ſcience, c'eſt de bien conduire vôtre ménage, d'avoir ſoin de l'éducation de vos enfans, de faire attention ſur vos domeſtiques, d'aimer vôtre mary, & de tâcher de meriter qu'il vous aime. Soyez habile dans d'autres ſciences, à la bonne heure, pourvû qu'elles ne vous détournent point de ces devoirs. Faites-y bien reflexion; il eſt difficile de ſatisfaire à l'un & à l'autre en même temps. Une femme ſçavante eſt quelque choſe de ſi extraordinaire, que ſi la ſcience l'entête, elle quitte tout pour y exceller. Si l'on interrogeoit vôtre mary, vos enfans, vos domeſtiques, & s'ils répondoient de bonne foy, il avoüeroient, que vous êtes dans ce cas. Pour moy, je le croy beaucoup, parce que vous aimez beaucoup à parler ſcience.

Encore à une Dame. Quoy! Madame, eſt-ce que vôtre mary a épouſé tous vos

ancêtres, que vous luy voulez tant faire valoir vôtre nobleſſe ? Si vous luy avez apporté des titres honorables, ne vous a-t-il pas apporté de quoy les ſoûtenir honorablement, & de quoy même en acheter pour luy, s'il vouloit en avoir ? Trouvez-vous dans vos titres, qu'il ne vous faut point d'autre merite, que celuy de les produire ?

A une jeune fille. Par dépit, de ce qu'on ne vous accorde pas le mary que vous ſouhaitez, vous voulez vous faire Religieuſe. Que je vous plains, ſi en effet vous vous enfermez dans un Cloître ! car le dépit ne durera pas toûjours ; mais vous ſerez toûjours cloîtrée.

A un vieillard. N'êtes-vous pas fou, d'épouſer à vôtre âge une jeune fille ! avec tant de foibleſſe, eſperez-vous dompter ce que les plus forts ont de la peine à vaincre ? Vous voulez qu'elle vous craigne. Oh certes elle vous craindra ; mais ce ſera bien moins, parce qu'elle ſera intimidée par vôtre force, que parce que vôtre figure luy fera peur.

A un Cabaretier. C'eſt avec raiſon, que vous vous vantez d'avoir du vin de toutes les ſortes ; il n'y a point là-deſſus de nenny chez vous ; car de quelque qualité qu'on vous les demande, vous les ſçavez

faire sur le champ : vôtre cave par le moyen de vôtre science, est un vignoble universel.

A une nouvelle mariée. Les chevaux les plus malheureux & les plus fatiguez, sont ceux qui traînent dans les commencemens un carosse qu'on vient de donner à une nouvelle mariée, & que sa premiere condition ne luy permettoit pas d'esperer. N'est-il pas vray que vous vous reconnoissez dans ce que je dis ?

A un homme qui va se marier. On ne dira plus, que vous n'êtes point du tout considerable ; car la jolie femme que vous allez épouser, vous attirera sans doute de la consideration.

A une femme. Pour faire connoître l'âge que vous avez, vous allez, dites-vous, nous montrer vôtre Extrait baptistaire ; mais lequel nous montrerez-vous ?

A un jaloux. Vous voulez absolument qu'elle ne soit qu'à vous, à cause qu'elle est belle ; & c'est justement à cause qu'elle est belle, qu'il est bien difficile qu'elle ne soit pas encore à quelque autre.

A un mary. Je le soûtiens, parce qu'il est vray ; vous n'êtes ce que vous appellez heureux avec vôtre femme, que parce qu'elle est heureuse avec vous. N'est-il pas juste qu'elle vous laisse faire tout ce

que vous voulez, puiſque vous luy laiſſez faire tout ce qu'elle veut ? Elle conſent, que vous ſoyez libertin, parce que vous conſentez, qu'elle ſoit libertine. Pour ſçavoir ſi ces conſentemens ſont un bon ménage, il faudroit en bien connoître l'interieur. Si l'un des deux devient plus regulier, ſans que l'autre en veüille faire autant, adieu la felicité.

A un Grand. Ce Marchand vous attend dans ſa boutique, pour ſe vanger du mépris que vous faites de luy, quand vous êtes chez vous. S'il n'a point de credit ſur vous pour s'attirer de la conſideration, vous n'en aurez point ſur luy pour obtenir ſes étoffes. Vous ſçavez que vous en aurez pourtant beſoin.

A un Commis. Monſieur le Commis, eſt-ce que vous pretendez, que tout ce qui vient par la voiture de vôtre Maître vous appartient ? J'en juge ainſi, puiſque vous avez tant de peine à le rendre. Liez le deſſus de ce paquet, & vous apprendrez, qu'il n'eſt point à vôtre adreſſe. A voir les manieres d'agir des gens de vôtre ſorte, on diroit, que vous croyez tous, qu'on vous demande l'aumône, quand on va querir ce que vous n'avez qu'en dépôt; & que tout ce que vous délivrez, vous le donnez par charité. Oh certes, vous

avez du moins autant beſoin que qui que ce ſoit, qu'on vous diſe : Dieu vous aſſiſte, & vous rende plus raiſonnables.

A une femme. G.... revient à vous ; défiez-vous-en, ne comptez pas ſur ce retour, comme ſur la marque d'une paſſion bien ſolide : vous êtes ſon pis-aller, quand il a été rebuté de celle qu'il aime veritablement. Vous ne le conſerverez, qu'autant qu'elle ne voudra pas le garder.

A un Auteur, Si la fille de vôtre Libraire attend, pour ſe marier, comme vous luy conſeillez, le gain qu'il fera ſur vôtre ouvrage, je croy qu'elle ne riſqueroit rien à faire vœu de celibat ; car il y a apparence que ce Livre luy produira beaucoup de feüilles, mais qu'il ne luy apportera aucuns fruits.

A une fille prête à ſe marier. Eſt-il poſſible, dites-vous, que je ne ſerois pas heureuſe avec cet homme, qui fait tout ce que je veux, qui s'étudie à me plaire en tout, qui ne me contredit en rien ? Oüy, cela eſt fort poſſible, s'il eſt vray, que le mariage chaſſe l'amour. Tout ce qu'il fait à preſent, il le croit neceſſaire pour vous poſſeder. Quand il vous poſſedera, il ne ſera plus dans la même neceſſité ; jugez de ce qui en pourra arriver.

A un Medecin. Il faut donc, ſelon vous, que

que les remedes n'operent, qu'autant qu'on aime à les prendre; car vous n'avez point ordonné la ſaignée à C.... parce qu'il la haït; & cependant vous l'avez ordonnée à G.... qui a la même maladie que luy, & qui aime qu'on le ſaigne. Je tire de vôtre conduite cette conſequence: Donc ce ſera un avantage pour les malades, quand ils n'aimeront pas trop les Medecins.

A un Magiſtrat. Que vous ſeriez un habile Magiſtrat, ſi vous ſçaviez décider auſſi juſte du bon droit des parties au Palais, que vous décidez des bons vins à table!

Des femmes. Pour marquer, qu'une femme eſt mediocrement belle; c'eſt, dites-vous, avec un ton de mépris, une femme dont on ne dit rien; & moy, je dis avec éloge: Oh la belle beauté pour une femme, quand on ne dit rien d'elle!

A un riche. Tout le monde prétend, que vous êtes heureux de poſſeder de grandes charges, de grandes terres, de grandes richeſſes. De bonne foy, ſentez-vous autant de bonheur qu'on vous en attribuë? Etes-vous ſans deſir, ſans inquietude, ſans crainte, ſans douleur?

A une vieille. Je le croy, vous n'êtes point coquette, l'âge ne vous le permet plus; vous vous contentez d'entrer dans

les confidences de celles qui le ſont ; les ſecours que vous leur donnez vous rappellent les agréables idées de vôtre bon temps paſſé : vos amies ſuppléent, par les preſens qu'elles vous font, à ceux que vous ne pouvez plus gagner comme elles. Vous êtes à preſent une grapilleuſe, une glaneuſe, une regrattiere dans la coquetterie.

A une femme. Que vous êtes proceſſive ! vous faites du moins autant de procés à vôtre mary dans la maiſon, qu'il en expedie au Palais. Je croy que c'eſt à cauſe de vôtre humeur litigieuſe, que vous avez pris goût à un homme de robe.

Encore à une vieille. On a cru faire une belle pointe, en diſant, que vôtre beauté n'eſt pas à vous, parce que vous l'achetez chez le Marchand. Vous vous attirez bien des railleries, par l'envie que vous avez de paroître jeune. Si je voulois auſſi pointiller, je répondrois aux railleurs que ce que vous avez de beau, doit bien être à vous, puiſqu'il y a plus de cinquante ans que vous le poſſedez.

A une femme. Vous avez beau dire, ce paltoquet ne vous déplaît pas, pour avoir oſé dire, qu'il vous aime. N'eſt-il pas vray, que depuis ce temps-là, vous luy trouvez de l'eſprit & du bon goût ? Vous êtes

trop raiſonnable, pour vouloir du mal à un homme qui vous trouve auſſi aimable, que vous croyez l'être.

A un homme de qualité, qui mépriſe les Sçavans. A Dieu ne plaiſe, que je trouve à redire au mépris que vous faites des Sçavans, ces miſerables manœuvres de la raiſon ! un homme de qualité de vôtre ſorte ſeroit un faux frere, s'il les eſtimoit. Ce ſont vrayment de plaiſans viſages que les Sçavans, pour faire comparaiſon avec vous ! Il ſçavent raiſonner, & prennent la peine de faire de bons raiſonnemens, cela eſt vray ; mais pour vous, vous regardez vôtre nobleſſe, comme un privilege qui vous exempte de ce ſçavoir & de cette peine.

A un Mary. Vos affaires vont bien mieux ; vous vivez à preſent au large ; cet homme qui laiſſe ſon caroſſe dans la ruë prochaine de la vôtre, quand il vient chez vous, vous a bien reſtauré ! Qui oſera aprés cela dire, que vôtre femme vous ruine ?

A une femme. Soyez plus ſage, & vous ne vous plaindrez plus de vôtre mary ; ce n'eſt que parce qu'il a ſujet de ſe plaindre de vous, que vous vous plaignez de luy. L'adreſſe de vôtre plainte ſaute aux yeux de tout le monde ; car tout le mon-

de connoît vôtre conduite.

Sur les loüanges. Ne me loüez point, je vous en prie. Si vous me loüez de bonnes qualitez que j'aye, ne les ſçay-je pas auſſi-bien & mieux que vous ? Si vous me loüez de celles que je n'ay pas, je vous prendray pour un menteur, & vous me prendrez pour un homme qui aime qu'on mente ; & ainſi vous vous direz à vous-méme, en me loüant, que je ne ſuis point du tout loüable. Ne voilà-t-il pas de beaux ſujets & de belles matieres d'éloges !

A un Joüeur. A force de mettre à la réjoüiſſance, vous êtes devenu fort chagrin. Malheureux ! ſerez-vous toûjours paſſionné pour le jeu ? Riſquerez-vous toûjours de perdre en un jour ce que vous avez amaſſé avec beaucoup de peines pendant pluſieurs années ? Ne quitterez-vous point enfin cette profeſſion, où vous êtes continuellement une dupe, dont tout le monde ſe moque, & où en perdant vôtre repos, vous rendez vôtre famille miſerable ?

A un jeune homme. Comment ! vous êtes déja un petit Heros ! à vôtre âge, vous battez les Fiacres ! Vous menez vous-même audacieuſement leurs caroſſes ! vous faites des querelles dans les Caffez ! vous regardez hardiment ſoûs le nez les Bour-

geoiſes ! vous narguez les Abbez ! vous inſultez le Guet, rompez les marteaux des portes, broüillez les ſerrures, & arrachez dans les ruës les cordes des ſonnettes ! je croy même que vous regarderiez ſans crainte, les verges du College, dont vous venez de ſortir.

A une femme. Vôtre ſeverité eſt bien ralentie ! Vous n'êtes plus, ce me ſemble, ſi mordante ſur la conduite des autres. C'eſt, ſans doute, que la vôtre commence à luy reſſembler.

A un Auteur. On va enfin joüer vôtre piece. Vous frémiſſez ! le cœur vous bat, à la vûë de tous ces ſpectateurs que vous regardez comme autant d'impitoyables critiques ! il vous ſemble que les ſifflets vous cornent aux oreilles ! la lumiere des chandelles vous fait voir ſur le theatre, des fautes qui ne vous avoient point point du tout paru dans vôtre cabinet ! Allons, courage, perſuadez-vous, comme les autres Auteurs, que, ſi on la ſifle, on aura tort.

A un Bourgeois. Petit homme ! que vous vous trompez, quand vous eſperez plaire par vous-même à cette Dame de qualité ! Elle vous recevra pourtant bien ; parce que vous avez dequoy payer vôtre reception ; mais quand vous n'aurez plus rien, elle

ſera la premiere à ſe trouver dans vôtre chemin, pour vous inſulter dans vôtre diſgrace.

Avis. Vous craignez qu'elle ne vous haïſſe. Demeurez en repos; elle ne vous haïra point. Ne voyez-vous pas, qu'elle vous donne autant ſujet d'eſperer, que de craindre? Marquez-luy des diſpoſitions pour vous retirer, & vous verrez, qu'elle craindra à ſon tour. Vôtre amour & ſon interêt joüent à peu prés le même rôlle; vôtre amour demande qu'elle s'attache à vous, ſon interêt demande que vous ne vous détachiez pas d'elle; ainſi la ſeparation ne ſera pas facile.

A une Sçavante. Vôtre ſcience gâte bien vôtre beauté! elle eſt cauſe que vous êtes une belle precieuſe; ſans elle, vous ſeriez une belle aimable.

A un libertin. Je vous entends dire ſouvent; Vive la liberté! Je croy que vous ne riſqueriez rien à vôtre égard, ſi vous allongiez ce mot, pour dire: Vive le libertinage!

A un Mary. Vous êtes inquiet, parce que vous croyez, que, quand vôtre femme vous fait des careſſes, c'eſt plus par devoir, que par inclination. N'êtes-vous pas bien à plaindre, pendant que tant de maris ne trouvent dans les leurs, ny in-

clination, ny acquit de devoir ?

A un Auteur. Que ne faiſiez-vous venir vos creanciers aux premieres repreſentations de vôtre piece, pour y applaudir, pour y frapper des mains, pour y broüir des *brouahah*, pour la faire valoir ? ils auroient reçû de l'argent, & vous de la gloire.

Des Domeſtiques. Que je ſerois embaraſſé, ſi j'avois un grand nombre de Domeſtiques, ſans pouvoir preſque jamais être ſeul ! Comme je ne me croy pas parfait, il me ſeroit inſupportable d'avoir continuellement autour de moy des gens qui verroient tout ce que je fais, & qui entendroient tout ce que je dis.

A propos d'un équipage. Vous mépriſez cet homme, à cauſe qu'il n'a point d'équipage, vous qui n'en aviez point il y a trois mois. Avant ces trois mois, vous étiez donc auſſi bien mépriſable ! A preſent que vous vous croyez ſi digne de conſideration, il faut donc que des chevaux, des Laquais, un Cocher, un caroſſe donnent bien du merite à ceux à qui ils appartiennent ; & il faut donc auſſi, que ce caroſſe, ce Cocher, ces Laquais, ces chevaux en ayent eux-mémes beaucoup, pour en donner tant ! Si vous dites, que cette conſequence eſt ridicule, je concluray,

qu'il faut que vous le ſoyez bien vous-même ; car elle eſt tirée de vos principes.

Sur une tranquillité. Il ne me vient point du tout dans l'eſprit de douter que vous ne ſoyez auſſi tranquille que vous le dites. Comment auriez-vous des craintes, puiſque vous êtes incapable de voir de loin ce qui peut faire craindre ?

A une vieille. Puiſque vous êtes tant en peine de ſçavoir quelle eſt cette jeune fille qui vous fait de ſi profondes reverences, je vais vous le dire. C'eſt la bonne amie de ce jeune Officier, dont vous êtes la bonne amie auſſi. Ses reverences ne ſont pas tant des témoignages du reſpect qu'elle porte à vôtre grand âge, que de reconnoiſſance pour les bienfaits que vous répandez ſur ſon Amant, & qu'il ſe fait un plaiſir de partager avec elle. Il faut que cette fille-là ſoit bien née, pour vous remercier ainſi du bien que vous luy faites, quoyque vous ne ſongiez point du tout à luy en faire !

A une Dame. Oh, je croy aſſurément, comme vous le dites, que vous ne ſçavez point du tout quand vos vapeurs vous doivent prendre, puiſque vous ne ſçavez pas dans quel temps vous pourrez en avoir beſoin.

A un jeune homme. Retournez auprés de

de ces coquettes, qui par leurs facilitez vous ont rendu entreprenant; car icy, il n'y a rien à faire pour vous. La ſageſſe, la modeſtie de cette jeune perſonne que vous attaquez, vous rendra auſſi timide, que vous étes hardy auprés des autres.

D'une fille. Je connois bien cette fille, dites-vous. Hé, comment la connoîtriez-vous ſi bien, puiſqu'à peine ſe connoît-elle elle-même? Les plaiſirs qui la diſſipent, la font ſortir ſi ſouvent hors d'elle, qu'ils ne luy donnent pas le temps de rentrer en elle, pour ſe connoître.

A une Dame. Cette femme a ſes ridicultez; vous avez les vôtres: Je veux dire, que, ſi elle eſt mépriſable par l'air qu'elle ſe donne, vous ne l'étes pas moins par celuy que vous avez, ſans vous le donner.

A un pere de famille. Ne dites point, que vous ne mariez pas vôtre fille, parce que vous l'aimez tant, que vous ne pouvez vous en ſeparer; dites plûtôt, que vous aimez vôtre argent, dont cette ſeparation emporteroit une partie.

A une coquette. Vous rougiſſez de ce qu'on dit en public devant vous? Cela eſt bon; mais il ſeroit encore meilleur, ſi vous rougiſſiez de ce qu'on vous excite à faire en particulier.

Des Maîtres & des Domeſtiques. Puiſque vôtre Domeſtique dit tant de bien de vous, c'eſt apparemment qu'il s'attend que vous luy en ferez. Car c'eſt un prodige, que de voir ceux qui ſont dépendans approuver la conduite de ceux de qui ils dépendent. Cette rareté eſt prodige, ou parce que les Domeſtiques ont preſque toûjours du chagrin contre leurs Maîtres; ou parce que les défauts des Maîtres ſont d'ordinaire connus des Domeſtiques.

A un Auteur. Depuis que vous avez fait un Livre, vous prenez des airs déciſifs, qui vous donnent autant de ridicule qu'on en trouve dans le Livre qui vous les cauſe. Jugez, cela étant, ſi l'on n'eſt pas fort diſpoſé à regarder vos déciſions comme autant de ridiculitez.

A une femme. Ce Petit-Maître, à qui vous écrivez ſi tendrement, vous trompe; il ſe ſert de vos billets auprés d'autres femmes pour en faire la conquête; & auprés de ſes ſemblables pour en faire trophée.

A un Noble. Les titres de vôtre nobleſſe prouvent authentiquement, qu'elle eſt tres-ancienne; mais avez-vous des titres qui prouvent authentiquement, que toutes les meres qui ont conduit cette noblеſſe juſqu'à vous, vous ont conſervé

ſang de celuy qui l'a fondée ?

Raillerie. Le monde eſt bien méchant, de vous accuſer d'avoir un commerce défendu avec M... ! Sur quoy peut-on porter un ſi mauvais jugement ? Perſonne ne le voit preſque jamais avec vous ; car vous êtes preſque toûjours enſemble tous deux ſeuls, & par conſequent, ſans témoins.

D'une fille. A cauſe qu'elle refuſe G... pour époux, vous concluez, que c'eſt qu'elle ne veut pas ſe marier. Belle conſequence ! Concluez plûtôt, que c'eſt, qu'elle aime beaucoup plus M... que G... & vous conclurez tres-juſte. Mais elle n'en dit rien ; mais, pour peu que vous faſſiez attention ſur ce qui ſe paſſe, ne le devez-vous pas deviner ?

A un homme, ſur un mariage qu'on luy propoſe. Bonne trouvaille pour vous, que cette fille qu'on vous veut donner pour épouſe ! Elle n'eſt pas riche, vous ne l'êtes pas auſſi ; mais ce gros Fermier qui la protege, & qui vous l'offre, l'eſt aſſez pour vous deux. Un bon employ pour cent lieuës d'icy, va être inceſſamment ſa dotte. Ne l'emmenez pourtant pas avec vous ; car elle eſt neceſſaire icy pour vous le conſerver.

Sur une ridicule vanité. Pourquoy ſaluëz-vous cette Dame ? car vous ne la con-

noiſſez point du tout. Je vois ce que c'eſt ; vous voulez faire croire à vôtre compagnie, que vous avez de belles connoiſſances. Apparemment, quand vous êtes dans les ruës, vôtre chapeau eſt toûjours en mouvement, à la vûë des caroſſes calotez.

Raillerie. Pour vôtre honneur, n'appellez point tant cette femme ridicule ; car vous luy reſſemblez beaucoup.

A une mere de famille. D'où vient que vous envoyez ſi volontiers vôtre fille à cette Dame ? C'eſt une Dame de qualité, qui luy fait honneur de l'admettre dans toutes ſes parties ; mais êtes-vous bien aſſurée, que toutes ces parties honoreront vôtre fille ?

Des équipages. On dit qu'on va faire un reglement, pour marquer ceux à qui il ſera permis d'avoir équipage. Tant mieux pour vôtre famille ; elle ſera mieux entretenuë ; vôtre cuiſine en ſera meilleure ; le neceſſaire ne manquera pas à vos enfans. Vôtre femme n'en ſera pas ſi mortifiée, que vous penſez ; car ſes ſemblables iront à pied auſſi-bien qu'elle.

A un debiteur. Vos beaux habits ſont cauſe que vous allongez beaucoup vôtre chemin ; car il y a telle ruë, où vous ne manqueriez pas de trouver celuy à qui vous les devez.

A un vieillard. Quoyque vous ſoyez fort vieux, vôtre femme, toute jeune qu'elle eſt, vous fait cependant mille careſſes. Cela vous charme; auſſi pretend-elle vous charmer.

A une femme. Dans le même temps, qu'étant aſſiſe ſur ce banc, où vous vous moquez d'une vieille qui fait la jeune, une autre qui la ſuit, dit, en vous voyant, que pendant que vous faites la mine aux autres, vous auriez beſoin qu'on vous en fit une meilleure que celle que vous avez.

Sur une gracieuſeté. Vous me promettez bien affectueuſement vôtre protection! Je me trompe fort, ſi ce n'eſt pas parce que vous prévoyez, que je n'en auray pas beſoin, ou que vous me voyez prendre un chemin qui me conduira à un terme, où la mienne pourra vous être neceſſaire.

A un Maître. A voir le mépris que vous faites de vos Valets, & la conſideration que vous avez pour vos chevaux, on juge, que vous eſtimez beaucoup plus les bêtes, que les hommes; eſt-ce la ſympathie qui vous porte à cette préference?

A un riche. Depuis qu'on vous voit vingt mille livres de rente, que l'on vous trouve d'eſprit! vous avez raiſon partout; quand vous entrez dans une compagnie, la maîtreſſe de la maiſon a grand ſoin d'aver-

tir le cercle, que vous avez vingt mille livres de rente, afin que, si l'on ne vous trouve pas du merite perſonnel, on faſſe attention ſur vos gros biens, & qu'ainſi l'on ne vous contrediſe en rien ; mais qu'au contraire on vous applaudiſſe en tout. La précaution eſt fort judicieuſe ; car, ſans elle, vous courriez riſque de n'être point remarqué, ou d'être mépriſé, ſi l'on vous remarquoit.

A un Charlatan. L'habile homme que vous êtes ! dit-on, quand on parle de vôtre remede. Je me récrie auſſi ſur vôtre habileté, car quoyque ce remede ne ſoit bon à rien, vous avez trouvé moyen de le faire valoir, comme s'il étoit bon à tout.

A une vieille. Ouvrez mieux les yeux ſur vôtre âge ; car de la maniere que vous en parlez, il ſemble, que vous n'ayez qu'un œil ouvert deſſus, que vous ne le voyiez qu'à moitié. Il y a trop long-temps que vous voulez paroître jeune, pour croire, que vous le ſoyez encore.

A un Mary. Je ne ſuis pas étonné de ce que vôtre femme aime à voir ſouvent Cr... Il ne luy dit que des douceurs, & vous, vous ne luy dites que des duretez. Rendez-vous, croyez-moy, plus ſociable auprés d'elle, ſi vous ſouhaitez qu'elle ai-

me vôtre ſocieté. Apprenez, qu'il y a bien des femmes qui ne ſont déraiſonnables, que parce que leurs maris n'ont point de raiſon.

Avertiſſement. Aprés que vous & P... vous vous ſerez bien dit des injures, que vous vous ſerez bien reproché des défauts, que vous vous ſerez bien déchiré par vos ſatyres, ſçavez-vous ce qui arrivera ? on croira que vous aurez dit vray l'un & l'autre.

A un Muſicien. Vôtre chant eſt auſſi bon que beau ; car il vous vaut bien des dînez, & quelquefois même des habits. Avec les clefs de vôtre Muſique, vous vous ouvrez la porte d'excellens endroits.

A un avare. C'eſt vôtre avarice, qui rend vôtre fils prodigue. Comme vous dépenſez tres-peu, il s'imagine que, quelque dépenſe qu'il faſſe, vous luy conſerverez encore tant de richeſſes, qu'il luy en reſtera toûjours aſſez.

A un ſifleur de Comedie. Il eſt conſtant que vous aviez le plus extraordinaire ſifflet qu'on puiſſe imaginer pour démonter un Acteur. Que vous êtes un fort joly homme ! qu'il eſt glorieux pour vous, d'avoir trouvé une ſi bruyante invention ! les Auteurs, à qui vous en voulez, n'ont qu'à ſe bien tenir à preſent ; vous avez dans vô-

tre poche une bonne critique de leurs pieces, & des raiſons tres-fortes pour leur prouver, qu'ils ne ſçavent ce qu'ils font.

A une mere. Vous vous trompez ; c'eſt vôtre fille que cet homme aime, ce n'eſt pas vous. Elle eſt jolie, vous n'êtes pas belle ; elle eſt jeune, vous êtes vieille ; en faut-il davantage, pour perſuader, que ce n'eſt pas à vous qu'il en veut ? Vôtre fille eſt ſon but ; les aſſiduitez qu'il vous rend, ne ſont que des moyens, dont il ſe ſert pour arriver à ce but. Souhaitez d'être aimée, à la bonne heure, pourvû que ce ſoit comme on aime la ſageſſe & la vertu.

Sur des chevaux. Depuis que vous avez ſix beaux chevaux, vous pretendez que l'on ait de la conſideration pour vous ? Hé, pourquoy voulez-vous ôter à ces pauvres animaux ce qui leur appartient ? car enfin, ce ſont eux qui ont un beau poil, une belle tête, une jambe ferme, une belle croupe ; ce n'eſt pas vous.

A un Maltotier. Adieu, Monſieur, je ne compte plus ſur vôtre amitié, puiſque vous vous jettez dans la maltote ; eſt-ce qu'on aime dans ce métier, d'autre choſe, que de l'argent ?

A une fille qui va ſe marier. Quand vous dites, que vous vous mariez, afin d'avoir

plus de liberté, que vous n'en aviez avec vôtre mere, quelle liberté entendez-vous donc ? Eſt-ce de faire bien ? Apparemment elle ne vous en empêchoit pas. Eſt-ce de faire mal ? Apparemment vôtre mary vous en empêchera.

A un homme à la mode. Allons, Monſieur, tenez ferme ; voilà quatre femmes qui diſputent entr'elles la poſſeſſion de vôtre cœur ; vendez-leur bien le merite qu'elles s'imaginent que vous avez ; elles n'épargneront rien pour vous acheter ; vous êtes à la mode, c'eſt tout dire.

A une coquette. C'eſt à tort qu'on vous accuſe d'avoir des habitudes criminelles ; vous êtes trop coquette, pour vous faire un long attachement. Ce qui s'appelle habitude, ne convient point du tout à vôtre humeur.

A une femme. Les hommes ſont bien changeans, dites-vous. Apparemment c'eſt à cauſe de leur inconſtance, que vous ſouffrez que pluſieurs vous faſſent la cour ; car de cette maniere, il vous en reſte toûjours aſſez, pour remplacer ceux qui ſe retirent.

A une vieille. En épouſant ce jeune homme, vous oubliez donc que vous êtes ſexagenaire ? Mais vous ne l'oublierez pas long-temps ; bien-tôt aprés vôtre maria-

ge, il aura ſoin de vous en faire reſſouvenir.

A un mary. En plaiſantant ſur les maris, vous riſquez trop ; je vous le dis de la part de vôtre femme ; ce n'eſt pas qu'elle m'en ait parlé ; mais c'eſt de ſa conduite, que je le ſçay.

Reproche. A cauſe que vôtre Laquais montre de l'empreſſement pour porter un preſent de vôtre part, dans l'eſperance qu'il luy en reviendra un écu, vous l'appellez ame de craſſe, ame de bouë, ame ſordide. Dites-moy, je vous prie, quel nom on peut donner à vôtre ame, quand afin d'obtenir un preſent de mille piſtoles, vous vous intriguez, vous vous donnez tant de mouvemens pour faire paſſer un traité, ſans vous ſoucier des conſequences ?

A une délicate. Oh, qu'une révolution dans vôtre fortune vous montreroit bien que vous avez beaucoup plus de forces que vous ne vous imaginez ! C'eſt la facilité que vous avez de vous donner toutes vos aiſes, qui vous perſuade, que vous étes fort délicate. La neceſſité vous feroit paroître toute autre.

Sur une reprimende. Avant que de me faire cette reprimende, vous deviez bien laiſſer ſortir mon valet, à moins que vous

me m'ayez reprimendé dans le deſſein de luy montrer que vous êtes plus parfait que moy, & que je ſuis plus imparfait que luy.

Prédiction. Je vous le prédis, vous vous repentirez bien-tôt de vous être tant vanté d'avoir un grand credit. On voudra vous mettre là-deſſus à l'épreuve beaucoup plus que vous ne ſouhaiteriez; & alors, ou vous montrerez une foibleſſe qui vous fera mépriſer, ou une dureté qui vous fera haïr.

A un rieur. Ce n'eſt pas de ce que vous venez de dire, que je ris; c'eſt de ce que vous riez vous-même aprés l'avoir dit. Je vous avoüe franchement, que vôtre ris eſt plus riſible, que vôtre conte.

A une femme. Je vous avertis, que cet homme ne vous aime pas tant, qu'il vous le dit. Vous croyez pourtant, qu'il eſt tres-paſſionné pour vous; mais vous n'en avez point d'autre veritable preuve, que le deſir où vous êtes, qu'il vous aime en effet avec paſſion.

A une femme qui aime à faire des reprimendes. Il faut que vous vous croyiez bien habile & bien ſage, pour aimer tant à faire des corrections aux autres! C'eſt une veritable paſſion qui vous agite. Auſſi agiſſez-vous comme les gens paſſionnez; car

vous n'obſervez ny regles, ny meſures, ny bien-ſéances dans vos corrections. Sçavez-vous bien que vous êtes inſupportable avec vôtre eſprit correctif ? Vous n'en croyez pourtant rien. Vous êtes charmée, par exemple, de la remontrance que vous venez de faire ; car on a paru la recevoir de bon cœur. Cependant la perſonne qui l'a reçûë, en a fait enſuite le recit, comme d'une ſcene qui la divertiſſoit fort ; ce n'eſt pas là, comme vous voyez, être fort contrit.

A un Auteur. On mépriſeroit moins vôtre ouvrage, ſi vous n'aviez pas tant fait eſperer, qu'il ſeroit digne d'eſtime. Quand on eſt Juge favorable dans ſa propre cauſe, d'ordinaire le public en appelle à ſoy-même ; & cet appel produit preſque toûjours une caſſation de la ſentence du particulier.

A un Maître ſur ſes Domeſtiques. Ces Valets que vous mépriſez tant, ſont pourtant la principale cauſe pourquoy l'on marque tant de veneration pour vous. Si l'on n'en voyoit pas trois à vôtre ſuite, on ne feroit pas plus d'attention ſur vous, que ſur ces ouvriers qui ſe retirent à ſept heures.

A un loüangeur. Je voudrois bien être perſuadé, que vous avez autant de vertu,

que vous m'en attribuez, je prendrois plus de plaiſir à vos loüanges; car je ſerois aſſuré qu'elles viennent de bonne part.

A un médiſant. Vous vous trompez beaucoup, quand, à force de médire des autres, vous croyez paroître meilleur par comparaiſon. Tout le fruit que vous retirez de vos médiſances, c'eſt, que vous nous apprenez que vous ſçavez également dire du mal, & mal faire.

A un homme qui ſe vante. Aprés nous avoir raconté toutes les belles choſes que vous avez faites, je ſuis ſeulement convaincu, que vous avez dit de belles choſes. Quand vous voudrez vous vanter, je vous conſeille de ne vous point adreſſer à des gens qui vous connoiſſent auſſi-bien que je vous connois; mais plûtôt, je vous conſeille de faire avant que de dire; & je vous conſeille pour la troiſiéme fois, & encore bien mieux, de ne point dire, quand même vous auriez bien fait.

A un menteur. Qu'il eſt fâcheux pour la verité, de ce que vous êtes ſi menteur! car quand elle ſort de vôtre bouche, elle a beſoin de la plus évidente évidence, pour ne point paroître un menſonge.

Sur une diſpute. Oüy, je l'avoüe, vous avez diſputé avec beaucoup de vigueur; auſſi s'agiſſoit-il de vous-même, je veux

dire, de vôtre opinion. Vos opinions sont vos enfans; il vous est insupportable de les voir attaquées. Vous m'allez peut-être representer, que vous preniez le party de la verité; cela est bon à dire à d'autres; vous parleriez plus juste, si vous avoüiez, qu'elle est un pretexte de vôtre zele & de vôtre vehemence.

A un homme distrait. Voyez où vos distractions nous jettent. Nous vous avions dit, que nous partirions incessamment, si on nous en donne ordre; vous allez assurer de nôtre départ, parce que vous n'avez point écouté la condition que nous y mettions. Hé, n'affirmez jamais rien, ou ne soyez point distrait: si je ne craignois de vous fâcher, je vous dirois étourdy; car l'un revient à l'autre.

A un questionneur. La plûpart de vos questions sont hargneuses; car vous les faites ordinairement à des gens que vous sçavez bien n'être pas capables d'y répondre. Quand vous y faites les réponses vous-même, on peut vous croire habile, il est vray; mais en même temps, on vous croit fort impoli. Je dis, qu'on vous peut croire habile; car pour moy, je suis fort porté à soupçonner que vos questions & vos réponses sont préparées, & ainsi, je ne conçois point d'autre habileté en vous, que celle de la préparation.

A un ex-Ecolier. Quoy ! vous oſez vous preſenter pour être Précepteur. Hé, à peine oſerez-vous paroître avec vôtre éleve dans le College d'où vous ſortez, ſans trembler de peur au ſeul reſſouvenir du foüet que vous venez d'y recevoir.

A une femme qui aime à reprimender. Que vous ſeriez mortifiée, ſi tout le monde étoit ſage ! car vous n'auriez point de correction à faire.

Sur des loüanges. On dit que vous êtes fâché contre moy, de ce que je ne vous ay pas loüé comme les autres vous loüoient. Si vôtre chagrin vient de ce que vous reconnoiſſez n'avoir pas des qualitez qui meritent qu'on les loüe ; je me raviſe ; car vous êtes loüable, d'être fâché de ne meriter point de loüanges.

Sur les Intendans des maiſons. La plûpart des Intendans des grands Seigneurs font bien leurs affaires ; cela eſt conſtant ; mais les peines qu'ils ont de refuſer ſi ſouvent les creanciers de leurs Maîtres, ne meritent-elles pas bien quelque recompenſe ? Vous ſçavez vous-même par vôtre propre experience, que c'eſt un grand ſoulagement pour vous, de n'entendre point crier à vos oreilles ceux à qui vous devez ! c'eſt vôtre Intendant qui prend pour vous le ſoin de ſe charger de ces plaintes criar-

des. Peut-être dépenſeriez-vous moins, ſi elles arrivoient toûjours juſqu'à vous.

A un babillard. Que vous êtes un homme incommode ! on ne peut commencer un diſcours, que vous ne l'interrompiez. Eſt-ce que vous croyez être vous ſeul capable de parler ? Ne frequentez donc que des muets, puiſque vous ne pouvez faire aucun uſage de vos oreilles.

Sur une élevation. Moderez vôtre joye. Cet homme qu'on éleve aujourd'huy à une haute dignité, eſt vôtre parent, il eſt même vôtre amy, cela eſt vray. Mais ſon élevation va mettre une ſi grande diſtance entre vous & luy, qu'il n'aura pas peut être la vûë aſſez longue, pour vous reconnoître. Il arrivera peut-être même encore, que la crainte de paroître être vôtre parent, & d'avoir été vôtre amy, le jettera dans des extremitez fâcheuſes pour vous, afin qu'on ne ſoupçonne rien de ce qu'il craindra.

A propos d'une confidence. Vous venez de me dire un ſecret à l'oreille ; pour vous faire une confidence reciproque, je m'en vais vous dire auſſi à l'oreille, qu'il y a beaucoup d'indiſcretion à dire ſon ſecret ſans neceſſité. Ne croyez pas que je vous ſois obligé de vôtre confidence ; je pretends au contraire, que vous m'êtes obligé de ce

ce que j'ay bien voulu la recevoir. Vôtre secret vous gonfloit, vous étouffoit, vous vous êtes soulagé en me le remettant.

A une femme. On ne peut pas nier, que les hommes ne se fassent un grand plaisir de vous voir. Comme vous leur donnez la liberté de tout dire, ils s'attendent bien aussi d'avoir la liberté de tout faire.

A une Dévote. Sur ce qu'on a dit que ce Magistrat se leve à quatre heures du matin pour aller rendre la justice, vous vous récriez : *En feroit-il autant pour Dieu?* Mais n'est-ce pas agir pour Dieu, que d'être assidu & exact à rendre la justice, dont il l'a fait dépositaire ? N'est-ce pas faire quelque chose pour Dieu, que de bien remplir les devoirs que ce Dieu exige de luy ? Pensez-vous, qu'il seroit plus homme de bien, si, au lieu d'aller où sa profession l'appelle, il se transportoit comme vous tous les jours dans un Temple, pour y employer tout le temps qu'il doit à cette profession ?

A un Grand. Vous êtes trop grand Seigneur, pour connoître bien la verité ; un nombre prodigieux de gens vous obsede & vous entoure, dont l'interêt est de vous la cacher & de vous la déguiser. Si vous vouliez vous confier à moy, je vous la

montrerois toute nuë. Ne me refusez pas, croyez moy, il y va plus de vôtre interêt, que du mien.

A un Superieur. Raillez-moy, Monsieur, tant qu'il luy plaira; vous êtes à même: car il ne m'est pas permis de repousser la raillerie de mon Superieur & de mon Maître, par une replique railleuse. Les rieurs ne seroient pas pour moy; puisqu'ils sont aussi vos inferieurs, & qu'ils dépendent de vous. Je remets ma réponse entre les mains de ce certain homme, de qui vous dépendez; vous ferez devant luy une aussi sotte figure, que celle que je fais devant vous.

Sur un conseil qu'on demande. Moy, vous conseiller! Oh il faudroit, avant que de l'entreprendre, que je sçûsse parfaitement quel est vôtre sentiment, pour m'y conformer. Car, sans cela, je parlerois en vain, à moins que le hazard ne me fît accorder avec vous.

A une fille. A force de prendre plaisir à entendre dire à cet homme, qu'il vous aime, il vous paroîtra enfin aimable. Et enfin aussi, vous l'aimerez: car a-t-on besoin d'autre merite, pour se faire aimer, que de paroître aimable?

Sur une dispute. N'admirez-vous pas de gaîmatias de cette dispute? Si elle ne

s'étoit pas agitée entre des Docteurs, je l'appellerois volontiers un vray *coq-à-l'asne :* chacun parloit selon sa pensée, & aucune de ces pensées n'avoit rapport à la difficulté, dont il s'agissoit, pour la resoudre; ces disputans paroissoient joüer *au propos interrompu.*

A un faux amy. En même temps, que la fortune comble un homme de biens, qu'elle luy fait d'amis, semblables à vous ! vôtre amitié est un vray commerce d'usure; vous ne la prestez qu'à de gros interêts; je dis que vous ne la faites que prêter : car quand vous n'y trouvez plus de gain, vous la retirez bien vîte.

Sur une loüange. Que vous m'humiliez, quand, pour me loüer, vous ne prenez point d'autre sujet, que ma belle perruque, & ma riche tabatiere ! C'est une marque, que je suis bien peu loüable d'ailleurs.

A un Juge. Ne serez-vous point rapporteur de ce procés en deux manieres ? Je veux dire que peut-être ne le rapporterez-vous à la chambre, qu'aprés vous en être rapporté à ce que vous en aura dit vôtre Secretaire.

Sur les domestiques. N'appellez point bonté, que de ne vouloir pas occuper vos domestiques, les exercer, les tenir en ha-

leine, c'eſt leur faire un tort conſiderable, & dont ils ſe reſſentiront toute leur vie, que de les entretenir dans l'oiſiveté. On eſt preſque toûjours miſerable, quand on n'eſt point laborieux.

A un amy. J'avoüe ma faute; mais, puiſque vous dites, que vous étes mon ami; pour me le prouver, pardonnez-la moy; ſinon retirez vôtre amitié; car ſur ce pied, je n'en fais pas grand cas. Vous étes trop délicat, pour bien aimer; & ſi tout le monde a la même délicateſſe, vous courez riſque de n'être aimé de perſonne.

A une femme ſur l'abſence de ſon mary. Vôtre mary va combattre contre les ennemis de l'Etat; pendant ſon abſence, vous allez avoir auſſi des combats à ſoûtenir. La difference qu'il y a entre les vôtres & les ſiens; c'eſt que, pour ſon honneur, il faut qu'il approche les ennemis de prés; & pour le vôtre, il eſt de vôtre prudence, de ne point vous mettre aux priſes avec ceux qui projetteront de vous attaquer.

VII. Cette Semaine a fini par une viſite que nous avons renduë au P. N.... à qui *Beccafort* n'a pû s'empêcher de parler ainſi en ſortant, aprés un aſſez long entretien, qui luy en a donné occaſion. On vous regarde comme une médaille, dont

les deux côtez ſont bien differens. L'un » repreſente une grande pureté de mœurs ; « car vous n'entrez dans aucun de ces com- « merces que la chaſteté ne peut ſouf- « frir ; mais l'autre montre une vani- « té inſupportable ; car vous voulez être « continuellement honoré & eſtimé, quoy « vous n'honoriez & n'eſtimiez perſonne. « Eſt-ce que vous croyez que Dieu aime « autant l'orgueil, qu'il hait l'impureté ? « Un *adieu* a ſuivi immediatement cette remontrance ; c'eſt pourquoy elle a été ſans réponſe.

LA NEUVIEME SEMAINE.

LE Monſieur L. C. D.... en partant avec ſa famille, pour aller en Province dans une de ſes terres, nous a offert fort obligeamment ſa belle maiſon de campagne ; nous y avons paſſé toute cette Semaine, ſans aucune compagnie ; c'eſt une eſpece de retraite philoſophique que *Beaufort* a voulu y faire ; auſſi n'auray-je aucune avanture à vous mander. Mais je vais bien vous dédommager par tout ce que vous allez lire icy. C'eſt ce qu'il a écrit dans ſon caractere *heroïque*, pendant ſa ſolitude. Au reſte il ſe propoſe de voir

dans la ſuite beaucoup plus de monde ; qu'il n'en a vû juſqu'à preſent ; parce que, dit-il, il ne convient point à un *Heros de la ſincerité* d'être ſi ſedentaire. Je le vois dans la diſpoſition de ne ménager perſonne, & de ne ſe rien pardonner à luy-même. Et ainſi apparemment, nous allons avoir bien de l'ouvrage. En tout cas, plus il s'expoſera, plus je ſeray attentif à prendre tous les ſoins poſſibles pour le tirer d'affaire. Venons à ſes écrits ; les voicy.

A un Directeur. Que dites-vous donc tant à cette femme que vous dirigez ? Pardonnez-moy ma curioſité, elle m'a échapé, je la retire. Je la laiſſe à ſon mary & à ſes enfans ; elle leur convient mieux : car il y va peut-être de leurs interêts.

A un Amoureux. Vous vous étes donné à cette jeune fille ; oh vous luy donnerez donc encore tout ce qui dépendra de vous ; c'eſt-à-dire, tout vôtre bien, tout vôtre temps, toute vôtre fortune. Quand vous ne l'aimerez plus, que vous reſtera-t-il ? rien. Ou quand il ne vous reſtera plus rien, elle ne vous aimera plus. Voilà ou je vous attends pour reconnoître la verité de ce que je dis.

A propos des miracles. N'admirez pas tant les Saints, pour les miracles qu'ils font, que pour les vertus qu'ils exercent,

C'eſt Dieu qui fait ces miracles par eux ; mais ce ſont eux qui pratiquent ces vertus, & c'eſt parce qu'ils pratiquent ces vertus, que Dieu leur fait faire ces miracles. Rien cependant ne vous charme plus que ces miracles qui ne dépendent point de nous. Eſt-ce parce que vous n'avez pas deſſein d'imiter leurs vertus, que vous y faites moins d'attention ?

A un Maltôtier. Cruel Maltôtier que vous êtes ! ne prenez point le prétexte des interêts du Prince, pour ſuccer le ſang du peuple. Le Prince demande des ſecours pour les interêts de l'Etat, nous luy devons en effet donner ces ſecours, puiſque nous ſommes des membres de cet Etat. Mais ce n'eſt pas ſon deſſein que vous tiriez de ſes ſujets le centuple de ce que vous mettez dans ſes coffres. Ouy, vous l'avez tiré ce centuple ; & la preuve, c'eſt qu'il y a peu de temps, que vous n'étiez qu'un gredin, qu'à peine aviez-vous de quoy vivre ; & à preſent vous narguez par vos profuſions & vos magnificences en repas, en bâtimens, en meubles & en équipage, pluſieurs des plus conſiderables du Royaume, parce qu'ils ne peuvent pas faire de ſi grandes dépenſes que vous.

A un Grand. Avoüez que vôtre grandeur eſt bien embaraſſante. Quand on eſt

auſſi porté que vous au déreglement, on ſouhaite ſe cacher pour prendre ſon plaiſir plus à ſon aiſe ; mais comment pouvoir ſe cacher étant fort éclairé & fort haut ?

A un Maître trop ſevere. Apparemment vous n'avez point d'autres talens, que la ſeverité, pour faire ſentir que vous êtes maître, puiſqu'on vous voit toûjours haut, dur & fier envers ceux qui vous ſont ſujets. Auſſi vous craignent-ils beaucoup ; & auſſi eſt-ce tout ce que vous pouvez en attendre : car pour de l'amour & de l'eſtime ; c'eſt ce que les gens trop ſeveres ne doivent point eſperer.

A un Beneficier. Ne ſerez-vous jamais raſſaſié de Benefices ? les quatre que vous avez ne vous ſuffiſent-ils pas ? Vous voulez avoir des équipages, un attirail de chaſſe, des logemens magnifiques, une table ſomptueuſe, un grand nombre de valets ; mais eſt-ce pour cela qu'on les a fondez ces Benefices ? Vous ne vous en inquietez pas, pourvû qu'on vous le permette, dites-vous. Hé, eſt-ce qu'on n'eſt pas coupable quand on manque avec permiſſion à ſes devoirs ? Etudiez bien vos intentions dans l'uſage que vous prétendez faire de ces revenus, & vous connoîtrez ſi vous êtes en ſeureté avec ces permiſſions.

A un petit Maître de robe. On m'a aſ-

ſeuré,

ſuré, que vous alliez vendre vôtre charge de Conſeiller pour en acheter une autre, j'ay crû d'abord, que c'eſt pour vous faire Capitaine de Dragons; car vous en avez tous les airs & toutes les manieres; cependant, dit-on, c'eſt pour vous faire Maître des Requeſtes; ſi vous continuez dans les même airs & dans les mêmes manieres; & ſi l'on m'aſſure encore dans la ſuite, que vous allez vendre cette ſeconde charge pour une autre, je croiray, que c'eſt, pour vous faire enfin Lieutenant General des Armées du Roy; en effet, que ne prenez-vous plûtôt ce party, puiſque vous ne pouvez quitter les airs militaires?

A un Directeur. Je ne vous fais point du tout, comme les autres, compliment ſur le grand nombre de femmes de conſequence que vous dirigez; car je ne ſçay pas aſſez vôtre intention & vôtre conduite à cet égard, je connois ſeulement, que vous avez un grand empreſſement pour diriger; cette ſeule connoiſſance ſuffit-elle, pour que je vous complimente?

A un pere de famille. Quelle cruauté! vôtre femme & vos enfans manquent du neceſſaire; vous avez pourtant de quoy le leur donner; mais cette impitoyable Maîtreſſe, qui vous ſuccе continuellement, le leur enleve. Quand vous n'aurez plus

rien, cette Maîtresse vous abandonnera; & ainsi, il ne restera pour vous, pour vôtre femme & pour vos enfans, que chagrins, troubles & miseres. Encore une fois, quelle cruauté!

A un homme violent. Malheureux, ceux qui ont affaire à vous! soit que vous accordiez, ou que vous refusiez ce qu'on vous demande, on ne sort de vôtre presence, qu'aprés avoir été brusqué, injurié, brutalisé, & même quelquefois battu, si l'on dépend absolument de vous. Quittez la place ou vous êtes: car la conduite des grandes affaires qui vous y sont confiées, ne convient point à un furieux comme vous; vous vous acquiteriez beaucoup mieux dans une armée, des fonctions d'un Capitaine d'enfans perdus.

A un nouveau favori de la fortune. En commençant l'étalage de vôtre nouvelle fortune, par un équipage magnifique, par un grand nombre de valets, par un Suisse à vôtre porte, vous comptez sur l'avenir; & comme cet avenir est tres-incertain & fort sujet à des vicissitudes, j'apprehende que vôtre Suisse & vos laquais ne vieillissent pas avec vous, & que vous n'usiez pas vôtre équipage. On prend des mesures de depenses, plus sur les richesses qui peuvent arriver chez-soy,

que ſur celles qu'on poſſede ; voilà ce qui culbute.

A un parent riche. Il eſt vray, que vous êtes plus riche moy ; mais il eſt vray auſſi, que ſe ſuis vôtre parent. Comme vos richeſſes n'ont pas mis un autre ſang dans vos veines ; pourquoy me méconnoiſſez-vous donc ?

A propos d'une prétenduë apparition. Ne me demandez point, je vous prie, mon ſentiment ſur cette apparition : car, comme vous aimez beaucoup les choſes extraordinaires, vous êtes ſi diſpoſée à les croire, que vous ne manquerez pas de me recuſer, ſi je ne croy pas l'apparition.

Sur un jugement injuſte. Puis qu'à cauſe que vous connoiſſez un Religieux qui eſt dans le deſordre, vous jugez mal de tous les autres ; ne trouvez pas mauvais, ſi l'on juge mal de vous qui êtes marchand : car il y en a dans vôtre profeſſion qui ſont bien fripons, & que vous reconnoiſſez même pour tels.

De l'amour. Vous croyez, que perſonne ne devine vôtre amour ; & moy je vous ſoûtiens, que ce petit laquais de douze ans, qui vous ſert, s'en eſt d'abord apperçû, l'a connu enſuite parfaitement, & qu'il l'a dit à d'autres. Rien n'eſt plus naturel que d'aimer ; rien n'eſt plus faci-

le à connoître que l'amour ; & c'eſt parce que l'amour eſt tres-naturel, que la connoiſſance en eſt tres-facile.

A un Devot. Ce qu'on vous a dit, eſt vray ; j'avoüe, que je ne ſonge qu'à vous flatter, quand je ſuis en vôtre preſence ; & cela, parce que vous faites beaucoup profeſſion d'être dévot. J'outre la complaiſance, dans la crainte où je ſuis de vous déplaire ; car je ſçay que les gens de vôtre ſorte, s'offenſent aiſément ; & que rarement ils pardonnent, quand ils ſe croyent offenſez.

A un Juge. Que vous aviez bien beſoin du bandeau de la Juſtice, pour le mettre ſur vos yeux, quand cette jolie perſonne eſt venuë vous ſolliciter ! Vous avez paru trop regardant, pour être aſſez équitable. Sa mere s'y eſt attenduë ; c'eſt pour cela, qu'elle s'en eſt fait accompagner. Aurez-vous aſſez de foibleſſe pour vous entendre avec elle ? Vous avez beaucoup marqué, que la ſolliciteuſe eſt jolie ; remarquez bien auſſi, je vous prie, ſi ce qu'elle vous demande, eſt juſte ; car c'eſt-là vôtre principale affaire. Vous n'êtes Juge que pour rendre la juſtice, & non pas pour être eſclave de la beauté.

A deux Amans. Vous vous aimerez tous deux éternellement, dites-vous ? Je ſuis

perſuadé que vous le croyez comme vous le dites, & que vous en avez le deſſein. Mais pour être bien perſuadé de cette éternité d'amour, je voudrois être convaincu, que vous ne vous laſſerez jamais l'un de l'autre. Peut-être ſeray-je bien-tôt éclaircy là deſſus. Une paſſion violente fait bien du chemin en peu de temps; & ainſi elle arrive bien-tôt à ſon terme. Ce que je vous dis, vous fait pitié; vous vous ferez peut-être dans peu pitié à vous-mêmes de m'avoir crû ſi pitoyable.

A un Noble. Montrez-moy ces titres de nobleſſe, que vous tenez de vos ancêtres, afin que je vous y montre ce qui les leur a fait obtenir; & enſuite nous examinerons enſemble vôtre conduite, pour voir ſi vous les meritez comme eux.

A un homme qui demande un employ. Vous n'apportez point d'autre diſpoſition, pour obtenir l'employ que vous briguez, que vous regardez comme la baſe de vôtre établiſſement, & dont vous vous croyez ſi digne, que vous accuſerez d'injuſtice, ſi on vous le refuſe; vous n'apportez point, dis-je, d'autre diſpoſition, que le deſir ardent de l'avoir. Ce deſir vous tient lieu de tout mérite; c'eſt ſur luy que vous fondez vos plus ſolides prétentions. De bonne foy, aurez-vous, cela étant, ſu-

jet de vous plaindre d'un refus ? Eſt-ce qu'on peut remplir tous les déſirs ? Eſt-ce qu'étant ſi facile d'en faire, on les peut compter pour un mérite ? N'y en a-t-il pas d'autres, qui deſirent comme vous cet employ ? Montrez donc quelque choſe de plus, ſi vous voulez qu'on vous prefere.

A un Prédicateur. Croyez-moy, ne prêchez pas ſi long-temps ; tous ces gens qui vous écoutent, ſont toûjours dans une même ſituation ; cela les fatigue. Pour vous, vous vous levez, vous vous aſſeyez, quand il vous plaît, vous vous agitez, vous êtes vû, vous êtes écouté, vous croyez qu'on vous admire, qu'on eſt charmé de tout ce que vous dites, qu'on en va parler par tout avec éloge ; tout cela peut vous empêcher de vous ennuyer d'être une heure & demie en chaire ; vos auditeurs n'ont pas les mêmes agrémens ; peut être veulent-ils bien ſe convertir ; mais on ne peut pas dire, que peut-être veulent-ils bien qu'on les laſſe & qu'on les fatigue : car il eſt conſtant, que ce n'eſt pas pour cela qu'ils viennent vous entendre : on eſt fort porté à croire, que ceux qui font de trop long diſcours, parlent plus pour leur ſatisfaction propre, que pour celle de ceux qui les écoutent.

A un chercheur de pierre philoſophale.

Vous ne trouverez pas la pierre philoſophale ; mais plûtôt la pierre d'achopement, qui vous fera faire bien des faux pas à vous & à pluſieurs autres. Quoyque vous le ſçachiez auſſi-bien que moy, vous n'en direz pourtant mot : car il eſt de vôtre interêt que d'autres eſperent d'y réüſſir.

A un Orateur. Quand vous dites que les diſcours que vous prononcez, vous coûtent beaucoup, je ne vous donneray pas aſſurément un démenty là-deſſus : car je ſçay combien vous les achetez, & celuy qui vous les vend.

A un Abbé Poëte. Vôtre profeſſion vous défend de faire des galanteries, cela eſt conſtant ; vous en convenez vous-même ; auſſi aſſurez-vous, qu'on ne peut trouver rien à redire dans vos mœurs : hé, dites-moy, je vous prie, eſt-ce être de bonnes mœurs, que de faire des poëſies qui apprennent à les corrompre ? Il faut que vous ſçachiez bien peu les regles de la bonne morale, ſi vous ignorez, que faire ſoy-même le mal, ou exciter les autres à le faire, revient au même ; ſi même le dernier n'eſt pas plus mauvais & plus dangereux.

A une Dame. Réveillez-vous, Madame, réveillez-vous, on ne parle plus d'Hiſtoire, de Morale, & d'autres matieres ſem-

blables, qui vous puiſſent endormir, il s'agit à preſent d'une étoffe nouvelle & magnifique, que Madame de G.... a trouvée, & dont elle s'eſt fait faire un habit. Nous avons beſoin de vous, pour bien ſoûtenir cette converſation : car, comme c'eſt celle qui vous plaît le plus, vous y jouërez mieux un rôlle, que qui que ce ſoit de nous. Nous vous avons aſſez ennuyée, il eſt temps que vous nous ennuyiez à vôtre tour.

A une femme credule. Nous convenons, que vous rapportez cette Hiſtoire de bonne foy ; que vous n'y ajoûtez de vous-même aucune circonſtance; mais nous vous dirons auſſi de bonne foy, que vous paſſez pour la femme du monde la plus credule. Et c'eſt parce qu'on vous connoît de ce caractere, que bien des gens ſe font un plaiſir de vous debiter les choſes les plus incroyables. Ce n'eſt que par les organes des gens qui vous reſſemblent, que tant de fauſſetez ſe répandent tous les jours parmy nous. Croyez-moy, ne gobbez point ſi facilement les contes qu'on vous fait, s'il eſt vray, comme vous dites, que vous ne pouvez ſouffrir les menteurs. Défiez-vous toûjours de ce qui ſent la merveille & le prodige ; imaginez-vous que ceux qui vous en font le

recit ſont des eſprits foibles, ou des trompeurs qui veulent ſe joüer de vôtre foibleſſe.

A un vieux Philoſophe. Comme vous avez vieilli ſur les écrits d'Ariſtote, que peut-on attendre de vous qu'une obſtination inſupportable à ſoûtenir ſes ſentimens ? Vous ne connoiſſez que luy ; vous vous étes donné des peines inconcevables, pour le bien entendre ; vous vous étes nourri de ſes opinions ; entreprendre aprés cela, de vous inſpirer des ſentimens differens des ſiens, c'eſt vouloir qu'un aveugle né, prenne, pour ſe conduire, d'autres chemins que ceux qu'il a ſuivis pendant quarante ans.

A un Medecin étranger, nouveau venu. Ce que vôtre remede a de meilleur, c'eſt qu'il eſt nouveau, & que vous étes un nouveau venu, qui le débitez. Auſſi allez-vous bien profiter de ces nouveautez : car vous n'ignorez pas, que, quand vous & vôtre remede aurez un peu vieilli, on ne fera pas grand cas ny de l'un, ny de l'autre ; à moins que vous ne faſſiez comme quelques-uns, qui ne s'en tenant pas à ce qu'ils ont montré d'abord, ont eû l'adreſſe de tenir le peuple en haleine par de vieilles drogues qu'ils ont ſi bien accommodées, qu'elles ont paru nouvelles.

A un Prédicateur. Je vous prie, ne prêchez pas; n'eſt-ce pas aſſez que vous ſoyez dans le deſordre, ſans aller encore publiquement montrer, que ſi vous manquez à vos devoirs, ce n'eſt pas que vous ne les ſçachiez parfaitement? Ne rougiſſez-vous point, ſi vous conſiderez, en condamnant vos Auditeurs, qu'ils ſçavent, que vous êtes vous-même fort condamnable?

A un Poëte. Vous allez apparemment faire des vers à la loüange de ce nouveau Miniſtre. Vous luy rendrez juſtice: car il le mérite; mais je croy, que je vous rendrois auſſi juſtice, ſi je vous diſois, que vous êtes prêt à le loüer au dépens de celuy à qui il ſuccede, que vous avez loüé auſſi, pour peu que vous ayez lieu d'eſperer d'y trouver vôtre avantage.

A une Dame. Pourquoy vous affliger tant, de ce qu'en paſſant devant vôtre miroir, vous y avez remarqué un petit dérangement dans vôtre coëffure? Il n'y a icy que des hommes; nous ne prenons point du tout garde à ces bagatelles; s'il y avoit des femmes, je vous pardonnerois vôtre affliction; car elles mépriſent une femme autant pour un dérangement dans ſa coëffure, que, s'il ſe trouvoit dans ſa conduite.

A un Satyrique. Le nom de B.... rime avec un inſecte mépriſable; donc tout ce

que B.... fait, ou peut faire, n'eſt digne que de mépris; voilà comment vous tirez des conſequences. Tout ce que vous avez dit dans vôtre Satyre, n'eſt fondé que ſur ce que ſon nom rime à cet inſecte. Pour avoir même un prétexte de répandre vôtre fiel ſur luy, afin de vous joüer ſur cette rime ſi heureuſe & ſi favorable pour vôtre eſprit mordant, vous l'accuſez d'être un mauvais Poëte, quoy qu'il n'ait jamais donné de vers de ſa façon. Cela étant, il faut que la raiſon ait beaucoup moins de pouvoir ſur vous, que la rime. Dites-moy, je vous prie, ne craignez-vous pas, que, pour vous imiter, on ne vous donne une fort odieuſe épithete, parce que vôtre nom y rime beaucoup?

A une fille ſçavante. Vous étes ſçavante; mais vous étes en même temps coëffée comme une megere, habillée comme une folle; vous ne prenez aucun ſoin de vos affaires; vous n'étes ny reglée dans vôtre ménage, ny économe dans vôtre dépenſe; vous ſçavez parfaitement connoître la beauté de cette traduction qu'on vient de donner au public; mais vous ne connoiſſez, ny quelle dépenſe vous avez à faire, ny ſi vous avez aſſez d'argent pour y fournir. Que vous étes ignorante avec vôtre ſcience, puiſque vous n'étes point du tout inſtruite

de ce qui vous importe le plus ! On vous entend volontiers discourir sur ce trait d'histoire ; entendez-vous aussi volontiers les discours plaintifs & insultans de vos créanciers ?

A un Auteur plagiaire. Quelque chose que disent les critiques sur vôtre ouvrage, quelques censures qu'ils en fassent ; je leur soûtiendray toûjours hardiment qu'on ne vous y doit point attribuer d'autre faute, que celle d'avoir eû la hardiesse de vous en dire l'Auteur.

A un Professeur en Philosophie. En déclamant avec tant de force contre les professions inutiles, faites-vous reflexion sur la vôtre ? Ne craignez-vous pas qu'on ne retorque vos argumens contre vous-même ? car enfin, si vous recherchez l'usage qu'on en fait dans le monde, vous serez obligé de reconnoître, que, bien loin de s'en servir, on n'oseroit en parler.

A une femme. En vain prêtendez-vous nous faire valoir vôtre fermeté & vôtre indifference. Car je crains que vous n'aimiez enfin cet homme, puisque vous prenez tant de plaisir à l'entendre dire souvent qu'il vous aime. Vous voulez, dites-vous, seulement vous en divertir ; prenez garde que vous ne luy serviez enfin vous-même de divertissement. Qui vous

a dit, qu'il soit impossible à une femme d'aimer jamais un homme qui l'assure qu'il l'aime ? Si quelqu'un vous l'a dit, dites-luy à vôtre tour, qu'il a menti ; vous ne le luy direz peut-être pas, à present ; mais patience, je ne doute pas, que vous ne le luy disiez dans la suite.

Des Medecins. Est-ce à cause que ces trois Medecins ont applaudi au vôtre dans la consultation qu'ils viennent de faire, que vous le croyez fort habile ? C'est un langage de reconnoissance. Le demy louis qu'il vous a fait donner à chacun d'eux, & qu'ils s'attendoient de recevoir, ne la mérite-t-il pas bien ; sans compter l'esperance qu'ils ont d'être aussi applaudis de luy, quand ils le feront appeller ?

A un Prédicateur. Vous voilà bien échauffé mon Pere! Mais d'où vient que vous vous emportez si fort en chaire ? C'est le zele, dites-vous, qui vous met en furie ; ne pourriez-vous pas dire aussi, que c'est vôtre temperament ? Vous nous avez voulu montrer l'obligation où nous sommes de vaincre nôtre passion dominante & de la détruire ; & pour nous le bien prouver, vous avez donné tout l'essor à la vôtre, qui est d'être toûjours en fureur, de crier de toute vôtre force, & de vous tourmenter comme un possedé. J'apprehende

que vous & vos auditeurs ne vous convertissiez point à cet égard.

A un Sçavant. Je vous proteste, que je ne vous accuse point d'être persuadé & convaincu, que la proposition que vous soûtenez, soit veritable; vous avez trop d'esprit pour cela. Je croy seulement, que pour donner des preuves de vôtre habileté, vous voulez rendre plausible & probable ce qui est contraire au sens commun. N'est-il pas vray, que, quand vous êtes chez-vous, rien ne vous réjoüit plus, que d'avoir fait croire aux autres ce que vous ne croyez pas vous-même?

A un ex-Ecolier. Aujourd'huy, que vous quittez enfin le College, toute la difference que je trouve en vous, c'est-à-dire, entre ce que vous êtes à present, & ce que vous étiez quand vous avez commencé d'étudier; c'est qu'en entrant au College, vous ne sçaviez rien, & vous le reconnoissiez; mais, en le quittant, vous sçavez tres-peu de chose, & vous croyez sçavoir beaucoup. En entrant au College, vous vous mettiez en état d'apprendre; à present vous allez travailler à oublier ce que vous avez appris. Je vous vois tout disposé à chasser de vôtre esprit ce qu'on y a mis de bon, pour le remplir de ce qui se presentera de mauvais.

A un Poëte. On vous accuſe d'avoir fait ces chanſons ſatyriques. Vous dites que non ; mais vous le dites foiblement, & ce ſemble, avec chagrin, comme ſi vous étiez fâché qu'on vous crût ſur vôtre parole. Vanité impertinente, que de vouloir ſe faire honneur de la haine, du mépris & de l'indignation publique qu'on s'attire ! qu'il y a craindre, que vôtre langue & vôtre plume ne coûtent bien des peines à vos épaules ! Alors vous reconnoîtrez, que la Satyre eſt un peſant fardeau à ſoûtenir.

A un Critique. Je ne trouve pas à redire que vous condamniez les ornemens & les figures dont on ſe ſert dans l'éloquence, pourvû que cette condamnation ne ſoit que pour vos ouvrages : car, comme vous ne ſçavez pas vous en bien ſervir, vous les employeriez fort mal-à-propos. Mais ne condamnez pas de même ceux qui dans leurs diſcours donnent à la force de leurs penſées certains agrémens, qui les rendant agreables à l'oreille & à l'eſprit, les font paſſer juſques au cœur.

A un Chimiſte. Ce ſecret, dont vous faites confidence, en aſſurant que vous avez trouvé la pierre philoſophale, & la priere que vous faites en même temps de n'en rien dire à perſonne, eſt bien plus

pour ne point risquer de passer publiquement pour menteur, que, par précaution pour éviter d'autres dangers.

A un homme avide de faire parler de luy. Enfin vous avez obtenu ce que vous souhaitiez depuis si long-temps avec empressement & avec ardeur. On parle beaucoup de vous, vôtre nom est imprimé avec éloge, vous avez remporté plusieurs fois le prix de l'éloquence; on a applaudi extrémement au discours public que vous avez fait; tous ces avantages ont mérité pour vous une place dans une societé de beaux esprits, & vous y voilà placé. Ainsi, vôtre réputation est établie; il s'agit à present de l'entretenir, de la soûtenir, de la conserver; pour cela, il faut que vous alliez plus loin, que vous n'étes allé, que vous montiez plus haut, que vous n'étes monté, si vous ne voulez pas reculer & descendre: car, entre vous & moy, il s'en faut bien que vous soyez arrivé au premier degré. Vous avez donné du brillant qui a ébloüi, l'ébloüissement se dissipera bien-tôt; songez donc dans la suite au solide, si vous voulez affermir vôtre réputation.

A un malade. Vôtre Medecin vous a laissé une ordonnance; donc il faut necessairement que vous l'executiez. Fausse consequence!

ſequence! vous concluëriez plus juſte, ſi vous diſiez : Je l'ay fait venir, afin qu'il m'ordonnât quelque choſe ; donc il m'a ordonné quelque choſe ; voilà ce qui eſt certain.

A un amoureux. Oh vous êtes trop amoureux, pour faire bien du chemin dans la carriere de la fortune ! Vous ne ſongez qu'à aimer & à plaire à ce que vous aimez. Or la fortune trouve mauvais, qu'on luy offre les reſtes de l'amour : car ces reſtes ſont ſi peu de choſe, qu'elle ne peut ſe reſoudre à répandre ſes faveurs ſur ceux qui les luy preſentent. Elle veut qu'on luy faſſe continuellement la cour ; & vous ne ſongez qu'à faire la cour à vos maîtreſſes. Quand vous ſerez plus raiſonnable, ce ſera alors, que cette fortune vous fera bien ſentir la verité de la remontrance que je vous fais. Mais il ne ſera plus temps ; elle ſe contentera de vous repreſenter vôtre faute ; & enſuite vous tournera le dos ; car vous ne ſerez plus propre à rien de ce qui luy convient, & de ce qu'elle exige de ſes courtiſans.

A un Medecin. Je vous vois venir, Monſieur le Medecin, quoyque vous ſçachiez beaucoup de latin & de grec. Vous aſſurez, que vôtre malade eſt dans un grand danger, afin de vous faire une groſſe reputation, & de vous attirer une gran-

de récompense, quand il en sera sorti.

A un Orateur. C'est une grande temerité à vous, de vous exposer ainsi à parler en public, sans sçavoir bien ce que vous avez à dire ! Ne dites point que la memoire vous manque : c'est vous qui manquez à vôtre memoire. Comment voulez-vous qu'elle vous fourniſſe exactement les paroles que vous avez à prononcer, si vous n'avez pas pris soin de la remplir de ces paroles ?

A un Grammairien. Americ Vespuſe, Christophle Colomb, François Pizarres, Thomas Gage, & tous les autres illustres Voyageurs, qui ont fait de si fameuſes découvertes dans le Nouveau Monde, n'ont pas, je m'imagine, ressenti plus de joye, que vous en goûtez à present pour la découverte que vous venez de faire dans Horace. Vous êtes prêt, comme eux, à declarer & à soûtenir une constante guerre aux dépens de vôtre repos & de celuy de gens qui ne vous ont fait aucun mal, & que vous ne connoiſſez point, pour faire bien valoir ce que vous avez trouvé. Il y a cependant grande difference entre vous & eux. Ceux-cy en sont devenus plus riches & plus glorieux ; mais ce paſſage d'Horace, si sçavamment & si subtilement expliqué, ne vous apporte, en comparaiſon,

ny honneur, ny profit. Ils ont enrichi leurs pays : vous n'enrichiſſez perſonne, pas même vôtre Libraire, qui ſe promettoit, qu'auſſi-tôt que vôtre Livre auroit quitté la preſſe, il s'en feroit une autre pour l'avoir. Vôtre joye n'eſt pourtant condamnable, qu'autant qu'elle excede le merite de vôtre travail.

De l'autorité des Sçavans, ou des citations. Dites tant qu'il vous plaira, pour ſoûtenir vôtre ſentiment, que c'eſt l'opinion des plus habiles Philoſophes de l'antiquité ; je ne m'en rapporteray à eux, qu'autant que je ſçauray évidemment, qu'ils s'en ſont rapportez à l'évidence. A Dieu ne plaiſe, que je leur donne ma credulité auſſi aveuglément que vous. Leurs paroles ſont pour vous des déciſions ; vous tenez pour certain, qu'ils ont parlé vray, ſeulement parce qu'ils ont parlé. Retenir fidelement dans vôtre memoire tout ce qu'ils ont dit, voilà vôtre ſcience ; pour vôtre jugement, il demeure en friche, vous ne l'exercez point. Eſt-ce que vous en avez ſi peu, que vous craignez de l'uſer ?

A un Auteur. Je croyois que vous parliez de bonne foy, quand vous aſſuriez, que vous n'avez pas voulu mettre vôtre nom à la tête du premier ouvrage que vous

venez de faire paroître en public, afin de donner à deviner. Si toutes les divinations, dont bien des gens font profession, étoient comme celle dont vous sembliez vouloir risquer le hazard, je ne serois pas aussi difficile, que je le suis, quand il s'agit d'y ajoûter foy, puisque celle qu'on a faite de vous, étoit fondée sur l'évidence; car vous avez vous-même declaré en tant de manieres, que vous étiez Auteur, qu'on ne risquoit rien en le publiant. Vous n'en avez rien dit à quelques-uns, il est vray; mais vous en avez extrémement babillé à plusieurs autres. Quand un pere voit, que son enfant va entrer dans le monde, & qu'il s'attend qu'il y paroîtra avec gloire & avec honneur, il est bien difficile qu'il ne reconnoisse pas qu'il luy appartient.

A un Orateur. Les jolis *chic-choc*, les agreables antitheses, les réjoüissans jeux de mots que vous avez debitez aujourd'hury dans vôtre sermon! Les oreilles de vos auditeurs ont senti les chatoüillemens les plus délicieux. Vous les excitiez pourtant à aimer les souffrances. Si vous pouviez répandre sur tout ce qu'on a à souffrir, les mêmes agrémens, que vous seriez un aimable homme! vous obtiendriez assurément ce qu'il sembloit que vous demandiez.

A un malade imaginaire. La bonne pratique que vous étes pour un Medecin ! car il n'a qu'à vous donner de petits soins, pour s'attirer de grands profits. Il ne luy faut point d'autre talent auprés de vous, que sçavoir entretenir vôtre imagination & l'amuser. Pourvû qu'il convienne avec vous, que vous étes malade, & qu'il vous fasse esperer des remedes pour vous guerir, il a tout ce qu'il faut, pour se faire bien valoir auprés de vous.

A un Auteur. N'attribuez le succés de vôtre Livre, qu'à la clef injurieuse que vous avez mise à la fin. Elle a appris que vous en vouliez à plusieurs honnêtes gens, & que vous les maltraitiez ; comme de certains esprits, dont il y a un tres-grand nombre, n'aiment rien tant que la satyre, bien ou mal fondée, ils ont aimé vôtre ouvrage satyrique. Vous n'en doutiez pas, aprés avoir vû chercher avec empressement tant de clefs des caracteres de la Bruyere, dont vous avez affecté d'être le singe ; c'est pourquoy vous avez voulu mettre aussi une clef aux vôtres, & en être vous-même le Serrurier, prévoyant bien que personne ne daigneroit prendre la peine d'en faire.

D'un Poëte. Quand vous venez me dire, qu'il y a des maximes admirables de mo-

rale dans ce Poëte, je les admire comme vous ; mais je ne laisse pas de condamner son Livre, parce que ceux qui y cherchent ces admirables maximes, y trouvent, en chemin faisant, bien des ordures.

A une Dame. Attendez, attendez ; à peine êtes-vous assurée d'être malade, & vous voulez vous jetter dans les remedes ! Est-ce que vous souhaitez devenir malade tout de bon, afin que vous n'ayiez plus lieu d'en douter ? Certes, vous le deviendrez en effet, si vous vous droguez mal-à-propos. Si un furieux, tenant une épée à la main, vous donnoit un petit coup en passant, croyez-vous, que vous agiriez avec prudence, si vous l'arrêtiez pour le combattre, & pour vous mettre aux prises avec luy ?

A un Orateur. Il n'y avoit que trespeu de personnes dans vôtre auditoire, qui entendissent le Latin ; cependant vous y avez fait une grande profusion de citations latines. De quoy vous aviſez-vous ? est-ce que vous croyez qu'on ne s'en fie pas à vôtre parole, & qu'au sortir de vôtre Sermon, on ira chercher dans les Auteurs ce que vous en avez rapporté, pour voir si vous les avez citez juste ? Ou bien, est-ce que vous vous défiez si fort de la ve-

rité des propositions que vous avez avancées, que vous croyiez être dans l'obligation de les autoriser ? Pour ne point employer tant de latin inutilement, prêchez des veritez évidentes ; la Religion vous en fournit autant qu'il vous en faut.

A un Religieux. Quand on vous reproche, que rien n'est plus malpropre que vôtre chambre, que vous y êtes toûjours au milieu de l'ordure ; qu'on n'y entre point, qu'on ne sente un soûlevement de cœur ; qu'on y voit un dérangement étrange ; vous écoutez ces reproches avec autant de plaisir, que si l'on vous donnoit des loüanges ; & cela, parce que vous vous flattez, que vôtre mal-propreté passe pour une preuve, que vous vous appliquez continuellement à des choses importantes. Hé, mon Reverend Pere, dérobez quelque partie du temps que vous employez à tant de courses inutiles & hors-d'œuvre, que vous faites dans la ville ; dérobez, dis-je, quelque partie de ce temps, pour la donner à faire chez vous une propreté raisonnable ; peut-être que, quand elle y sera, vous n'aimerez pas tant à sortir de vôtre cellule, ou du moins, ce sera une preuve que vous y aurez demeuré plus long-temps qu'on ne dit.

D'un Comedien. Aprés avoir entendu avec

admiration ce Comedien faisant l'Empereur Romain sur le Theatre, & exprimant les sentimens les plus genereux & les plus heroïques, qu'il m'a fait de pitié, quand je l'ay vû derriere les coulisses entrant dans son naturel, & parlant comme un faquin! Je vous pardonne, Madame, vôtre entêtement pour luy, quand il represente: mais que vous êtes ridicule, de conserver cet entêtement, lorsqu'il n'a plus son élevation de cothurne!

A un Auteur. Je nie, que ces grands hommes que vous citez, ayent dit ce que vous leur faites dire; & je le nie seulement, parce que je sçay qu'ils ne vous ont jamais rien dit; car vous ne les connoissez pas. N'y aura-t-il point quelque jour un tribunal dressé, afin qu'on y cite les faiseurs de citations? s'il y en avoit un, nous ne verrions pas tant d'ignorans modernes assez hardis pour défigurer les Sçavans anciens.

A un Juge, Faites civilité à cet homme de qualité qui vient vous rendre visite, parce que vous êtes son Juge, à la bonne heure, vous la luy devez; mais n'oubliez pas, que vous devez encore davantage la justice à ce pauvre, qui est sa partie. Croyez-moy, ne vous laissez pas prévenir par la grandeur de celuy-là; car il est comme certain

certain, qu'il a moins de consideration pour vous que celuy-cy. Quelque chose que vous faſſiez pour le grand, il ne vous en tiendra point de compte; car l'ordinaire des grands, est de pretendre qu'on leur doit tout.

A une Dévote. Est-ce que ces longues prieres que vous venez de faire aux pieds des Autels, vous ont mise dans la mauvaise humeur que vous montrez, quand vous êtes rentrée chez vous? Quelle erreur, que de croire, qu'à cause qu'on a long-temps parlé à Dieu, on est en droit de tourmenter les hommes.

A un Auteur. J'admireray, si vous voulez, vôtre Livre de dévotion; car il arrive ordinairement, qu'on admire ce qu'on ne comprend pas bien; mais vous me dispenserez, s'il vous plaît, de le croire utile. Il faut trop de temps, pour bien entendre ce que vous y dites, & il y a une espece d'impossibilité de le pratiquer.

A un Maltotier. Quand vous demandez des dédommagemens, aprés vous être jetté tête baissée dans les maltotes, vous vous récriez contre l'injustice que vous pretendez qu'on vous fait, si on vous les refuse. Les peuples que vous avez succez, ne devroient-ils pas plûtôt vous demander à vous-même des dédommagemens?

Vous étiez un miserable malotru, & un pauvre pieton il y a tres-peu de temps; à present vous éclaboussez mille honnêtes gens par vos équipages; & ce sont ceux-là-mêmes que vous éclaboussez, que vous devriez dédommager.

A un Grand. Moy, donner conseil à un homme aussi élevé que vous dans les dignitez! ne vous moquez-vous point de moy, quand, me voyant si petit, vous me demandez mon avis? Si j'étois assez simple pour croire, que vous me consultez de bonne foy, je ne vous conseillerois point autre chose, que de prendre conseil de ceux qui sont capables de vous en donner hardiment. Si, étant grand, comme vous êtes, vous pouvez obtenir cela sur vous, il ne vous en faut pas davantage; vous sortirez de l'entêtement que donne d'ordinaire la grandeur, & vous serez plus disposé à être éclairé & instruit.

Encore à un Grand. A cause que ce pauvre homme vous a marqué du mépris, vous vous troublez, vous vous mettez en colere. Il n'est donc pas si mépriſable que vous le croyez, puisque vous êtes si sensible à ce qu'il pense.

Raillerie. Que d'applaudissemens vous allez recevoir pour la bonne action que

j'ay faite ! car, comme c'eſt par vos avis, que j'ay réuſſi, & que vous avez appris à tout le monde, que vous me les avez donnez, on va auſſi vous donner tant de loüanges, que vôtre vanité aura lieu d'être fort contente.

A un Prélat. Que faites-vous tant à la Cour, Monſeigneur ? Ce n'eſt pas de l'honneur que vous y cherchez ; car à peine y prend-on garde à vous ; au lieu que dans vôtre Dioceſe on ſe proſterne à vos pieds ; on ne s'approche de vous qu'avec reſpect ; on ne vous regarde qu'avec veneration. Encore une fois, que cherchez-vous à la Cour ? Eſt-ce le moyen de contenter vôtre ambition ? Non, dites vous. C'eſt donc pour être moins regardé, &, par conſequent, plus libre. En voulant être plus libre, ce n'eſt pas apparemment, pour avoir plus de liberté de faire le bien ; car vous l'avez toute entiere dans vôtre Dioceſe, on ne demande même que cela de vous. Je ne veux pas pouſſer plus loin mes queſtions, je me contente d'en deviner les réponſes.

A un libertin. Les dévots ne vous ſont inſupportables, que parce que vous n'aimez point la dévotion. Comment un libertin, comme vous, pourroit-il ſe plaire avec des gens, dont les pratiques ſont ſi

contraires à celles que luy ſuggere ſon libertinage? Etant auſſi impie que vous êtes, on ne doit attendre de vous, que des declarations continuelles de guerre contre la pieté.

A un Guerrier. Quand vous vous en faites tant accroire, à cauſe que vous avez fait une campagne, vous oubliez apparemment que vous n'avez pris le party des armes contre les ennemis du Prince, que pour éviter les châtimens que vous devoit ſa juſtice. Vous avez riſqué de perdre la vie dans ce combat, cela eſt vray; mais vous n'avez rien riſqué qui fût à vous; car elle ne vous appartenoit plus, vous meritiez la mort; vous le ſçavez, & on le ſçait, Travaillez donc plus à vous faire honnête homme, qu'à paroître vaillant ſoldat.

A un dévot. Vous êtes bien vindicatif, pour un homme qui prie ſi ſouvent Dieu! A la fin vous ferez croire, que de vos prieres, les unes ſont pour obtenir du Ciel les moyens de vous venger, & les autres pour le remercier, comme s'il vous les avoit accordez. Vous ne demandez donc jamais à Dieu qu'il vous pardone, puiſque vous aimez ſi peu à pardonner.

A un Directeur. Quand je vous vois vous intriguer tant auprés de ceux que vous

dirigez, pour en obtenir des graces, je ſuis fort porté à croire, que vous ne negligez rien pour les ménager. Mais pouvez-vous les ménager par interêt propre, & être en même temps fidele à les reprendre de leurs défauts, & à ne leur en laiſſer paſſer aucun?

A un Noble. Comme ce n'eſt pas par les grandes, mais par les riches actions, que vous avez obtenu vôtre titre de nobleſſe, j'ay plus de conſideration pour vôtre argent, que pour vous. Il n'y auroit plus de difference entre la vertu & les richeſſes, ſi l'on portoit autant de reſpect aux riches, qu'aux vertueux; ſi elle n'étoit pas plus conſiderée, qu'un coffre bien remply d'or & d'argent.

A un Mary. Si vous m'en voulez croire, vous vous raccommoderez avec vôtre femme. N'avez-vous pas donné aſſez long-temps la Comedie au public? Vous vous étes tous deux chanté poüille dans les Tribunaux. Un raccommodement fera peut-être croire que vous aviez tort l'un & l'autre dans les reproches que vous vous faiſiez; du moins il ne vous fera, ny à vos enfans, pas tant de mal, que vôtre diviſion.

A un Grand. Quoy! le *Traité des Bienfaits* de Seneque entre vos mains! Hé,

qu'en voulez-vous faire ? à moins qu'étant grand Seigneur, comme vous êtes, vous ne soyiez dans l'erreur, où sont la plûpart de vos semblables ; qui croyent, qu'ils ne sont point obligez de faire du bien aux autres, ny à marquer de la reconnoissance pour celuy qu'on leur a fait, parce qu'ils rapportent tout à eux.

A un homme trop crédule. Il ne faut, pour obtenir de vous ce qu'on souhaite, que vous presenter un exterieur dévot. Hé, mon Dieu ! à vôtre âge, n'avez-vous pas encore assez d'experience, pour que les apparences ne vous imposent point ? Je vois ce que c'est ; vous ne réfléchissez sur rien ; vous n'examinez rien ; vous n'entrez dans aucun détail de la conduite interieure de ceux qui vous approchent, pour voir si elle est conforme à leurs maneges exterieurs ; tout cela vous donneroit trop de peine, & exigeroit de vous trop de patience. Décider & juger, sans reflexion, sans examen, sans raisonnement, c'est le plûtôt fait, & ce qui vous convient le mieux. Aussi n'a-t-on pas sujet de faire grand cas de vos décisions & de vos jugemens.

A une Dévote. Vôtre foible, c'est de ne pouvoir jamais rien souffrir de personne. Puisque vous voulez devenir dévote,

commencez par détruire ce foible ; car c'eſt ce que la veritable pieté exige principalement de vous. Sans cette précaution, vous bâtirez vôtre dévotion ſur un tres-foible fondement.

A un Religieux. Que vous avez d'affaires dans le monde, mon Reverend Pere ! car on vous y voit continuellement ; le peu de temps que vous en êtes dehors, ne meritoit pas que vous priſſiez la peine d'en ſortir. Que n'y demeuriez-vous tout-à-fait, puiſque vous l'aimez tant ? on vous y auroit vû, ſans y trouver à redire ; vous y auriez paru en liberté.

A un Juge. C'eſt à tort que vous vous plaignez que ce pauvre Plaideur vous preſſe ; c'eſt plûtôt luy qui doit ſe plaindre, de ce que vous ne vous preſſez pas. Il eſt dans la miſere par vos retardemens ; dérobez pour ſon procés quelques-uns de ces momens que vous deſtinez à vos plaiſirs ; vous le tireriez enfin de ſes ſouffrances ; en le condamnant même, ſi la juſtice l'exige, vous exercerez la charité.

A un hypocrite. Hé, malheureux que vous êtes, ſi vous voulez abſolument ſeduire cette femme, du moins ne vous ſervez pas pour cela de la pieté. Quelle reſſource aura-t-elle, pour revenir de ſes déſordres, ſi elle y eſt plongée par la choſe même qui

eſt faite pour l'en retirer ?

A une femme. Vous mentez ; car il n'eſt pas vray, que vôtre Confeſſeur vous ait renvoyée, ſans vouloir vous abſoudre, pour le ſujet que vous dites. L'indiſcretion même que vous montrez, en faiſant un tel rapport, fait ſoupçonner, que vous pouvez auſſi aiſément mentir, que dire ce que vous devez taire. Vous étes partie, & vous accuſez ; on a droit de recuſer vôtre accuſation. Vous dites ce que vous voulez ; mais il ne luy eſt pas permis d'en faire autant. Voilà ce qui eſt vray, ce que vous ſçavez bien ; & voilà ce qui vous donne la hardieſſe de l'accuſer.

A un pere de famille. Il n'y a que vôtre femme & vos enfans qui ſouffrent de vôtre humeur ; par tout hors de vôtre maiſon, vous étes gay, enjoüé, divertiſſant & *boute-en-train* ; au lieu que vous ne montrez chez vous qu'emportement, que bruſquerie, chagrin & impatience. Auſſi n'y aime-t-on pas à vous y voir. On n'y reſſent de la joye, on n'y a du repos, que quand vous en étes dehors. Quel plaiſir pouvez-vous prendre à vous rendre inſupportable & odieux à des gens, dont vous ne pouvez vous ſeparer, & qui vous touchent de ſi prés ? Il arrivera enfin, que la femme & les enfans

chercheront des consolateurs.

A un Grand, orgueilleux. Combien avez-vous encore de temps pour faire le fier, à cause de vôtre grandeur ? Vous ne le sçavez pas ? ny moy aussi. Nous sçavons seulement l'un & l'autre, que vous avancez tous les jours vers un terme, où vous serez confondu, où vous serez sans distinction avec ces petits que vous mépriſez, & de qui vous vous faites craindre. Jettez souvent les yeux sur ce terme fatal, pour temperer vôtre orgueil ; vous y arriverez, cela est certain ; & il est, par consequent, assuré, que, s'ils y sont mépriſables, vous le serez du moins autant qu'eux.

A un jeune homme. C'est ce Petit-Maître, qui a fait vôtre vocation ; si vous ne l'aviez pas frequenté, si vous n'aviez pas voulu luy ressembler, imiter ses fanfaronades & ses extravagances, on vous verroit dans la robe, & non pas dans l'épée. Belle vocation assurément, que celle qui est priſe sur la conduite d'un étourdy ! Quand vous serez devenu plus sage, sans doute vous vous repentirez d'avoir suivy l'exemple d'un fou.

D'un pardon. M'avez-vous pardonné de bonne foy ? Est-il certain que vous ne gardez aucun ressentiment contre moy ?

n'y a-t-il point dans vôtre fait plus de contrainte que de ſincerité, plus de politique, que de reconciliation? M'aimez-vous? Ne me haïſſez-vous plus? Me puis-je fier à vous? Vous allez dire, que voilà bien des interrogations. Ne le trouvez pas étrange; quand il s'agit de ſe fier à un ennemy qui ſe reconcilie, on ne peut prendre trop de ſeureté; j'en ſuis ſi perſuadé, que, ſi vous répondez à ces queſtions d'une maniere qui m'aſſure que vous avez tout oublié, je ne pourray m'empêcher de vous en faire encore une; c'eſt-à-dire, de vous demander, ſi vous avez répondu ſelon vôtre cœur à toutes celles que vous venez d'entendre.

A une Dévote. Sçavez-vous pourquoy vôtre fille craint de devenir dévote? c'eſt à cauſe que vous l'êtes, & qu'avec vôtre dévotion, vous montrez continuellement une mauvaiſe humeur.

D'un Comedien. Ne vous y attendez pas; ce Comedien vous va paroître bien different de ce qu'il eſt ſur le theatre. Il vous plaît à preſent par les airs de grand Prince qu'il ſe donne; mais dans vôtre chambre il ſe donnera ceux d'un grand fat.

A une Dévote. Dieu ne vous commande pas d'aller tous les jours à la Meſſe, de faire tous les jours une heure d'oraiſon,

de courir toutes les dévotions dont on vous donne avis, de babiller des heures entieres avec vôtre Directeur; mais il vous commande absolument de ne vous point inquieter pour les biens de ce monde; de souffrir patiemment toutes les adversitez qui vous arrivent; de traiter avec douceur & avec bonté ceux qui dépendent de vous, de ne point ambitionner la gloire mondaine. Etudiez bien vôtre conduite, & vous connoîtrez pourquoy je vous donne cet avis. Ne le negligez pas; car il est de la derniere importance pour vous; puisque, quoyqu'on faſſe plus que Dieu ne commande, on ne laisse pas d'être criminel, quand on luy désobéit.

A un mary. Quand vôtre femme vous a paru être sans religion, vous ne vous en étes pas mis en peine; à present qu'elle vous paroît dans un déreglement de coquetterie, vous vous inquietez, vous vous fâchez, vous emportez; Est-ce que vous ne deviez pas vous y attendre la voyant sans religion? Quand la presence de Dieu n'empêche pas de tomber dans des fautes, qui est-ce qui en peut empêcher, lorsqu'on croit n'être pas vû des hommes?

A un Valet. Mets-toy dans l'sprit, mon amy, que tu n'es pas valet, pour faire attention sur les défauts de ton Maître; mais

pour luy rendre des ſervices. Quelque imparfait qu'il ſoit, tu n'es pas pour cela diſpenſé de luy obéir. Tu as des défauts, il en a auſſi ; mais il a l'autorité ſur toy, & tu ne l'as pas ſur luy ; & ta profeſſion, c'eſt de te ſoumettre à cette autorité.

Sur une haine. Vous avez beau faire & beau dire, je ne vous offenſeray point ; je ne veux point vous donner un pretexte d'augmenter la haine que vous avez pour moy. Vous le ſouhaitez pourtant avec ardeur ; & moy je me fais un plaiſir de voir un homme qui me haït ſans ſujet.

Sur un Dévot. Avant que d'examiner ſi cet homme eſt dévot, pour vous y fier, tâchez de connoître s'il eſt homme de bien. La probité eſt la pierre de touche de la dévotion ; c'eſt par celle-là, qu'on connoît, ſi celle-cy eſt veritable.

A un Grand. Mon Dieu, que je vous trouve petit en comparaiſon de ce que je vous croyois ! Vous êtes grand Seigneur, on me l'avoit dit, & en même temps, je m'étois formé dans mon eſprit une idée de vous, qui vous differentioit de tous les autres hommes ; mais à l'uſer, je vous trouve fait comme nous. Il me paroît, que c'eſt une judicieuſe politique, quand quelques Grands ne ſe laiſſent pas facilement approcher ; car quand on les voit

ſouvent de prés, on rabat beaucoup de ce qu'on en penſoit.

A un Eccleſiaſtique. Regardez dans un miroir; voyez-y vôtre petit colet, afin qu'il vous faſſe reſſouvenir, que ces airs de Petit-Maître, que vous vous donnez, bien loin de vous convenir, vous rendent extrémement ridicule. Pendant que vous prenez plaiſir à faire rire ces femmes, elles ſe rient beaucoup de vous. En effet, n'eſt-on pas veritablement riſible, quand on ſort de ſon caractere? Vous démontez, il eſt vray, dans les compagnies, cet Officier, par vos manieres comiques; mais, tout démonté qu'il eſt, il y gagne plus que vous; parce que, paroiſſant plus ſage, il ſe fait plus eſtimer.

A un homme ſevere. Avec vôtre morale ſevere à l'excés, il ſemble, que vous ne reconnoiſſiez point d'autre attribut en Dieu, que la vengeance; mais n'eſt-ce point plûtôt, parce que vous étes naturellement emporté, violent, impatient, dur, cruel, vindicatif? Vous étes plus capable de deſeſperer, que de convertir. Faites la guerre aux défauts des hommes, à la bonne heure; mais réfléchiſſez ſur leurs foibleſſes, pour en avoir compaſſion. Ne prenez point vôtre temperament pour regle de vôtre conduite à leur égard; il eſt

trop furieux, pour pouvoir être raisonnable.

A une Dévote. Puisque vous faites tant profession d'être dévote, je vous conseille de demander à Dieu l'humilité dans la premiere priere que vous luy ferez ; afin que, s'il vous l'accorde, vous ne parliez pas si souvent de la noblesse de vôtre famille, que vous ne soyez plus délicate sur le point d'honneur, que vous n'ayez plus l'avidité de dominer, de commander, de primer.

A un censeur continuel des Ecclesiastiques. Dans cette attention que vous faites sans relâche sur les déreglemens de quelques Ecclesiastiques, je vois bien plus de plaisir à censurer leur conduite, que de desir de corriger la vôtre. Vous ne remarquez leurs défauts, & vous ne les faites connoître à ceux qui les ignorent, qu'afin de ne paroître pas vous-même odieux, étant aussi imparfait que vous l'êtes. Cependant, dites-vous, ils vous font pitié ; mais que vous vous feriez pitié à vous-même, s'ils étoient aussi parfaits, qu'ils doivent l'être, puisqu'il s'en faut bien que vous ayiez la perfection que vous devez avoir !

A une femme. Vous sçavez, dites-vous, parfaitement conduire un ménage ; dites plûtôt, que vous sçavez parfaitement y

crier depuis le matin juſqu'au ſoir. Ce n'eſt pas avec le grand bruit, qu'on met l'ordre ; il étourdit trop, & ceux qui le font, & ceux qui l'entendent. Il faut être plus attentif & plus tranquille, que vous n'êtes, pour bien regler & bien ranger.

A un Grand. Je n'envie point du tout vôtre grandeur ; car je vous vois dans de trop grandes inquietudes pour la ſoûtenir. Vous y avez beſoin du ſervice de tant de gens, que je vous croy plus eſclave, que le dernier de vos valets. Il ne dépend que d'un ſeul Maître, c'eſt de vous ; & pour vous, vous êtes dépendant de tous ceux qui vous entourent ; car vous vous êtes mis dans cette malheureuſe ſituation, que de ne pouvoir rien faire ſans eux. Etre obligé de de ſortir ſeul, par exemple, ſeroit pour vous une mortification des plus chagrinantes ; il vous faut compagnie & eſcorte, comme ſi vous aviez pluſieurs ennemis à craindre.

A un homme déreglé. Vous n'êtes amy de N.... que parce qu'il aime ce que vous aimez, je veux dire, le déreglement, comme deux lignes qui ſont égales à une troiſiéme, ſont égales entr'elles.

A un hypocrite. Vous êtes un hypocrite ; je vous le repete, vous êtes un hypocrite ; perſonne n'oſe vous le dire, parce qu'on

craint, qu'en vous parlant avec tant de hardieſſe, quoyqu'avec juſtice, on n'allume contre ſoy le fiel des ſuppôts de toute vôtre cabale; pour moy, ſans me mettre en peine de tout ce qu'on peut attendre de la fureur de vos reſſentimens, je vous le dis pour la troiſiéme fois: Vous êtes un hypocrite. Plût au Ciel, que tous les honnêtes gens parlaſſent avec la même hardieſſe à tous ceux qui vous reſſemblent! l'hypocriſie n'auroit peut-être pas tant d'étenduë; parce qu'elle ne ſeroit plus tant ménagée par les reſpects humains. Elle craindroit peut-être elle-même plus qu'elle ne ſe fait craindre à preſent.

A une criarde. A force de quereller, de gronder ce valet, vous l'accoûtumez à être grondé & querellé; c'eſt pourquoy il n'en eſt pas plus émû. Il ſemble même ne plus diſtinguer les plus legeres fautes, des plus conſiderables; car vous le maltraitez également pour les unes & pour les autres. Par vos querelles continuelles le rendez-vous plus raiſonnable? Non; mais ce qui eſt certain, c'eſt qu'il vous en croit plus extravagante & plus furieuſe.

A un curieux. Les riches bagatelles que vos enfans trouveront dans vôtre cabinet aprés vôtre mort! vous avez vécu miſerablement, pour les acquerir; ils continuëront

nuëront de vivre de même, aprés les avoir trouvées.

A un Tuteur. Si vous étiez moins avare, cette fille vous paroîtroit plus sage, & vous en diriez plus de bien. Cruel que vous êtes! ce n'eſt que parce que vous voulez dévorer ce qui luy reſte de patrimoine, que vous tâchez de la perdre de réputation! Parmy tant d'avis qu'on donne aux Miniſtres, ne s'en trouvera-t-il point quelqu'un qui demande des Inſpecteurs exacts, rigides & fideles ſur la conduite de ceux qui gouvernent les biens des pupilles?

A une femme. Je ne vous accuſe point du tout d'être voluptueuſe dans le commerce que vous voulez avoir avec cet homme; je croy ſeulement, que vous vous faites un plaiſir de l'enlever à cette femme que vous haïſſez; ou parce que, comme il eſt beaucoup connu, vous le regardez comme un moyen de vous faire auſſi beaucoup connoître. Cette derniere raiſon marque en vous un goût bien étrange & bien bizarre, ſi c'eſt par elle que vous vous conduiſez!

A un Auteur. Quand vous prenez reſolution de faire imprimer vôtre Livre à vos dépens, êtes-vous ſeur de la probité de vôtre Imprimeur? Pouvez-vous compter ſur l'exactitude de vôtre Libraire à

le presenter, à le loüer, à le faire valoir comme ceux qui luy appartiennent ? Recevrez-vous de luy vôtre argent aussi promptement qu'il l'aura reçû du public ? N'en a-t-il point d'autres sur la même matiere, dont il pourra preferer le débit à celuy du vôtre ? N'avez-vous point à craindre, que s'il se vend bien, il ne le fasse imprimer secrettement, de sorte que vos exemplaires resteront, pendant qu'il vendra les siens ? Vous m'allez dire que vous mettrez une marque à ceux-là ; cette précaution est bonne en un sens ; mais elle mettra le Libraire de mauvaise humeur contre vous, par cette preuve que vous luy donnerez de vôtre defiance à son égard. Ainsi le Livre en pourra souffrir, &, par consequent, vous ne vous en trouverez pas bien.

A une femme. Vous seriez peut-être plus aimable, si vous ne croyiez pas tant être aimée ; la presomption, où vous êtes, que personne ne vous approche, qui ne vous aime, pourroit bien enfin vous faire haïr.

A une femme credule. Hé, Madame, n'ajoûtez point de foy à ce que cet homme vient de vous dire. Comme il sçait que vous aimez extrémement à entendre raconter des choses prodigieuses, il ne vous a parlé que de prodiges ; mais plus vous

luy avez marqué être credule, plus vous luy avez paru être pitoyable.

A une Bourgeois. Vos enfans ont plus beſoin de bien, que de titres de nobleſſe ; ne riſquez donc pas celuy-là, pour leur laiſſer ceux-cy ; ils aimeront mieux vivre à leur aiſe étant roturiers, que d'être noble & mourir de faim.

A un Juge. Vous n'y ſongez pas, Monſieur, de lire à preſent ce Factum ! vous ne vous reſſouvenez donc pas, que vous avez jugé il y a huit jours l'affaire, dont il traite ? Eſt-ce pour connoître ſi vous l'avez bien entenduë, que vous faites à preſent cette lecture ?

A un Grand. Si la mode venoit de ne porter point d'habits, & n'avoir rien d'exterieur qui diſtingue des autres, les Grands, qui vous reſſemblent, ſeroient bien embaraſſez pour ſe faire valoir : car pour cela, il faudroit ſurpaſſer les petits en ſageſſe, en prudence, en raiſonnement. N'eſt-il pas vray qu'une telle nudité vous paroît bien effroyable ?

A un jeune homme. Méchantes raiſons que celles que vous apportez, pour montrer, que vous ne devez pas prendre le parti de la robe ! Voicy celle qui eſt la plus veritable, celle qui vous preſſe le plus, quoy qu'elle ſoit plus mauvaiſe

que les autres ; c'eſt que vous aimez G... & qu'elle aime le plumet. Voilà le principal motif de vôtre vocation.

Encore à un jeune homme. Je m'en ſuis toûjours douté, & je le connois à preſent ; je veux dire ; qu'il eſt tres-vray, que vous ne cherchez que vôtre plaiſir dans l'attachement que vous projettez de faire avec cette fille ; mais elle, de ſon côté, ne cherche qu'à vous épouſer. Comme elle a beaucoup d'eſprit, elle ſçaura ſi bien conduire ſon manége, qu'elle ſe ſervira de l'eſperance du plaiſir que vous vous en promettez, pour vous conduire enfin au mariage qu'elle ſouhaite. Quand on aime paſſionnément, on eſt d'ordinaire mené plus loin que l'on ne croyoit aller.

A une femme. A Dieu ne plaiſe, que je ne me rende pas à vôtre raiſon, quand, pour prouver, qu'on ne doit pas aller à la Comedie, vous nous repreſentez que les Comediens ſont condamnez par l'Égliſe ! Mais permettez que je vous repreſente auſſi que les devins encourent la même excommunication ; & qu'ainſi on ne les doit pas conſulter ; cependant je vous vois toûjours un *Noſtradamus* entre les mains.

A un babillard. En voilà aſſez, Monſieur, pour aujourd'huy ; vôtre récit m'a fatigué. De l'humeur que vous êtes, les

moindres bagatelles deviennent dans vôtre bouche des pieces dramatiques, qui demandent l'eſpace de vingt-quatre heures, avant que d'en venir au dénouëment.

A une Dame. Vous avez ſoin de donner à connoître les parties que vous faites avec cette Dame qu'on eſtime par tout pour ſa vertueuſe & ſage conduite, & dont on ſe fait honneur d'imiter l'exemple. Mais vous n'étes pas ſi exacte à informer de celles que vous faites avec d'autres. Vous avez vos raiſons pour cela; vous ne les dites pas; cela n'eſt pas neceſſaire: car on les devine.

A un Auteur. Faites à preſent un Livre tel que vous voudrez, ſans vous inquieter pour l'impreſſion. La réputation que vous avez acquiſe par celuy que vous venez de donner au public, vous attirera plus de Libraires, que vous n'en ſouhaiterez pour l'imprimer. Je ne me fais pas garant à cet égard des ſuffrages de tous les lecteurs; mais ſeulement de l'avidité des Libraires. N'eſt-il pas vray, qu'il n'y en a pas un à preſent, qui ne vous faſſe la cour, qui ne vous gracieuſe; & que leurs femmes mêmes vous minaudent? Vous leur faites à tous venir l'eau à la bouche, quand ils vous voyent.

A un plaideur. Je ne vous réponds rien sur le long récit que vous venez de me faire de toutes les circonstances & de tous les incidens de vôtre procez, parce que je craindrois de vous en parler de travers; car je n'en ay presque rien entendu. Par ennuy, j'ay songé à toute autre chose. Dites-moy seulement si je puis vous y servir; ma bonne volonté n'a pas besoin pour cela du détail de vôtre affaire.

Becasort, creancier, à son débiteur & son amy. Comme j'aime à vous voir souvent, & que vôtre compagnie me fait plaisir; tenez, voilà le billet que vous m'avez fait pour l'argent que je vous ay prêté; je vous en tiens quitte; ne vous éloignez donc plus de moy. Mettez-vous même dans l'esprit, si vous voulez, que je vous ay de l'obligation, je vous le permets, pourvû que vous me promettiez de me venir voir aussi souvent, que vous aviez accoûtumé de faire avant cet incommode billet.

A un Chirurgien. Vous me voulez seigner, pour gagner trente sols; les voilà ces trente sols, je vous les donne; & je garderay mon sang; je l'estime beaucoup plus que cette somme, & qu'une même bien plus considerable.

A un Critique. On a fait en peu de temps

huit éditions de ce Livre ; & vous vous aviſez aujourd'huy d'en faire la Critique ! Certes, vous entreprenez-là un ouvrage bien odieux ! Eſt-ce que vous prétendez prouver au public, qu'il eſt un tres-mauvais connoiſſeur en ouvrages d'eſprit ; mais qu'il devroit s'en rapporter à vôtre ſentiment, pour en bien juger ? Voilà ce qui arrivera de vôtre ridicule projet ; le Livre continuëra d'aller ſon train ; & la Critique ira inceſſamment chez l'Epicier & la beurriere.

A une Dame. N'eſt-il pas vray, que par les conſultations que vous venez de faire dans vôtre miroir, vous avez appris des choſes bien agréables & bien obligeantes ? Mais peut-on dire autre choſe, quand on parle aux gens en face ? Vous-même ne dites-vous pas à d'autres Dames, qu'elles ſon belles & charmantes, aprés en avoir dit le contraire à vos amies ?

A propos d'un Livre. C'eſt l'eſtime qu'on a marqué faire de vous, quand on vous a conſulté ſur cet ouvrage, pour en ſçavoir vôtre ſentiment ; c'eſt dis-je, cette eſtime, qui luy attire toutes les loüanges que vous luy donnez ; & ainſi, je vous regarde en quelque maniere comme partie intereſſée ; ne trouvez donc pas mauvais, ſi j'en appelle de vous à des gens que j'au-

ray lieu de croire être dans une plus grande indifference.

A une Dame. Il n'y a que la compagnie des Comtes, des Marquis, & des Ducs qui vous réjouïſſe; rien ne vous paroît, ny bien dit, ny bien fait, que ce que diſent & que ce que font les gens de qualité. Ma bonne Dame, croyez-moy, dâignez ſortir un peu de vos préventions pour la grandeur, afin d'entrer dans le détail des dits & faits des petits; & je vous aſſure que vous y trouverez auſſi ſouvent de la grandaur dans leur petiteſſe, que vous trouveriez dela petiteſſe dans la grandeur, ſi cellecy ne vous ébloüiſſoit pas.

A un Traducteur. Aprés huit traductions qu'on a faites de cet ouvrage avec un tres-favorable ſuccés dans l'eſpace de peu de temps, vous en voulez faire une neuviéme! Il y a de la préſomption ou de la folie dans vôtre deſſein; de la préſomption, ſi vous croyez en ſçavoir plus que les plus habiles qui l'ont traduit avant vous; de la folie, ſi vous ne pouvez pas mieux faire.

A un Prédicateur. Je ſuis perſuadé, qu'il n'y avoit perſonne dans vôtre auditoire, qui n'ait reçû pour veritable la propoſition que vous avez avancée, quand vous aſſuriez, que les petits qui ſe contentent

de

de ce qu'ils ont, ſont auſſi heureux que la plûpart des grands. A quoy bon faire entrer ſur la Scene tant d'Auteurs ſacrez & prophanes par des citations, pour la prouver? Mais je voy ce que c'eſt; vous vouliez remplir vôtre heure, & ne vous pas peiner beaucoup pour cela. Car pour citer, il n'y a qu'à lire & à copier; ce qui eſt bien tôt fait. Mais, pour donner du ſien, il faut méditer, réfléchir, raiſonner, inventer, arranger, compoſer. Et c'eſt ce que les pareſſeux comme vous n'entreprennent pas volontiers.

Précaution ſur des louanges. G.... vous hait; ne me loüez donc pas devant luy, je vous en prie, car j'ay beſoin de ſon ſuffrage; & vos loüanges pourroient l'empêcher de me le donner.

A un Libraire. Ce Livre eſt rare, quelques gens le demandent; on ne le vendoit d'ordinaire que trente ſols; & le dernier s'eſt vendu une piſtole; donc je vais l'imprimer. C'eſt ainſi que vous raiſonnez; mais, ne vous en déplaiſe, vous raiſonnez bien mal pour un homme qui ſe pique d'être habile Libraire, & de ſçavoir bien ſes interêts! Ce Livre eſt rare, j'en conviens; & comment ne le ſeroit-il pas, puiſqu'il y a un ſi grand nombre d'années, que la premiere & unique impreſſion en

a été faite ? Y ayant une si grande différence dans les gouts, il ne se peut pas faire, que pendant une revolution de tant d'années, il ne se soit trouvé enfin assez de gens pour l'épuiser. Le dernier s'est vendu une pistole, je le croy bien ; mais vous ne vendrez le premier que trente sols, & vous serez peut-être bien du temps avant que de parvenir à en vendre sur ce pied jusqu'à la concurrence du prix qu'a été vendu ce dernier qui vous met en goût de le réimprimer. Puisque la premiere édition a duré si long-temps, ne devez-vous pas juger, que la seconde sera encore d'une bien plus longue durée ? Car enfin, ceux qui en ont de celle-là, n'en acheteront pas assurément de celle-cy. Vous me répondez que, comme c'est un bon Livre, il se vendra tôt ou tard ; pour le tard, j'en conviens, & ainsi vos petits-fils & leurs enfans peuvent compter qu'il leur en restera un bon nombre : n'est-ce point, par précaution, pour leur laisser des immeubles, à quelque prix que ce soit, que vous imprimez des Livres qu'on ne puisse pas facilement vendre ?

A un critique. Voilà bien du bruit pour un mot impropre trouvé dans un excellent Livre ! Quelle injustice, de ne vouloir pas pardonner une bagatelle en faveur

de tant de bonnes choſes ! mépriſeriez-vous cette ſage & belle femme, pour un ruban qui ſeroit mal rangé ſur ſa tête ?

A un Philoſophe. Vous ne parlez que de la raiſon ; vous en faites continuellement l'éloge ; vous prétendez en avoir ; oüy, vous en avez, mais vous n'en êtes pas plus raiſonnable. Vous ſçavez, il eſt vray, fort bien faire un raiſonnement ; & il eſt vray auſſi que vôtre conduite ne le reſſent point de ce ſçavoir. Que d'habileté dans ce que vous dites ! Mais on n'en reconnoît rien dans ce que vous faites.

A propos de deux Dames. Ces deux jeunes femmes que vous voyez aſſiſes ſur un banc avec leurs maris & d'autres gens auſſi ennuyeux pour elles, ſe leveront bientôt pour s'aller promener enſemble, diront-elles ; mais elles ſe donneront bien de garde d'ajoûter, que c'eſt pour chercher deux Officiers dans un lieu, où elles ſont tres-aſſurées de les trouver.

A propos d'un Livre. Je ne m'étonne plus de ce que vous avez trouvé ſi mauvais le livre de D.... Car je viens d'apprendre, que vous avez écrit ſur la meme matiere, dont il traite. Il eſt bien difficile, que deux perſonnes marchent ſur une même ligne, & tendent au même but, ſans ſe choquer.

A propos de la danse. Danſez, j'y conſens ; mais reſſouvenez-vous toûjours, que qui repreſenteroit la ſageſſe avec les attitudes de la Danſe, feroit un tableau auſſi groteſque, que les figures de Calot.

A un Auteur. Quoy ! le premier jour que vôtre Livre paroît, il vient une infinité de gens de toutes ſortes de profeſſions le demander & l'acheter avec empreſſement, quoy qu'aſſurément le ſujet qu'il traite n'ait rien qui excite la curioſité ! Oh, il faut qu'il y ait du deſſein dans cette preſſe, & que quelque cabale l'ait concertée & la forme. Ce Livre eſt pourtant approuvé. Mais, avant que de demander l'approbation, avez-vous dit, que c'eſt un Livre de cabale ? Je doute fort que tous les lecteurs l'approuvent auſſi facilement ; car un débit ſi extraordinaire & ſi prodigieux les excitera à y regarder de plus prés.

A un pere, ſur ſon fils. Je conviendray, ſi vous voulez, que vôtre fils a l'eſprit ſubtil, fin & délié ; mais j'aimerois mieux qu'il fût ſolide. Ce qui eſt fort pointu, s'émouſſe aiſément, pour peu qu'il trouve de reſiſtance ; ce qui eſt fort delié, eſt d'ordinaire ſi leger, que le moindre vent l'emporte.

A un Joüeur. Monſieur B.... joüe ; donc

Je dois joüer ; voilà comme vous raiſonnez. Mais voicy auſſi comme je raiſonne. Monſieur B.... eſt tres ſage, tres-rangé, tres-attentif ſur ſes affaires ; donc vous devez auſſi être tres-attentif ſur vos affaires, & tres-rangé, & tres-ſage, puiſqu'il paroît, que ſon exemple vous ſert de regle ; cependant, nous n'êtes ny ſage, ny rangé, ny attentif ; vous êtes ſeulement grand joüeur. Penſez-vous, que vous ne devez imiter dans les honnêtes gens, que ce qu'ils ont de moins digne d'être imité ?

A un noble orgueilleux. Si vos ancêtres n'euſſent fait de grandes actions, que ſeriez-vous à preſent plus que ces roturiers que vous morguez avec tant de hauteur ? Ils ont pourtant la même ſource que vous ; il n'y a de la difference qu'entre les canaux.

A un nouveau marié. Je ne vous conſeille pas de vous tant preſſer de donner un appartement ſeparé & un caroſſe à vôtre femme. Connoiſſez-la bien auparavant. Avec un caroſſe, elle pourra faire bien des viſites ſans vous ; & elle pourra auſſi en bien recevoir ſans vous dans ſon appartement ſeparé. Il eſt facile de conclure ce qui peut arriver de ces ſéparations.

Voilà ce que je puis vous donner pour

cette Semaine. Quoy que vous m'ayiez témoigné me laiſſer maître de nos voyages, c'eſt-à-dire, me donner la liberté d'aller où je jugerois à propos ; cependant, comme *Becafort* me témoigne ſouhaiter beaucoup de viſiter la France, particulierement, la charmante Ville de Paris, je n'entreprendray rien à cet égard, ſans en recevoir de vous une permiſſion expreſſe. Vous me manderez donc, s'il vous plaît, quel eſt vôtre ſentiment là-deſſus. Je ſuis,

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nôtre Cour de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre amé JEAN MUSIER, Libraire à Paris, nous ayant tres-humblement fait remontrer qu'il deſireroit donner au public un Livre intitulé, *Le Voyage forcé de Beaufort, hypocondriaque, qui s'imagine être indiſpenſablement obligé de dire ou d'écrire, & qui dit ou écrit en effet, ſans aucun égard, tout ce qu'il penſe des autres & de luy, ſur quelque matiere que ce ſoit*, s'il nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires ; nous avons permis & permettons par ces preſentes audit Muſier, de faire imprimer & vendre ledit Livre par tout nôtre Royaume, en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon luy ſemblera, pendant le temps de trois années conſecutives, à compter du jour & datte des preſentes ; faiſons défenſes à tous Imprimeurs Libraires & autres perſonnes de

quelque qualité & condition qu'elles soient d'imprimer, faire imprimer, contrefaire, vendre ny débiter ledit Livre sous quelque prétexte que ce puisse être, même d'impression étrangere, sans le consentement par écrit dudit Musier ou de ses ayans causes, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur les Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & ce en bon papier & beau caractere, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que d'exposer ledit Livre en vente, il en sera mis deux Exemplaires en nôtre Bibliotheque publique, & un en celle de nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelipeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des presentes, du contenu desquelles vous man-

dons & enjoignons de faire jouir ledit Muſier, ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il luy ſoit fait aucun empêchement. Voulons que la copie des preſentes imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution des preſentes, tous Actes requis & neceſſaires, de ce faire, luy donnons pouvoir, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le 6. jour de Janvier l'an de grace mil ſept cens neuf, & de nôtre Regne le ſoixante-ſixiéme.

Regiſtré ſur le Regiſtre numero 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 420. numero 811. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris ce 10. Mars 1709.

L. SEVESTRE, *Syndic.*

Fautes à corriger.

Pag. 19. *lig.* 26. preniez, *liſez*, preneż
p. 35. *l.* 19. mépriſant, *ajoûtez*, les plus
p. 73. *l.* 26. prere, *liſez*, prete
p. 76. *l.* 12. de efforts, *liſez*, des efforts
p. 77. *l.* 10. poue, *liſez*, pour
p. 87. *l.* 27. pretendte, *liſez*, pretendre
p. 123. *l.* 14. regale, *liſez*, regal
p. *id. l.* 3. & de, *liſez*, & pour
p. 144. *l.* penult. comme, *liſez*, comme
p. 168. *l.* 10. pas, *liſez*, par
p. 172. *l.* 5. entendez, *liſez*, entendre
p. 193. *l.* 3. bon-heur, *liſez*, bon ſens
p. 202. *l.* 3. feriez, *liſez*, ferez
p. 203. *l.* 2. eſprir, *liſez*, eſprit
p. *id. l.* 7. inportunent, *liſez*, importunent
p. 104. *l.* 13. vous, *ajoûtez*, vous
p. 205. 4. que, *liſez*, qui
p. *id. l.* 14. acherez, *liſez*, achetez
p. 236. *l.* 22. eſt, *liſez*, &
p. *id. l.* 26. paye, *liſez*, payiez
p. 241. *l.* penult. d'en, *ajoûtez*, mal
p. 242. *l.* 12. un, *liſez*, une
p. 294. *l.* 27. long, *liſez*, longs
p. 303. *l.* 10. y a, *ajoûtez*, à
p. 336. *l.* 14. grandaur, *liſez*, grandeur